
Stanford University Libraries
3 6105 118 156 590


STANFORD · VNIVERSITY · LIBRARY
BRANNER BRAZILIAN COLLECTION



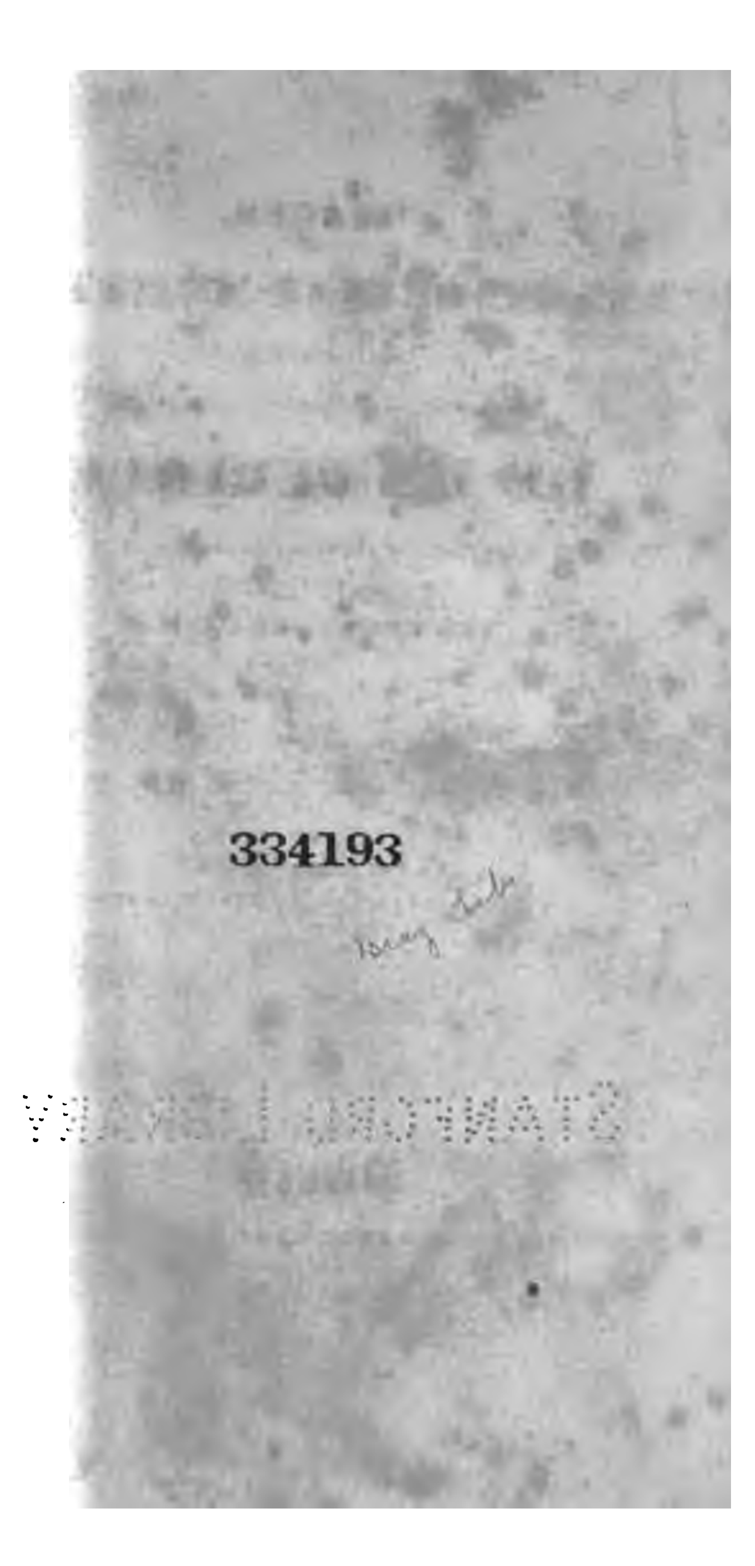
VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.



BELLE ET AGRÉABLE NARRATION

DU PREMIER VOYAGE

DE

NICOLAS FEDERMANN LE JEUNE, D'ULM,

AUX

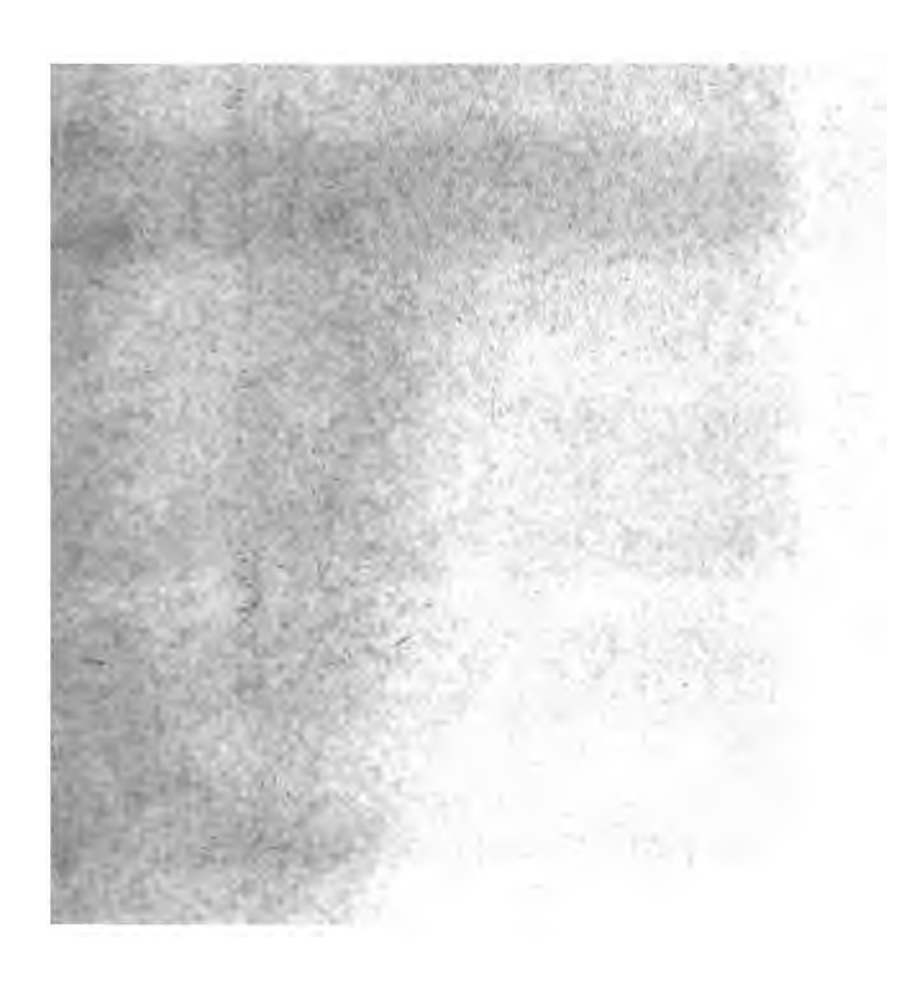
INDES DE LA MER OCÉANE,

ET DE TOUT CE QUI LUI EST ARRIVÉ DANS CE PAYS
JUSQU'A SON RETOUR EN ESPAGNE,

ÉCRITE BRIÈVEMENT, ET DIVERTISSANTE A LIRE.

HAGUENAU. — 1557.





VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, 4, PLACE DE L'ODÉON.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR HENRI TERNAUX.



NARRATION

DU PREMIER VOYAGE

DE NICOLAS FEDERMANN LE JEUNE, D'ULM.

HAGUENAU. — 1557.



Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XXXVII.

dans des moments de nécessité, la concession de cette province en faveur de leurs maîtres, pour en faire la conquête à leurs frais, aux conditions suivantes. Ils s'obligeaient à équiper quatre vaisseaux, à emmener trois cents Espagnols, et, à construire deux villes et trois forteresses dans les deux années qui suivraient leur arrivée. Ils devaient en outre envoyer dans ce pays cinquante mineurs allemands pour perfectionner l'extraction du minerai. L'empereur leur concéda tout le territoire qui se trouve entre la province de Sainte-Marthe et le cap de Maracapana, leur abandonna les quatre cinquièmes de son *quint* sur l'or et l'argent, et leur donna en toute propriété douze lieues carrées de terrain à prendre où ils voudraient. Il leur permit en outre de réduire en esclavage tous les Indiens qui essaieraient de leur résister. Charles V venait d'abandonner à la même époque la province de Sainte-Marthe à don Garcie de Lerma, gentilhomme de sa maison : celui-ci convint avec les Welser d'agir de concert avec eux, et de se porter secours dans l'occasion : on lui donna le commandement de la première expédition, qui se composait de trois vaisseaux.

Les Welser nommèrent pour gouverneur et pour lieutenant du gouverneur, Ambroise Dalfinger et George Seyler, qui depuis longtemps les avaient bien servis. Ces derniers arrivèrent en 1528, et présentèrent à Ampies l'ordre de l'empereur, de leur remettre le commandement. Celui-ci, forcé d'obéir, et se voyant si mal récompensé de ses services, se retira à Saint-Domingue, où il mourut de chagrin peu de

conte des événements dont il avait été témoin oculaire et dont il pouvait dire avec raison : *Quorum pars magna fui.*

Les historiens espagnols (1) ne parlent que d'une expédition d'Ambroise Dalfinger, celle où il aurait péri dans un combat contre les Indiens. Herrera, seul, le fait mourir à Coro; il résulte en effet de la relation de Federmann, qu'il revint dans cette ville, alla ensuite à Saint-Domingue, et retourna prendre possession de son gouvernement. J'ignore s'il y mourut, ou s'il tenta une seconde expédition dans laquelle il fut tué, ce qui me paraît le plus probable.

Les mêmes auteurs, qui ne disent pas un mot de la première expédition de Federmann, prétendent qu'à la nouvelle de la mort de Dalfinger il quitta Coro pour aller solliciter la place de celui-ci, tandis que l'on voit par sa relation, que Dalfinger était encore plein de vie quand notre voyageur s'embarqua pour l'Europe. Il me paraît plus probable qu'il se trouvait à la cour de Charles V lorsque la nouvelle de la mort du gouverneur arriva, et qu'il profita de cette circonstance pour obtenir sa nomination, en faisant valoir les services qu'il avait déjà rendus.

Les Welser se repentirent bientôt de la confiance qu'ils lui avaient accordée; ils le révoquèrent et nommèrent à sa place George de Spire, que Federmann se décida à accompagner en qualité de lieutenant. Ils arrivèrent ensemble à Coro en 1537,

(1) Oviedo y Baños, cap. x

donner une seconde à laquelle il renvoie plusieurs fois son lecteur; mais je n'ai aucune connaissance qu'elle ait été imprimée et j'ignore s'il l'a jamais écrite. Cette première relation elle-même est de la plus grande rareté, et je ne l'ai trouvée citée dans aucune bibliographie.

Sa relation, entièrement oubliée en Allemagne, n'a jamais été traduite dans aucune langue. Arnold, dans la vie de Marc Welser qui se trouve en tête des œuvres de ce célèbre négociant imprimées à Nuremberg en 1682, en fait mention d'après Crusius (*ann. Suev. p. III, lib. XI, cap. IV*); mais il paraît qu'il ne l'avait jamais vue lui-même, car il ne parle que de la seconde expédition et ne dit pas un mot de la première, qui est cependant la seule dont il soit question dans cet ouvrage. Il est probable que déjà à cette époque, il ne restait dans les archives de la famille des Welser aucun document sur le Venezuela, car Arnold en parle seulement d'après Jean de Laet; et la carte qu'il en donne n'est qu'une copie de celle qui se trouve dans le *Novus orbis*.

J'ai cherché autant que possible à déterminer dans mes notes la situation géographique des tribus dont parle Federmann; mais j'avoue qu'il y en a un grand nombre sur lesquelles je n'ai pu me procurer aucun renseignement, ce que l'inexactitude et la négligence ordinaire des historiens espagnols expliquent facilement.

d'épices et de bois précieux, ce qui prouve la grande bonté de Dieu envers le genre humain. Bien des choses sont encore cachées que nous découvrirons avant le jour du jugement, comme votre haute raison vous l'a sans doute appris avant moi.

Quelques-uns de ceux qui ont vu le Nouveau-Monde, après avoir entrepris de pénibles et dispendieux voyages, ont publié de gros livres, dans lesquels on trouve des choses étonnantes. Feu mon beau-frère, Nicolas Federmann d'Ulm, qui deux fois a passé les mers, ayant fait écrire d'après les ordres de S. M. impériale la relation de son premier voyage par un notaire qui l'accompagna dans son expédition, l'a traduite en allemand, à la prière de plusieurs personnes. Sachant que votre seigneurie désirait la lire, j'ai pris la liberté de la lui dédier, comme à un admirateur et à un connaisseur



Venezuela, dans la grande mer océane, et dont le gouvernement et la domination ont été cédés auxdits Welser, mes seigneurs, par sa majesté impériale. Je devais aussi aller au secours d'Ambroise Dalfinger, qui était gouverneur et administrateur de cette province. Après avoir lutté contre le mauvais temps, nous arrivâmes, vingt-huit jours après notre départ, dans une île nommée Lancerote, située à trois cents milles de l'Espagne (1), et l'une des sept îles qu'on appelle les Canaries: comme nous étions restés vingt-huit jours dans un voyage que l'on fait ordinairement en huit ou dix, l'eau commença à nous manquer, et nous fûmes obligés de relâcher pour en prendre.

Quoique cette île soit soumise au roi d'Espagne, il n'y a qu'une seule ville qui soit habitée par les chrétiens. Elle est située au levant, et s'appelle Lancerote, comme l'île. Mais les vents nous ayant empêchés de nous y

(1) Federmann compte en milles d'Allemagne, de 15 au dégré.

îles pour attaquer les vaisseaux qui allaient d'Espagne dans les Indes, et pour s'en emparer.

Ces Maures se réunirent sur une hauteur à dix pas de nous, au nombre d'environ quatre-vingts, et commencèrent, dans le moment où nous nous y attendions le moins, à nous jeter de grosses pierres, ce qui est leur manière de combattre la plus ordinaire, et ils y sont très-adroits. Ces barbares sont forts à la lutte, courent rapidement et sautent comme des cerfs. Ils nous firent beaucoup de dommage, blessèrent plusieurs des nôtres, et moi-même à la tête.

Nous fûmes bientôt obligés de céder et de nous disperser afin d'éviter les coups de pierre, car nous n'avions aucune arme pour pouvoir leur riposter de si loin. Nous cherchâmes alors à nous réfugier sur une colline en face d'eux; mais à peine avions-nous quitté la vallée, qu'ils commencèrent à nous poursuivre, et nous environnèrent de trois côtés. Après un

niers, nous tinrent cachés dans une caverne, craignant que ceux du vaisseau ne vinssent en force pour nous délivrer. Voyant qu'ils nous gardaient, dans l'intention d'obtenir une rançon, je leur proposai d'aller à bord du vaisseau pour m'entendre avec le capitaine, leur cachant que je l'étais moi-même, et je leur offris de laisser les autres en otage jusqu'à mon retour. Ils ne voulurent pas y consentir, mais ils me donnèrent la permission d'écrire, en ajoutant qu'ils feraient un signal au vaisseau pour qu'on vînt chercher la lettre, à condition, toutefois, que je n'indiquerais pas l'endroit où nous étions cachés, et que deux personnes seulement mettraient pied à terre.

Cela fut donc fait ainsi : deux hommes vinrent par mon ordre : l'un était un barbier pour panser nos blessures, et l'autre un Grec, qui sachant la langue arabe, pouvait nous servir d'interprète. Je donnai aussi l'ordre au vaisseau de lever l'ancre pendant la nuit, de

le bord de la mer, croyant voir arriver la rançon que le capitaine devait leur envoyer, comme nous le leur avions fait entendre, ils trouvèrent que le vaisseau était déjà parti. Ils nous annoncèrent cette nouvelle, dont nous fîmes semblant d'être très-étonnés: après avoir feint d'en chercher quelque temps la raison, nous expliquâmes ce départ par un vent assez violent qui s'était élevé, et qui avait fait craindre au capitaine de rester dans un port qu'il ne connaissait pas, ajoutant que, probablement, il avait pris le large et reviendrait bientôt.

Le secours par terre que nous espérions se fit attendre plusieurs jours; enfin, les gens du gouverneur arrivèrent montés sur des chameaux, comme c'est l'usage de l'île. Ils nous tirèrent des mains des Arabes, et nous conduisirent devant leur maître, qui se nommait don Sanche d'Herrera (1). Il nous demanda

(1) Don Sanche d'Herrera était fils de don Diégo d'Her-

lendemain je partis pour une île, nommée Lagomera, située à douze lieues de la première; j'y relâchai trois jours dans le but d'approvisionner le vaisseau de bois, d'eau et de viande, car c'est le port le plus commode que l'on trouve dans les sept îles appelées les Canaries, et même dans tout le voyage, et presque tous les vaisseaux y abordent.

De là je dirigeai ma route vers l'île de Santo-Domingo, qui est encore à treize cents milles de Lagomera; c'est pourquoi nous n'en approchâmes pas encore beaucoup dans le courant du mois de décembre 1529. Il est inutile de parler ici des autres îles que nous vîmes sur la route, puisque nous n'abordâmes à aucune. Cependant je dirai qu'après avoir quitté Lagomera, il faut faire neuf cents milles sans voir la terre. C'est le grand golfe de la mer océane; et l'on n'en connaît aucun autre dans le monde sur lequel on puisse naviguer si loin sans découvrir la

d'entre eux qui existent encore, puisqu il n' en a presque plus. De cinq cent mille habi tants de toutes sortes de nations et de lan gues répandus dans l'île il y a quarante ans il n'en reste pas vingt mille en vie, car il e est mort une grande quantité d'une maladi que l'on appelle *variole*, d'autres ont pé dans les guerres, d'autres dans les mine d'or, où les chrétiens les ont forcés de tra vailler contre leur habitude, car c'est u peuple faible et peu laborieux. Voilà pour quoi, dans un si court espace de temps, un si grande multitude s'est réduite à un si peti nombre (1). Cette île ainsi que toutes les ville et les bourgs qu'elle contient sont gouverné par un tribunal royal, nommé *audiencia rea* qui siége dans la ville de Santo-Domingo.

(1) Tous les historiens du temps sont d'accord sur la rap dité avec laquelle les Espagnols dépeuplèrent l'île de Saint-D mingue. Quelques écrivains modernes, tels que Nuix (*H manidad de los Espanoles en las Indias*), ont essayé de l justifier; mais on voit, par le rapport de Federmann, que cert on ne peut pas accuser de partialité en faveur des Indien que Las Casas n'a dit que la triste vérité.

nari (1) : le pilote ou conducteur du vaisseau la prit pour une autre île, située plus loin et que l'on appelle Curaçao.

Trompés par le pilote, nous passâmes devant l'île, nous dirigeant droit vers la terre ferme, et pensant ainsi entrer dans le port de Coro, ce qui aurait été la bonne route si cette île avait été, comme nous le croyions, celle de Curaçao. Vers minuit, un des matelots remarqua trois feux que les Indiens avaient allumés pour pêcher, comme ils en ont l'habitude. Aussitôt que notre pilote les vit, il fut très-effrayé, s'apercevant qu'il s'était approché trop près de la terre, et que l'île que nous avions vue n'é-

(1) Il doit y avoir ici une erreur, et Federmann a probablement confondu l'île de Bonayre, qu'il nomme Buynari, avec celles de Curaçao ou d'Aruba ; car la première se trouvant plus au vent, il n'aurait eu aucune difficulté à gagner de là Coro : elle est d'ailleurs assez éloignée du continent ; tout ce qu'il en dit se rapporte au contraire très-bien à l'île d'Aruba, qui est sous le vent de Coro, et beaucoup plus près de terre que les deux autres ; c'est aussi précisément en face de cette première île que se trouve la province que Laet et Alcédo nomment Paragoana, et dont il est question plus bas.

de l'endroit où nous étions, car, ainsi que je l'ai dit, la mer coule comme une cataracte, et le vent soufflait du sud, comme d'ordinaire, et par conséquent ne nous permettait pas de nous diriger vers l'est. Préférant alors de deux maux le moindre, et voyant qu'il était nécessaire que le vaisseau retournât à Santo Domingo, je résolus d'éviter au moins les frais énormes que m'auraient occasionnés les cent quarante-sept hommes que j'avais à bord, si je les avais emmenés avec moi. Je quittai donc le vaisseau à environ une demi-lieue de la terre, dans l'endroit le plus sûr que nous pûmes trouver le long de cette côte, et je sautai avec dix autres dans la chaloupe; c'est ainsi qu'on nomme le petit bateau qui sert pour aller à terre. Nous étions bien armés; nous allâmes débarquer dans l'endroit où nous crûmes qu'il serait le plus difficile aux Indiens de nous apercevoir; pensant qu'ils viendraient la nuit suivante pêcher où nous les avions vus la veille, et que

Je leur ordonnai, dans le cas où ils rencontreraient un ou deux indigènes, de s'en emparer et de me les amener, dans l'espérance d'apprendre d'eux, par un interprète que j'avais avec moi, tout ce que je voulais savoir.

Je fis débarquer la nuit même tous les hommes qui n'étaient pas nécessaires à bord, ainsi que les chevaux et des provisions pour trois jours et nous nous tînmes prêts à marcher.

A cinq milles de l'endroit où nous avions abordé, mes deux émissaires découvrirent un hameau composé seulement de trois maisons, ils attendirent toute la nuit dans l'espérance que quelqu'un s'en éloignerait et qu'ils pourraient le surprendre et me l'amener. Cela n'arriva pas cette nuit-là; mais le matin ils virent une Indienne qui sortait pour aller puiser de l'eau à quelque distance et ils se mirent à la suivre. Comme ils se disposaient à l'emmener, elle leur dit en langue espagnole, qu'elle savait un peu, qu'au-

où nous étions. Je me mis aussitôt en marche pour Coro : nous fîmes halte ce jour-là auprès d'une source située à environ deux lieues de l'endroit où nous avions débarqué.

Le lendemain, nous arrivâmes au hameau dont j'ai parlé, et nous trouvâmes les habitants qui nous attendaient avec une quantité d'excellents poissons dont ils ont en abondance, ainsi que toutes sortes de vivres : ils nous firent une excellente réception. Nous y passâmes la nuit, et nous expédiâmes quelques Indiens au gouverneur de Coro : il était absent, mais il avait laissé à sa place son lieutenant Luis Sarmiento. Nous envoyâmes aussi au village que nous devions traverser pour faire préparer des provisions. Nous continuâmes notre route, et le lendemain, très-avant dans la nuit, nous parvînmes à un village appelé Miraca : nous y fûmes très-bien reçus, et nous y trouvâmes tout ce qui nous était nécessaire. Nous nous y reposâmes un jour, car plu-

d'atteindre de Paragnana où nous étions. Avec l'aide de Dieu, nous arrivâmes à Santo-Domingo au bout de six jours, mais nous restâmes en dehors du port, dont l'entrée est un peu dangereuse. N'ayant rien à faire dans cette ville, je fis descendre un homme dans la chaloupe, et je l'envoyai dans un port de l'île Acua, qui est à environ vingt-cinq lieues de la capitale, avec ordre de s'y rendre le plus tôt possible, et de remettre mes lettres à Sébastien Rentz. Celui-ci arriva bientôt avec une caravelle, dans une île nommée Xabona (*Saona*), à trente milles de Santo-Domingo, où j'attendais, non pas lui, mais l'homme que j'avais envoyé. Il m'apporta toutes sortes de provisions; et j'y restai encore seize jours, attendant le vent et l'occasion pour pouvoir partir pour Coro.

De là je me rendis à une île appelée San-Juan (*de Porto-Rico*), qui est éloignée de cinquante milles de Xabona, et j'y entrai dans un port nommé San-Germano, qui

était sous les ordres de Luis Sarmiento, son lieutenant. Mais après que le vaisseau sur lequel j'étais venu fut déchargé, et que je l'eus expédié, le 22 mars de cette même année, pour aller à Santo-Domingo, et de là en Espagne, il arriva une flottille de trois navires, que messeigneurs les Welser avaient envoyés de Séville au Venezuela, afin qu'un de leurs agents, nommé Hans Seissenhoffer, prît le commandement du pays. On craignait à Séville qu'Ambroise Dalfinger ne fût dans une position très-critique, que les Indiens n'eussent empêché son retour, puisque, comme je l'ai dit, il y avait si longtemps qu'on n'avait entendu parler de lui, et que le lieutenant qu'il avait laissé à sa place, et qui était un Espagnol, ne se fût plus occupé de ses propres intérêts que de ceux des Welser.

Le susdit Haus Seissenhoffer fut donc reconnu par les facteurs, les trésoriers, les autres employés royaux, les troupes et le reste

tembre 1530 je me mis en route avec cent dix Espagnols à pied et seize à cheval, accompagnés de cent Indiens, du pays de la nation nommée Caquetios, qui portaient nos vivres et tout ce qui était nécessaire pour notre subsistance ou notre défense. Le premier jour, nous nous éloignâmes de trois milles de Coro. J'assis mon camp dans cet endroit : j'y restai le second et le troisième jour, et je m'occupai à établir un bon ordre parmi la troupe, pour pouvoir continuer notre voyage plus tranquillement et avec plus de sûreté. Je nommai aussi les capitaines et les autres officiers nécessaires; et le lendemain nous entrâmes dans le pays ennemi, occupé par les Indiens Xidéharas dont je vais décrire les mœurs et les coutumes.

Cara Vanicero, et quelques Indiens alliés, pour prévenir de notre arrivée, et pour annoncer aux indigènes que nous venions avec des intentions amicales. Nous trouvâmes donc le cacique ou seigneur du village, qui nous attendait avec tous les habitants : ils nous offrirent à boire et à manger à leur manière, nous donnèrent quelques petits morceaux d'or, en nous faisant le meilleur accueil.

Cependant cette nation possède peu d'or, et on n'en trouve pas des mines dans le pays. Ils ne font pas non plus de commerce avec leurs voisins; car tous les peuples qui habitent ces montagnes sont ennemis; ils mangent de la chair humaine et dévorent tous les hommes des autres tribus,

J. de Laet (*Novus orbis*, p. 682); il les nomme Xizaharas; c'est probablement la même nation que le P. Simon (*Noticias historiales de tierra firme*) appelle Giriharas, et qui fut défaite, en 1536, par Diego Martinez, et presque entièrement détruite.

su comment s'y prendre pour nous résister. Il est vrai qu'avant de nous approcher des hauteurs nous faisions visiter les villages dont la position nous donnait des craintes; cependant les Indiens auraient pu nous faire beaucoup de dommage s'ils eussent été plus habiles, ou plutôt si la grace de Dieu ne nous eût préservés.

Le 23 septembre, étant arrivé dans le dernier village de cette nation des Xidéharas, que l'on appelle Hittova, les habitants ou naturels m'avertirent qu'à deux journées de là il y avait une autre nation nommée Ayamanes, qui était leur ennemie; c'est pourquoi le pays jusque-là était désert et inhabité. Ils ajoutaient que bien que ces gens fussent de petits nains ils étaient très-vaillants, et que la contrée était sauvage et montagneuse. Je pris donc avec moi environ cent cinquante Indiens ou habitants du village de Hittova pour nous ouvrir un chemin, ainsi que pour aider les Indiens de charge qui

qui est le premier de la nation des Ayamanes. Je craignais que si nous les surprenions ils ne fussent épouvantés, puisqu'ils n'avaient jamais vu, jusqu'alors, d'hommes habillés et barbus, et qu'ils ne prissent la fuite, ce que je voulais éviter autant que possible. Je leur envoyai donc un interprète de la nation Xidéhara, que j'avais amené avec moi d'Hittova; ce qui servit à dissiper leur effroi et à les disposer à la paix. Cela fut bien difficile; j'y parvins cependant en leur donnant des hameçons de fer, et des chapelets de verroterie, objets, on le sait, de très-peu de valeur dans notre pays, mais très-estimés chez eux, comme choses étrangères. Je restai toute la journée avec ces Indiens, et je leur fit toutes sortes de bons traitements, espérant par ce moyen gagner

Baños, et les autres auteurs qui ont traité du Venezuela, quelques renseignements sur cette nation de nains : je n'y ai pas même trouvé le nom d'Ayamanes. Ce nom manque aussi sur la carte de Laet, qui, cependant, indique la plupart des tribus dont il est question dans cette relation.

frayé: je ne voulus pas y consentir, craignant que s'il était prévenu la frayeur ne lui fît abandonner son habitation et qu'il ne nous attaquât dans un mauvais pas.

Étant donc arrivé en vue du village où je croyais surprendre le cacique et les siens, j'envoyai en avant à peu de distance quelques soldats à pied et à cheval et les Indiens, que j'avais amenés avec moi du hameau pour lui parler. Je leur ordonnai, s'ils n'obtenaient rien par la douceur, de retenir autant d'Indiens qu'ils le pourraient, leur promettant d'arriver aussitôt qu'ils auraient commencé d'agir. Je suivis cette marche dans l'espérance que les Indiens, voyant peu de monde, seraient moins effrayés que si je me présentais avec toutes mes troupes.

Mais quand ceux que j'avais envoyés arrivèrent, ils ne trouvèrent pas une âme, quoiqu'on vît bien que les Indiens avaient passé la nuit précédente dans cet endroit, car leurs feux brûlaient encore. Dès que j'y

faire contre eux puisqu'ils étaient maîtres des hauteurs. Je ne permis pas non plus que l'on tirât un seul coup de mousquet; car, à cause de la distance où nous étions, ils ne pouvaient nous nuire. Ils ne faisaient qu'épuiser leur provision de flèches, et s'en privaient sans résultat pour eux et à notre avantage; puisqu'elles nous servirent à armer notre bande d'Indiens, que nous plaçâmes par la suite plusieurs fois devant nous quand il s'agissait de forcer un passage. Je craignais d'ailleurs que s'il arrivait que quelques uns fussent tués ou blessés, cela ne nous empêchât de faire amitié avec eux, par la suite, ce qui aurait rendu la continuation de notre voyage, sinon impossible, du moins plus difficile et plus pénible. J'envoyai un des Indiens du hameau leur dire que nous venions seulement pour les visiter et pour contracter une alliance avec eux, et que notre intention n'était pas de prendre leurs femmes et leurs enfants, comme c'est

tre attaqués par nous, ils aimaient mieux détruire leurs vivres et leurs propriétés, que de nous les abandonner et de nous en laisser jouir. Je plaçai un poste nombreux sur la colline, afin de ne pouvoir être surpris d'aucun côté. Je fis partir aussi trois des Indiens du hameau avec des présents pour les caciques ou seigneurs des environs, sachant bien qu'ils ne manqueraient pas de les trouver et de découvrir leur retraite; quand même ils ne seraient pas dans leurs villages. Je leur ordonnai, comme à celui que j'avais envoyé précédemment, de dire pourquoi nous étions arrivés, et que s'ils voulaient venir et nous recevoir en amis, je leur pardonnerais tout ce qui s'était passé; que je serais leur allié et les protégerais contre leurs ennemis. Mais que s'ils refusaient mes offres, je les poursuivrais, je dévasterais leurs champs et leurs pays, je les réduirais en esclavage eux et leurs enfants et qu'enfin je les traiterais en tout comme un ennemi acharné.

ainsi que plusieurs petits couteaux et des ciseaux : ensuite je fis alliance avec lui, au nom de sa majesté impériale et au mien, à condition qu'il se reconnaîtrait le vassal du roi. Je lui ordonnai d'envoyer chez tous les caciques indiens qui habitaient cette contrée, pour les inviter à venir, comme lui, faire alliance avec nous et à se reconnaître vassaux de S. M. impériale, ajoutant que je voulais savoir, quand je traverserais le pays, quels étaient les villages que je devais traiter en amis ou en ennemis. Pendant les cinq jours que je passai dans cet endroit, je reçus encore la visite d'une foule de caciques des environs : je les fis tous baptiser, après leur avoir fait une courte instruction.

Quoique cette nation des Ayamanes soit presque entièrement composée de nains, j'en trouvai cependant plusieurs, tant hommes que femmes, qui avaient la taille ordinaire. Leur ayant demandé la raison de cette différence, ils me répondirent qu'ils avaient appris de leurs

verser, et je n'eus pas besoin d'employer la force; car voyant que j'avais tenu ma parole à ceux de leur nation qui s'étaient rendus, ils se montrèrent tout disposés à faire comme eux.

Le 1er octobre, nous arrivâmes au bord d'une rivière, nommée Tocuio, et j'y établis mon camp, parce qu'il était déjà tard. Cette rivière coule rapidement dans une vallée : elle est très-profonde et très-large. Avec les boucliers que mes soldats portaient pour leur défense et quelques arbres que je fis abattre à cet effet, nous construisîmes un radeau, qui nous servit pour transporter à l'autre rive nos bagages et ceux des chrétiens qui ne pouvaient pas nager. Nous le tirâmes d'un bord à l'autre avec une corde pour qu'il ne fût pas entraîné par le courant.

Après avoir transporté les troupes, de cette manière, avec beaucoup de peine et de danger, et que les chevaux eurent traversé à la nage, nous nous établîmes sur l'autre rive pour y

s'étaient réfugiés sur les arbres. Mais au bout de cinq heures, par la grâce du Tout-Puissant qui en soit loué, la rivière commença à baisser aussi vite qu'elle était montée, de sorte que le lendemain avant midi, elle n'était pas plus haute qu'auparavant, et toute l'eau qui nous avait environnés était écoulée.

Les vivres commençaient à manquer, cependant nous nous déterminâmes à passer encore la journée dans cet endroit pour chercher ce que l'eau nous avait enlevé. Nous parvînmes à retrouver nos deux chevaux, et une partie du bagage qui était resté accroché aux broussailles et aux arbres. Le lendemain nous reprîmes notre route et nous arrivâmes à un village où nous fûmes très-bien reçus par les habitants, quoiqu'ils fussent ennemis des Ayamanes. Je leur avais envoyé quelques Indiens du dernier village que j'avais amenés avec moi, pour les prévenir de mon arrivée. Ayant trouvé chez eux des provisions en abondance, j'y passai le reste du jour, et le len-

tous les demi-milles, qu'ainsi notre marche se ralentirait beaucoup, et que les nains auraient tout le temps de s'apercevoir de notre arrivée et pourraient défendre l'entrée de leurs montagnes ou abandonner leurs villages. Quand même nous aurions pu parvenir jusqu'à leurs habitations, ils se seraient donc cachés facilement dans des endroits où il eût été impossible de les trouver, et même ils pouvaient nous attaquer dans des passages où nous aurions couru un plus grand danger qu'eux.

Nous ne devions pas nous attendre à être reçus par cette nation comme par les autres, puisqu'elle ne nous connaissait pas et n'avait même jamais entendu parler de nous. Ces nains pouvaient supposer que nous étions venus porter secours à leurs ennemis et aider à les détruire. D'ailleurs, la curiosité seule de voir s'ils étaient aussi petits que la renommée le publiait, m'avait engagé à prendre cette route, puis-

me rejoindre, ils furent attaqués de nouveau par une multitude d'Indiens qui blessèrent un grand nombre de chrétiens, ainsi que plusieurs prisonniers dispersés parmi les nôtres, car ils tiraient du haut des montagnes et des collines, avantage dont ils savent très-bien profiter. Les prisonniers qu'on m'amena étaient tous de très-petite stature, sans aucun mélange, comme les Indiens me l'avaient dit; les plus grands étaient hauts de cinq palmes, et beaucoup n'en n'avaient que quatre; cependant ils étaient bien faits et bien proportionnés.

Comme nous ne pouvions pas nous en servir à cause de leur petite taille, je ne voulus pas les garder, quoique les porteurs commençassent à nous manquer. Presque tous les Indiens que nous avions avec nous pour transporter nos bagages s'étaient enfuis pour retourner dans leur pays. Je me contentai donc de les faire baptiser et de les exhorter à la paix; et je réussis même à les récon-

cependant leur usage quand ils sont vos amis ou qu'ils veulent le paraître. Les habitants de Carohana qui travaillaient dans leurs champs, les ayant aperçus de loin avant qu'ils fussent découverts par nos sentinelles, tout le village fut à l'instant en émoi, car ils croyaient que leurs ennemis venaient les attaquer. Quand je les vis se rassembler et courir aux armes, je leur demandai la raison, craignant que ce ne fût contre nous. Le cacique me répondit que leurs ennemis venaient les surprendre et qu'ils me conjuraient de les secourir. Lorsqu'ils approchèrent du village, l'interprète me dit que c'étaient les caciques de la tribu des prisonniers que j'avais délivrés la veille : en effet, quand ils furent près de nous, ils prirent leurs arcs d'une main et l'élevèrent en l'air, ce qui est parmi eux un signe de paix. Ils étaient au nombre d'environ trois cent.

Je les fis asseoir et leur reprochai d'être arrivés armés et en ennemis, ajoutant

de ses successeurs; mais je n'osai pas leur demander de tribut, ne me sentant pas assez fort pour l'exiger; car la soumission des Indiens à sa majesté, ainsi que leur alliance, ne dure qu'autant qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

Je marchai encore environ cinq jours sur le territoire des Ayamanes, et je fus très-bien accueilli partout, ayant soin d'envoyer, d'un village à l'autre, des Indiens amis pour les avertir de notre arrivée, de la manière dont nous avions traité les autres, et que nous ne venions pas pour leur faire du tort. Je ne reçus pas de ces gens de grands présents en or: ils en possèdent fort peu, et n'ont pour ornement que des petites pierres noires et brillantes qu'ils enfilent comme des grains de chapelet, ainsi que des coquillages qu'ils achètent aux autres nations, et qui sont rares chez ce peuple éloigné de la mer, qui ne la connaît pas et n'en approche jamais. Ces Indiens sont toujours ennemis des nations voisines :

avant le jour, je surpris un de leurs villages. Ils voulurent d'abord se mettre en défense; mais ils s'apaisèrent bientôt, car je leur fis expliquer par les Ayamanes, dont j'avais amené plusieurs avec moi, quel était le but de notre voyage. Ils se tranquillisèrent alors, m'offrirent un peu d'or en présent et tous les vivres nécessaires. Nous nous établîmes dans les maisons qui nous parurent les mieux situées et les plus faciles à défendre, voulant y passer deux ou trois jours, et chercher, comme à l'ordinaire, à faire alliance avec les Indiens qui habitaient dans les environs, pour voyager ensuite plus tranquillement et avec moins de danger. Je fis escorter, par quelques chrétiens, les Ayamanes jusqu'à leur territoire; car ils craignaient d'être attaqués par leurs enne-

éloge de la valeur de cette nation des Cayones, qu'il nomme Coyones, et qui résistèrent longtemps à George de Spire et au capitaine Diego Martinez (*ib. p.* 270), mais il n'entre dans aucun détail à leur égard.

sertes. Cela leur fut d'autant plus facile qu'ils s'étaient logés dans les habitations les plus éloignées, seulement, à ce que nous pensions, pour mettre leurs femmes en sûreté. Je prévis sans peine qu'ils avaient pris la fuite pour se réunir aux tribus voisines. Craignant à chaque instant d'être attaqué, je fis occuper les hauteurs par mes soldats, et je restai ainsi jusqu'au soir sur la défensive. Vers les cinq heures, je fis partir cinquante chrétiens, dont quatre cavaliers, accompagnés de quelques-uns de nos Indiens, qui sont très-bons dans les surprises et pour le premier choc, leur donnant, pour les accompagner, un interprète de la nation des Ayamanes, qui connaissait très-bien le pays. Je leur ordonnai d'aller jusqu'au premier village que l'interprète nous assurait n'être pas éloigné, de le surprendre trois heures avant le jour (c'est l'heure où tout le monde est endormi, et où l'on craint le moins une attaque de l'ennemi), et de faire le plus de prisonniers possible.

frayer et leur faire croire qu'ils étaient très-nombreux. Ces Indiens se mirent toutefois en défense, blessèrent sept chrétiens et en tuèrent un, que les autres enterrèrent secrètement et dans un endroit écarté, afin que les Indiens ne s'aperçussent pas que nous étions mortels, car ils nous croyaient invulnérables.

Un grand nombre d'Indiens périrent dans ce combat, et l'on fit quarante prisonniers, parmi lesquels se trouvait le cacique, que j'ordonnai d'enchaîner afin de le punir d'avoir manqué à sa parole. Je distribuai le reste des prisonniers entre mes soldats pour porter leur bagage, ce qui était bien nécessaire. Une grande partie des Indiens que nous avions amenés ayant pris la fuite, nous voulions ménager ceux qui nous restaient, ne pas les épuiser et les réserver pour le moment du besoin; d'autant plus qu'ils pouvaient nous aider à résister à l'ennemi dans les passages difficiles, et que, de loin, ils nous faisaient paraître plus nombreux. Nous pouvions du

pu facilement nous écraser en faisant rouler sur nous des rochers. Mais ce n'était pas la volonté de Dieu, et il ne leur en inspira pas la pensée.

autre tribu, que l'on nomme Xaguas. Nos guides nous firent marcher pendant quatre jours dans un ruisseau qui coule entre deux montagnes. Les Cayones n'ont pas d'autre

y Baños sur cette tribu des Xaguas. Laet place sur la rive droite du lac de Maracaibo une nation qu'il nomme Axaguas, et qui ne peut être la même que celle-ci. Mais Castellanos en fait plusieurs fois mention et place leur habitation sur les rives du *rio Mete*. Il dit en parlant de leur résistance à don Alonso de Herrera (*Elegias de varones illustres de las Indias*, p. 214):

« Mas no pudieron yr sin ser sentidos
A causa de ser campo descubierto
Y ser los Indios Xaguas carniceros
Todos vigilantissimos guerreros, »

« Los quales en aquestos menesteres
De toda cobardia muy agenos,
Embiaron al monte las mugeres
Al inutil varon, ni mas ni menos:
Y fueron sus guerreros parreceres
Esperar en el campo como buenos
Con largas guaycas, dardos y paveses
Sin temer de fortuna los reveses. »

Ils ne purent (les Espagnols) s'avancer sans être aperçus, la campagne étant découverte, et les Indiens Xaguas des gens féroces, et tous des guerriers sans cesse sur leurs gardes.

Dans ces occasions difficiles, la crainte leur était inconnue; ils envoyèrent dans les montagnes leurs femmes et tous les vieillards. Leur résolution belliqueuse, fut d'attendre bravement l'ennemi sur le champ de bataille, armés de pesantes

cette route dans l'eau, en un jour et demi, nous fûmes obligés d'en employer quatre, car nous avions beaucoup de peine à avancer avec nos chevaux et nos bagages. Pendant tout ce temps, nous ne sortions pas de l'eau, excepté à midi et le soir, où nous avions l'habitude de chercher une prairie pour manger et nous reposer.

Nous commencions à manquer de vivres; car, d'après ce que nous avaient dit nos prisonniers, nous avions espéré arriver plus tôt au premier village.

Quand nous eûmes enfin atteint le territoire des Xaguas, et que nous fûmes sortis de l'eau, nous éprouvâmes une nouvelle difficulté : nous ne savions comment communiquer avec eux. Nous étions en effet ennemis de la nation que nous venions de quitter, nous n'avions pas pu faire alliance avec elle, et nous n'avions aucun moyen de prouver aux Xaguas quel était le but de notre voyage, et que nous ne venions pas pour les attaquer.

pour des démons que pour des hommes, ne s'étaient pas défendus.

Je désirais dissiper leurs craintes par toute sorte de bons traitements, et les disposer à faire alliance avec nous, afin qu'ils ne devinssent pas nos ennemis comme les Cayones; car, outre les grands dangers qui résultent de ces inimitiés, cela augmente la difficulté de se procurer des vivres et des provisions dans un pays inconnu. Je n'avais pas d'interprète à qui je pusse accorder ma confiance, car ceux qui savaient la langue des Xaguas, étaientdeux prisonniers Cayones. Cependant, ne pouvant faire autrement, je fis venir celui qui me parut le plus propre à cet emploi, et je lui promis, non-seulement de le remettre en liberté et de le renvoyer en sûreté chez lui, mais encore de lui faire des présents, s'il parvenait, en traduisant fidèlement mes paroles, à nous concilier l'amitié des Xaguas, et s'il leur disait que je ne les avais réduits eux-mêmes à l'esclavage,

res du soir, à peine y étions-nous arrivés, que l'on vit arriver plusieurs caciques des environs, et avec eux près de huit cents personnes, hommes et femmes, qui demeuraient à deux ou trois milles à la ronde. Tous étaient sans armes, et n'avaient à la main que des baguettes comme ils ont coutume de le faire quand ils viennent avec des dispositions pacifiques. Ils m'apportaient, en présent, de l'or, ainsi que toutes sortes de provisions et de gibier.

Je passai deux jours dans ce village, et j'y reçus la visite d'une foule de caciques des environs. En un mot, pendant les cinq jours que je fus sur le territoire de cette nation, je fus traité en allié, et l'on me fit toute espèce d'amitié. Je n'ai, du reste, rien de particulier à en raconter.

Le 3, du mois d'octobre, j'arrivai dans un village nommé Cacaridi, le dernier de ceux de cette nation, et qui est éloigné de soixante-treize milles de la ville de Coro,

tance d'un mille des Caquetios, que les premiers nous avaient représentés comme nombreux et guerriers, nous commençâmes à apercevoir leurs villages. Ils sont situés dans une belle plaine, sur le bord d'une grande rivière, et l'on en compte près de vingt. Nous fîmes halte, pour délibérer sur ce que nous avions à faire; car voyant tant d'habitations, nous commencions à craindre d'être attaqués par un nombre d'Indiens tellement supérieur au nôtre, que nous ne puissions leur résister s'ils refusaient nos propositions d'alliance. Les naturels des environs de Coro nous avaient déjà parlé de la valeur et de la force de ces Caquetios; et les Xaguas nous avaient confirmé leur rapport comme je l'ai dit plus haut. Ils ont forcé toutes les nations à se réfugier dans les montagnes, pour jouir seuls des plaines belles et fertiles; car, à l'exception de ceux qui vivent près de Coro, ces Indiens habitent les terres les meilleures, et ne souffrent pas qu'aucune autre tribu s'y établisse.

enjoignant en même temps de faire connaître le but de notre voyage, et de les inviter à venir nous trouver, s'ils voulaient être nos amis et nos alliés.

Nous n'espérions pas que cette nation s'y déciderait si vite; nous crûmes cependant que ce serait la meilleure manière de gagner son amitié; et comme lorsque nous fîmes partir les Indiens, il était déjà trop tard pour pouvoir attendre une réponse avant le lendemain, nous passâmes le reste du jour et toute la nuit dans cet endroit, en faisant bonne garde. Cette halte fut aussi très-utile pour laisser reposer nos chevaux, qui formaient notre principale force, et qui sont ce que les naturels craignent le plus.

Le lendemain, nos envoyés revinrent avec des Indiens Caquetios, qui n'étaient pas au nombre de plus de quarante; ils nous apportèrent du gibier et d'autres provisions, nous annonçant que leurs caciques nous attendaient dans leurs villages; qu'ils étaient

Coquetio de ce service, je lui fis des présents, et je lui rendis la liberté, car il avait été jusque là l'esclave d'un chrétien.

En voyant le nombre et la grandeur de villages des Caquetios, il me fut facile de m'apercevoir, qu'outre ce que leur avait dit l'interprète, ils s'étaient décidés à s'allier avec un peuple dont ils n'avaient jamais entendu parler, parce qu'ils se sentaient assez forts pour nous résister si nous voulions les maltraiter. Je fus confirmé dans cette opinion, par leur refus de s'abaisser à venir au-devant de nous, comme l'avaient fait les autres nations, regardant comme honteux pour eux de nous obéir ou de paraître nous craindre.

Étant donc arrivé au premier bourg de cette province de Variquecemeto, j'y trouvai une réunion de près de quatre mille Indiens, tous forts et bien faits et qui nous firent un très-bon accueil.

Je passai environ quinze jours dans leurs

villages; ils sont au nombre de vingt-trois, et tous situés sur le bord du fleuve, à la distance d'un mille ou d'un demi-mille les uns des autres. J'employai le temps de notre séjour à tout examiner, à gagner leur confiance, ainsi qu'à prendre des renseignements sur les pays que nous avions à traverser. Ces gens nous firent toutes sortes d'amitiés. Les villages de cette province de Variquecemeto nous ont donné en tout, mais de bonne volonté et sans y être forcés, près de trois mille *pesos* d'or, ce qui fait cinq mille florins du Rhin, car c'est un peuple riche et commerçant; et l'on pourrait en tirer beaucoup d'or en échange d'objets en fer, tels que hameçons, haches, couteaux, etc., dont ils manquent absolument. On doit le voir d'après la quantité qu'ils nous en donnèrent de bonne volonté, et seulement pour nous prouver leur opulence, et non par crainte comme l'avaient fait les autres nations. Il leur était facile de s'apercevoir combien ils nous surpassaient

en nombre; car je crois que ces vingt villages pourraient rassembler en une demi-journée trente mille hommes, armés et exercés, comme je l'expliquerai plus tard quand je décrirai leurs mœurs. Outre cela, leurs villages sont bien fortifiés (1), et ne pourraient

(1) Castellanos, que j'ai souvent occasion de citer, et qui connaissait mieux le pays que ceux qui en ont écrit l'histoire, nous a laissé la description de ces forteresses (*Elegia à la muerte de Diego de Ordaz*, canto II, pag. 177) :

» Aquestos dichos fuertes, o cercados
Tienen, señores, para su defensa
De grosissimos arbores plantados
Donde la verde rama se condensa :
Unos despues de otros ordenados
Con mas vigor de lo que nadie piensa.
Pues aquel gran grosor que lleva hecho,
Tiene de duracion prolixo trecho. »

» Otros palenques hay mas estendidos
En muchos destos campos y çavanas
No de plantas de arbores nacidos
Como las otras cercas mas ancianas ;
Sino de palos muy fortalecidos
Y cada qual con dos otres andanas
Con las cintas espessas di bexucos
O correosas yedras di arcabucos.

Les chefs se retranchent dans ces forts ou enclos : ils sont faits de gros arbres plantés. Leurs vertes branches s'entrelacent touffues : disposés les uns près des autres, ils présentent une

rarida, et dont je parlerai plus tard, nous l'avons traversée en revenant à C cette peuplade est pareillement leur enne

Ces circonstances les ont engagés à éta leurs villages aussi près les uns des autres, de pouvoir se réunir plus aisément pour r ter aux attaques des ennemis qui les envi nent de tous côtés. Dans tous les que nous traversâmes, nous ne trouv nulle part une population aussi nomb sur un aussi petit espace de terrain, n villages si considérables et si bien fortifié

Dans cette province, j'entendis parler autre mer que nous cherchions, nommée du Sud ou du Midi, et qui était précisé le but principal de notre voyage. Nous rions y découvrir une grande quantité de perles et de pierres précieuses, co on en trouve dans les autres gouvernem des Indes, dans la partie qui avoisine la du Sud. Les Indiens, qui en avaient con sance, prétendirent qu'ils n'y avaient p

rarida; et dont je parlerai plus tard, car nous l'avons traversée en revenant à Coro : cette peuplade est pareillement leur ennemie.

Ces circonstances les ont engagés à établir leurs villages aussi près les uns des autres, afin de pouvoir se réunir plus aisément pour résister aux attaques des ennemis qui les environnent de tous côtés. Dans tous les pays que nous traversâmes, nous ne trouvâmes nulle part une population aussi nombreuse sur un aussi petit espace de terrain, ni des villages si considérables et si bien fortifiés.

Dans cette province, j'entendis parler d'une autre mer que nous cherchions, nommée mer du Sud ou du Midi, et qui était précisément le but principal de notre voyage. Nous espérions y découvrir une grande quantité d'or, de perles et de pierres précieuses, comme on en trouve dans les autres gouvernements des Indes, dans la partie qui avoisine la mer du Sud. Les Indiens, qui en avaient connaissance, prétendirent qu'ils n'y avaient pas été

tants qu'ils ordonnaient qu'on les portât ainsi, parce qu'ils étaient de grands seigneurs. Je fis mettre pied à terre aux hommes qui avaient conservé leur santé; même à ceux qui étaient propriétaires de leurs montures, j'y fis placer les malades, deux sur chaque cheval, cachant, autant que possible leur état aux Indiens. Ils croyaient que nous n'étions sujets, ni à la mort, ni aux maladies; et s'ils s'étaient aperçus du contraire, cela nous aurait fait le plus grand tort, car ils se seraient décidés à nous attaquer.

On doit penser combien cela vint mal à propos, et dans quel chagrin j'étais plongé, me trouvant dans un pays éloigné, inconnu, avec des soldats malades et hors d'état de se défendre. J'ignorais si je devais avancer ou reculer, me trouvant au milieu de gens sur l'amitié desquels je ne pouvais compter que tant qu'ils ne se croiraient pas assez forts pour nous combattre. Je ne savais pas non plus quelles nations nous avions

devant nous, et je devais supposer, qu'étant ennemies de ceux de Variquesemeto, elles seraient puissantes et guerrières, puisqu'elles avaient pu résister à des rivaux aussi forts et aussi nombreux.

Tout cela cependant ne put ébranler ma résolution de continuer mon voyage; nous n'avions d'ailleurs rien de bon à espérer en revenant sur nos pas; car si nous étions retournés chez les Xaguas, pour attendre la guérison de nos malades, les Indiens auraient attribué cette démarche à la crainte, et cela les aurait probablement encouragés à commencer les hostilités.

Choisissant donc de deux maux le moindre, je me remis en route, ayant plutôt l'air de conduire une bande d'estropiés et de bohémiens que d'être à la tête d'une armée. Les Indiens me donnèrent deux cents hommes pour porter mon bagage, et pour me montrer le chemin jusqu'en vue des villages des Cuybas leurs ennemis; et je leur promis de les faire

conduire sains et saufs hors du territoire de ces derniers. Nous ne pouvions nous passer d'eux, car la plupart de nos Indiens de charge étaient occupés à transporter les malades.

J'avais laissé partir en avant les Caquetios qui portaient le bagage, ne redoutant aucune fourberie de leur part, et croyant simplement que se voyant pesament chargés, ils se hâtaient de partir pour revenir plus tranquillement; mais ils ne portèrent pas les charges plus de deux milles, les laissèrent au milieu des champs dans un endroit où nous devions passer, et prirent la fuite, croyant peut-être qu'après les avoir conduits sur le territoire de leurs ennemis, nous les forcerions de nous accompagner encore plus loin, et que nous leur manquerions de parole.

Nous n'avions donc personne pour transporter ces bagages, nous ne voulions pas cependant les répartir entre le peu de chrétiens qui avaient conservé leur santé, car ceux-ci auraient été si chargés, et par suite si fatigués,



CHAPITRE IX.

—

NATION CUYBAS (1).

Dangers que courent les chrétiens, après une longue famine, lorsqu'ils arrivent chez cette nation qui se sert de flèches empoisonnées. — Ils attaquent et sont vainqueurs après un combat acharné — Comment ils sont obligés de prendre un second village dont les habitants, effrayés par le combat précédent, se réfugient dans une maison, après avoir placé devant, quelques bijoux et des vivres espérant que les chrétiens s'en contenteraient. — Ceux-ci parviennent à gagner les naturels par des paroles amicales, à les déterminer à faire alliance avec eux, et réduisent toute la nation à leur obéissance.

Nous marchâmes toute la journée dans une vallée entre deux montagnes, le long d'une

(1) J'ai lieu de croire que cette nation est la même que celle

grande rivière que l'on nomme Coaheri, et jusqu'au soir nous ne pûmes découvrir ni village ni habitation d'Indiens: alors nous commençâmes à craindre de manquer de vivres, car nous n'en avions pas avec nous, n'ayant personne pour les porter.

Le lendemain matin, je donnai ordre à deux hommes à cheval de chercher à gravir la montagne, le plus haut possible, de deux côtés diffé-

que Laet et le père Simon nomment Cuycas, et sur le territoire de laquelle Garcia de Paredes fonda, en 1556, la ville de Truxillo. Voici ce que le père Simon dit de cette nation :

« Les habitants de la province des Cuycas sont bien faits » et de bonne mine, particulièrement les femmes. Ils vont » entièrement nus, excepté qu'ils se couvrent les parties » honteuses, les hommes, avec un morceau de callebasse, et » les femmes avec une pièce d'étoffe de coton de diverses » couleurs et de la grandeur de la main. Dans chaque village il » y a un édifice consacré uniquement à leurs idoles qui sont » faites de terre cuite, de coton et de bois. Ils leur offrent du » coton, des colliers, des grains de cacao et d'autres bagatelles, » et leur sacrifient des cerfs; ils en brûlent la chair et suspendent les têtes dans le temple. Les Espagnols en ont trouvé » dont les murailles étaient couvertes de ces têtes depuis le » haut jusqu'en bas. Leurs sorciers, qu'ils nomment *Xeques*, sont » en rapport avec le diable qu'ils évoquent en brûlant des » grains de cacao. (Simon, *Noticias de tierra firme. Noticiav*, » cap. XXIII, p. 398.) »

si les vivres nous manquaient, la faim ne nous manquait pas.

Pendant que j'attendais sur cette hauteur le retour de mes gens, je vis de la fumée s'élever de différents endroits des montagnes environnantes, d'où nous pûmes facilement reconnaitre que les indigènes nous avaient aperçus, et qu'ils faisaient cette fumée pour s'avertir d'un village à l'autre. Cela nous donnait à craindre, à la vérité, qu'ils ne se réunissent pour nous attaquer; mais de l'autre côté, nous étions très-satisfaits de savoir par là, où étaient leurs habitations, pour pouvoir les y chercher et nous procurer des vivres, si nos messagers ne trouvaient pas de champs cultivés. La faim nous faisait oublier le danger, et nos soldats murmuraient déjà comme si je les avais conduits par une fausse route : plusieurs commençaient à dire que les Indiens ne nous avaient quittés que parce qu'ils savaient que le pays où nous allions entrer était désert, qu'ils craignaient d'y mou-

rir de faim, et qu'ils espéraient en nous y envoyant se défaire de nous sans coup férir. Toutes ces terreurs s'évanouirent du moment où l'on vit s'élever les colonnes de fumée, qui nous prouvaient que le pays était habité. Je ne laissai pas impunis ceux qui avaient ainsi semé l'insubordination et le découragement parmi les soldats; car j'aurais couru un grand danger de la part de mes compagnons et de ceux qui devaient m'obéir comme à leur chef, si le secours s'était fait attendre seulement un jour de plus.

Les cavaliers revinrent bientôt nous annoncer qu'ils avaient trouvé quelques constructions environnées de champs cultivés, mais que tout était désert et abandonné. Nous nous dirigeâmes de ce côté et nous établîmes dans six maisons situées dans une belle plaine, sur le bord d'un ruisseau, et d'où nous pouvions découvrir tous les environs. Les grains n'étaient pas encore mûrs; néanmoins, affamés comme nous l'étions, il nous sembla qu'ils

l'étaient bien assez; et l'appétit nous fit trouver, à ce maigre repas d'eau et de maïs vert, un meilleur goût que nous n'en aurions trouvé, dans un autre temps, à des chapons et au vin le plus délicat.

Le soir, je fis partir un capitaine avec trente hommes pour aller surprendre un des villages dont nous avions aperçu la fumée pendant la journée, avec ordre de m'amener tous les habitants dont il pourrait s'emparer, pour contracter une alliance avec eux comme je l'avais fait avec d'autres jusqu'alors. Mais quand il s'en approcha, il trouva des feux allumés, les habitants bien armés, et faisant bonne garde; de sorte que ne se sentant pas en force, il ne voulut pas les attaquer, et vint me demander du renfort. Je n'osai lui en donner, car j'avais tant d'hommes hors de combat que je ne pouvais envoyer la quantité suffisante pour prendre ce village, et garder assez de monde pour protéger les malades et défendre le camp.

Le village était situé sur le penchant de la montagne, et dans un endroit où il était impossible de se servir des chevaux. C'est pourquoi nous étions loin de pouvoir combattre avec autant d'avantage que si nous en avions fait usage; car dans les endroits où il est possible d'employer la cavalerie un homme à cheval fait plus de peur et plus de mal aux Indiens que cinquante à pied.

Cependant, je n'étais pas très-pressé de me remettre en route : je me trouvais en sûreté et bien logé dans le hameau où je m'étais établi. Il se composait de six cabanes seulement, destinées sans doute à rentrer la récolte. C'était plutôt une espèce de ferme appartenant à quelque cacique des environs, et située sur une hauteur qui me permettait de découvrir tout ce qui se passait au loin : nous pouvions facilement nous servir de nos chevaux, qui formaient notre principale force. Nous y avions aussi en abondance de l'eau, du maïs, et quantité de cerfs,

qui ne courent pas très-vite, et sont sans crainte des Indiens, privés de chevaux et de chiens, mais qu'il nous était facile de tuer.

Après avoir séjourné cinq jours dans cet endroit, espérant que cela ferait du bien aux malades (malheureusement il n'en fut pas ainsi), je fis partir dix cavaliers et trente-cinq fantassins avec ordre de ne pas quitter la plaine, et de voir, si en remontant la rivière, ils ne découvriraient pas quelques villages indiens. Dans ce cas, ils devaient, s'ils se croyaient en force, chercher d'abord à persuader aux naturels de venir me trouver de bon gré, et les y obliger, s'ils ne voulaient pas y consentir. Je recommandai surtout de les ménager le plus possible, craignant que si on en tuait beaucoup, il ne devînt très-difficile et peut-être même impossible de gagner leur amitié.

Le même jour, à environ trois milles de mon camp, ils aperçurent un village où se trouvaient un grand nombre d'Indiens, faisant bonne garde, et occupés à s'exercer à ma-

nier les armes. Deux cavaliers s'étant avancés jusqu'à une portée de mousquet pour examiner ce village, ils virent bientôt qu'il n'y avait rien à faire, car il était entouré d'un fossé profond, que l'on n'aurait pu franchir sans perdre beaucoup de monde.

Le capitaine ordonna alors aux gens à cheval de ne pas se montrer, et il s'avança seul à la tête des fantassins, de sorte que les habitants ne virent que les deux premiers cavaliers qui s'étaient approchés, comme je l'ai dit, pour reconnaître le village. Il plaça les huit autres dans un champ cultivé, dont les plantes étaient si hautes qu'un homme à cheval pouvait aisément s'y cacher. Puis il s'approcha du village, en s'exposant le moins possible, et feignit ensuite de prendre la fuite ce qui donna du cœur aux ennemis, qui sortirent au nombre de plus de cinq cent pour poursuivre les fuyards. Mais aussitôt qu'ils eurent dépassé l'endroit où les cavaliers étaient cachés, les nôtres firent volte-face et les In-

diens se virent attaqués en tête et en queue. On en tua environ quarante-huit et l'on prit soixante prisonniers, le reste se mit en fuite : de notre côté quatre chrétiens furent légèrement blessés et un cheval fut tué d'un coup de flèche. Ce village est le premier où l'on fit usage contre nous de flèches empoisonnées dont je ferai plus tard la description (1).

Quand les prisonniers furent amenés devant moi, j'en remis six en liberté, leur donnant des présents pour leurs caciques. Je les chargeai de leur annoncer que nous n'avions que des intentions pacifiques, et de les inviter à venir me trouver, qu'alors je rendrais leurs prisonniers parmi lesquels il y en avait deux d'un rang élevé, dont l'un

(1) Probablement dans la seconde relation de ses voyages qui ne nous est pas parvenue : voyez la préface en tête de ce volume. Herrera rapporte que les Indiens de cette province empoisonnaientleurs flèches avec un mélange de suc de mancenillier, de sang de serpents et de fourmis vénéneuses, qu'ils faisaient bouillir ensemble; il ajoute que cette composition exhalait des vapeurs tellement malfaisantes qu'elles faisaient souvent périr les vieilles femmes chargées de sa préparation.

par l'Indienne que nous avions amenée avec nous de la province de Variquesemeto, et qui ne savait que fort imparfaitement la langue des Cuybas. Ce manque d'interprète nous fut très-nuisible, tant parce que cette femme avait de la peine à traduire les ordres que nous donnions, que parce que sa timidité naturelle l'empêchait de le faire avec autant d'énergie que nous l'aurions désiré. Après avoir expédié ces Indiens, je partis avec douze fantassins et huit cavaliers pour aller à la chasse aux cerfs.

Étant arrivés auprès du village où nous avions fait nos prisonniers, nous aperçûmes sur une hauteur qui le dominait une grande multitude d'Indiens armés ou sans armes avec leurs femmes et leurs enfants : les uns se montraient, d'autres cherchaient à se cacher, de sorte que nous ne savions pas ce que cela voulait dire, mais on voyait bien qu'ils ne se préparaient pas au combat puisqu'ils avaient leurs familles avec eux, et nous pensâ-

duquel on avait placé sur deux siéges quelques petits bijoux d'or, et des vases avec des provisions et du gibier; mais personne ne paraissait. Quand l'Indienne notre interprète voulut ouvrir la porte de ce buhio, comme elle avait ouvert celle des autres, elle la trouva fermée et barricadée, et elle entendit qu'il y avait du monde dedans. Je fis dire à ceux de l'intérieur d'ouvrir et de sortir pour se soumettre à faire amitié avec moi, n'étant venu que dans ce but et non pour leur faire le moindre mal, ils refusèrent long-temps nous disant de prendre l'or et les vivres qu'ils avaient placés devant la porte, et de leur renvoyer les prisonniers. Je répondis que je n'avais pas besoin d'or, que j'en possédais assez moi-même, et que je leur avais envoyé des présents d'un plus grand prix, que s'ils sortaient volontairement, je ne leur ferais pas de mal, mais que s'ils continuaient à se tenir renfermés je ferais mettre le feu à leur habitation, ce qu'ils n'avaient

nous aurait été bien facile de les détruire tous. Ce discours les persuada et ils furent convaincus de notre puissance et de notre bonne volonté pour eux.

Ils s'excusèrent en disant que ne nous connaissant pas, ils avaient cru devoir se mettre en défense contre nous, comme on fait envers tout inconnu. Mais qu'ayant appris par nos envoyés qui nous étions, ils se disposaient à venir nous trouver: qu'ils avaient été retenus jusqu'à la nuit précédente, par la nécessité de donner la sépulture à ceux que nous avions tués. Que nous ayant vus arriver de loin, ils avaient craint que nous ne vinssions pour les attaquer de nouveau. C'est pourquoi ils avaient envoyé leurs femmes et leurs enfants dans les montagnes, et s'étaient renfermés pour éviter le premier choc, jusqu'à ce qu'ils eussent pu nous expliquer qu'ils avaient l'intention d'être nos amis. Ils m'offrirent de nouveau l'or qu'ils avaient placé comme je l'ai dit, sur des siéges devant la

pouvoir continuer notre route. J'espérais aussi que le repos ferait du bien à mes soldats attaqués en général de fièvres et d'ulcères causés par la qualité de l'eau, ne pensant pas que leurs souffrances pussent durer longtemps. Mais pendant neuf jours, le nombre des malades augmenta plus encore que les guérisons. Ce n'était pas seulement, comme je l'avais cru, l'air humide de la province de Variquesemeto qui en était cause, mais aussi les fatigues, les privations, la marche de quatre jours que nous avions faite dans l'eau, la mauvaise qualité de la nourriture, et surtout le manque absolu de remèdes.

La difficulté de transporter les malades était encore plus grande qu'en quittant le Variquesemeto; cependant je me remis en marche, dans l'espoir d'atteindre bientôt l'autre mer, que les Cuybas m'assuraient être très-proche, et même plus qu'ils ne le pensaient réellement, espérant ainsi se débarrasser de nous; car

des Caquetios, vivent mêlés ensemble. Comme je leur avais fait annoncer d'avance notre arrivée par nos amis les Cuybas, nous en fûmes très-bien reçus, ils nous firent des présents d'or, de gibier et de toutes sortes de provisions.

Cependant je ne crus pas prudent de rester longtemps dans cet endroit, craignant que le nombre des habitants, et la force que leur donnent les flèches empoisonnées dont ils se servent, ne les encourageassent à nous attaquer, surtout ayant autant de malades. Mais il était si difficile de transporter ces derniers que, d'un jour à l'autre, je retardai mon départ pendant près d'une quinzaine, car nous avions en abondance, du gibier, du poisson et d'autres vivres; et le grand nombre des habitants faisait que nous leur étions moins à charge.

Pendant cet espace de temps, deux chrétiens moururent, quelques-uns recouvrèrent la santé et je n'eus pas d'autres malades, ce

fantassins on en mettra en fuite un plus grand nombre que je n'ose le dire, dans tous les endroits où les chevaux pourront manœuvrer. Il faut vraiment que la toute-puissance de Dieu s'en soit mêlée, pour que de telles multitudes aient été défaites, je ne dirai pas par moi et les miens, car je n'écris pas pour ma gloire, mais par Fernand Cortès dans le Yucatan, par Pédrarias d'Avila dans le Nicaragua, et par Fernand Colon, qui le premier a découvert les Indiens de Santo-Domingo, et plusieurs autres gouverneurs et capitaines de S. M. dans les Indes, ce que l'on peut à peine croire et s'imaginer. Ceux qui veulent le savoir n'ont qu'à lire ce que Jérôme Seitz et d'autres ont traduit de la langue espagnole : l'on y trouvera les relations que chaque capitaine a envoyées, et où il rend compte de sa conduite, et non-seulement la confirmation de ce que j'ai avancé, mais encore des choses bien plus extraordinaires (1).

(1) Quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu découvrir aucune trace de ce Jérôme Seitz ou de ses ouvrages. Il n'est cité ni par Hébert ni par Stück.

très-difficiles à vaincre, s'ils tenaient ferme comme nous. Ils se tirent seulement des flèches de loin et ne s'approchent pas; c'est pourquoi ils nous ont souvent dit que nous ne savions pas faire la guerre, puisque nous attaquions de suite corps à corps. Ils ne peuvent résister au premier choc, et c'est pour cela qu'un si petit nombre de chrétiens à pu soumettre une si grande multitude d'Indiens, comme nous l'avons fait voir, et comme d'autres capitaines l'ont prouvé d'une manière encore plus éclatante.

Je fis aussi venir le principal cacique de Hacarygua, et je le retins jour et nuit dans mon logement pendant tout le temps que les miens furent à cette expédition des Cuyones. J'ordonnai de le garder à vue, étant bien assuré que ses sujets n'oseraient rien entreprendre contre nous, tant que leur cacique serait, nonpas avec eux, mais entre nos mains, ce qui fut pour nous un gage de sûreté. Je dis au contraire au cacique que c'était par amitié et

le 28 décembre : ils conduisaient avec eux six cents prisonniers dont il s'étaient emparés dans un village qu'ils avaient attaqué avant le lever du soleil. Je leur avais donné l'ordre de me les amener, sans leur faire aucun mal, s'il était possible, et de ne pas permettre qu'ils fussent maltraités par les Indiens Caquetios et Cuybas, qui étaient partis avec eux du bourg de Hacarygua, au nombre de huit cens, comme je l'ai dit plus haut. Je n'avais pas l'intention de les punir, quoique je l'eusse promis à ceux de Hacarygua pour les contenter, mais au contraire de gagner

sent, habitent encore les montagnes au sud-ouest de Tocuyo.

On a vu chapitre VI, que Federmann visita la nation des Cayones, dont le territoire, suivant lui, est situé entre ceux des Ayamanes et des Xaguas, c'est-à-dire à quarante milles environ de Coro : plus loin, pag. 133, il dit que les villages des Cuyones contre lesquels il envoya une partie de sa troupe, étaient à quelques milles d'Hacarygua, et par conséquent à cinquante milles à peu près des Cayones ; il est donc évident que ces nations sont différentes, et qu'il ne faut pas les confondre malgré l'analogie de leurs noms.

Le père Simon, voyez plus haut pag. 77, et Alcedo que nous venons de citer, ont-ils voulu parler des Cayones ou des Cuyones ? Cette question est difficile à résoudre.

leur amitié, parce que un des chemins que l'on m'avait indiqués pour arriver à la mer du Sud, traversait leur territoire.

Quand les chrétiens s'approchèrent du premier village des Cuyones, ils se placèrent en tête et mirent les Indiens à l'arrière-garde, pensant avec raison que, si ces derniers commençaient l'attaque, il serait bien difficile d'obtenir d'eux de ne pas faire main-basse sur leurs ennemis, malgré mes ordres et contre les intentions des miens. Aussitôt qu'ils furent entrés dans les premières rues du village, les assiégés se barricadèrent dans leurs maisons et blessèrent plusieurs des nôtres qui furent obligés de reculer, car ils étaient frappés sans pouvoir se défendre.

Voyant donc qu'on ne voulait pas écouter leurs protestations de paix et d'amitié, ni traiter avec eux, il ne resta plus qu'un moyen, qui fut de mettre le feu au village, pour forcer ainsi les Indiens d'en sortir, s'ils ne voulaient pas se laisser consumer par les flam-

mes. Les nôtres firent donc six cents prisonniers, y compris les femmes et les enfants. Il périt aussi un grand nombre de naturels, parmi lesquels plusieurs auraient peut-être désiré échapper, mais dont la majeure partie aima mieux se laisser brûler vive, que de tomber dans les mains de ses ennemis.

De notre côté, nous eûmes deux chrétiens de tués et quinze hors de combat, ainsi que beaucoup d'Indiens, nos alliés ; il y eut aussi un cheval de blessé, qui mourut au bout de huit jours.

Je fus assez mécontent du succès de cette expédition, tant à cause de la perte que les miens avaient soufferte, qu'en raison de la destruction de nos ennemis. Mais le repentir ne servait à rien; ceux que j'avais envoyés s'étaient trouvés contraints de se conduire comme ils avaient fait, ou de revenir sans avoir agi; ce qui aurait été aussi très-mal à propos, car nos alliés, les Cuybas et les Caquetios du village d'Hacarygua, pouvaient attribuer notre conduite à la

lâcheté, ce qui devait diminuer leur considération pour nous, leur aurait fait perdre toute crainte, et nous aurait causé le plus grand tort.

En témoignage de notre amitié, je distribuai aux caciques et à quelques-uns des principaux du village, environ deux cents prisonniers, pour qu'ils en fissent leurs esclaves. J'eus soin de choisir particulièrement les enfants et les vieillards, et ceux qui étaient tellement brûlés, qu'ils ne pouvaient nous servir.

Le 3 janvier 1531, je repris ma marche vers la mer du Sud, sans quitter le territoire des Cuybas, puisque la route qui traversait les [redacted]

qui augmentèrent de près de quatre cent le nombre de nos porteurs, nous furent très-utiles. Nous arrivâmes le même jour à un village nommé Tohibara : les habitants nous reçurent avec beaucoup de marques d'amitié, que nous avions recherchée d'avance par le moyen de ceux de Hacarygua, qui sont leurs alliés. Ils nous informèrent que, pour continuer notre route, nous avions d'immenses marais à franchir, et où il nous serait presque impossible de faire passer les chevaux. Mais comme ils ajoutaient que nous pouvions arriver en trois jours à un village d'où l'on découvrait la mer du Sud, je fis partir cinq cavaliers et vingt-cinq fantassins, leur ordonnant de se rendre à ce village, nommé Itabana, s'ils pouvaient le faire sans danger et sans être attaqués. Je leur recommandai de ne pas rester absents plus de six jours, savoir : trois pour aller et trois pour revenir, afin que nous ne fussions pas trop séparés.

trois ans auparavant, avait fondé une colonie au rio de Solis. Ils avaient découvert une grande mer qui s'avançait à trois cents lieues dans l'intérieur du pays, et ils étaient arrivés sur des vaisseaux que les Indiens appelaient des maisons; cette opinion nous parut d'autant plus admissible, que le gouvernement de Sebastian Gabotto touche très-probablement à la partie méridionale du Venezuela.

Cette nouvelle, qui nous causa une grande joie, nous donna l'espoir de rencontrer bientôt des chrétiens qui nous fourniraient des renseignements sur l'autre mer, et sur l'état et la nature du pays. Nous espérions pouvoir les repousser des limites de notre gouvernement, s'ils y étaient entrés; mais aussi les sauver s'ils y avaient été jetés par la

que était encore peu connue, même de ceux qui l'avaient visitée; car le rio de Solis dont parle ici Federmann, n'est autre que le rio de la Plata, découvert en 1518 par le pilote Juan Diaz de Solis et remonté en 1520 par Sébastien Cabot. Notre voyageur croyait déjà y être arrivé quand il n'était pas même parvenu jusqu'à l'Orénoque, ce qui est une erreur d'au moins 40 degrés.

tempête : et s'ils nous étaient nécessaires pour augmenter notre troupe, nous pouvions aussi leur être fort utiles.

Aussitôt après avoir appris cette nouvelle, je quittai Tohibara le 23 janvier, et je me dirigeai vers la grande rivière. Les habitants des deux premiers villages que nous rencontrâmes, nommés Curahy et Cazaradadi, nous firent une très-bonne réception, et nous fournirent toutes sortes de vivres : mais depuis là jusqu'à la grande rivière, je trouvai tous les villages déserts et abandonnés. J'employai cinq jours à parcourir, avec mes malades, la route que ceux que j'avais envoyés avaient faite en trois. Je ne trouvai aucun des habitants avec qui mes gens avaient traité; la crainte leur avait fait prendre la fuite à tous. Ils avaient probablement supposé que les miens n'étaient venus que pour reconnaître le pays, et que j'arrivais pour les attaquer.

Étant parvenus à un village, nommé Cura-

hamara, à deux milles de la grande rivière, nous le trouvâmes aussi abandonné; ce qui nous fut très-désagréable, car nous n'avions personne de la nation que nous allions quitter pour nous aider à faire alliance avec les Guaycaries. C'est pourquoi je pris la résolution de m'y arrêter, et de chercher à en découvrir les habitants. J'envoyai du monde de deux côtés; ils parvinrent à reconnaître l'endroit où s'était retiré le cacique et ses gens, en apercevant un feu que ceux-ci avaient allumé pendant la nuit: ils le surprirent et me l'amenèrent prisonnier avec dix-huit des siens. Je leur expliquai pourquoi je les avais envoyé chercher, leur reprochant d'avoir pris la fuite, malgré ma promesse de les bien traiter. Je remis ensuite le cacique en liberté après lui avoir fait quelques présents, et je l'emmenai avec moi chez les Guaycaries, qui sont leurs alliés.

CHAPITRE XI.

NATION GUAYCARIES (1).

De cette nation noire comme charbon, méchante, orgueilleuse et insolente. — Ruses et perfidies dont elle use envers les chrétiens. — Ceux-ci sont attaqués par trahison et restent vainqueurs. — Le cacique est arquebusé, après avoir été mis à la question. — Cinq cents indiens sont massacrés. — Le cacique d'un autre village est amené chargé de chaînes à cause de sa trahison, mais un troisième cacique réussit à tromper les chrétiens, et à s'échapper avec les siens.

Ayant aperçu de l'autre côté du fleuve environ six cents Indiens Guaycaries, qui sont

(1) Castellanos (*Elegia a la muerte de don Diego de Ordaz*,

une nation toute noire, dont je ferai la description plus loin, je leur envoyai le cacique

cant. 11, *p.* 174), parle ainsi de cette nation et du pays qu'elle habite :

« Tomo pues con su gente macilenta
Del pueblo de Carao los confines,
El qual distava del potente rio
Una pequeña legua de desvio.

» Alli se reformaron los soldados
Y tuvieron un poco de reposo,
Y despues di los dos meses passados
Volvieron al viage trabajoso,
Cost eando prolixos despoblados
Sin muestra de refugio virtuoso,
Sin pocos y viles pescadores
Que de ningun buen pueblo son cultores.

» Guayqueries y algunos Guamonteyes
Morenos altos, buena compostura,
Subjetos a ningun modo de leyes
Sin labranza, criança ni cultura.
Suelen tener sus principes y reges
No para darles vida mas segura ;
Pescas y caças son sus alimentos
Y rayces di yervas sus sustentos. »

Avec sa troupe affaiblie (Gil Gonçales), il gagna les frontières de la peuplade de Carao qui était à une petite lieu de la grande rivière.

Les soldats s'organisèrent dans cet endroit, et se remirent de leurs fatigues. Après un séjour de deux mois ils reprirent leurs périlleux voyage, à travers de tristes déserts, sans même voir

dans tout notre voyage. Quand le cacique que j'avais envoyé chercher arriva, ce fut avec un grand nombre des siens, tous armés, et ressemblant plutôt à des diables qu'à des hommes. Je lui fis des reproches de ce qu'il n'était pas venu me voir avec des démonstrations amicales et comme un allié. Je lui demandai en même temps quelle était son intention, pour me régler en conséquence; ayant l'air de ne pas trop me soucier de leur amitié: au fond de mon cœur, je pensais tout au contraire qu'elle nous serait bien nécessaire.

Il me répondit avec assez de fierté, que s'il était venu armé, c'était à cause des lions et des tigres qui étaient très-nombreux dans ces contrées; et que d'ailleurs, nous, qui prétendions être venus avec des intentions pacifiques, nous étions armés aussi. Quoique son orgueil m'offensât, je fus obligé de me taire et de dissimuler; mais je le lui fis bien payer, comme on le verra par la suite. Je lui dis que

je voulais aller à Itabana, pour y chercher plusieurs de nos compagnons qui s'y trouvaient; que je laisserais la plus grande partie de mes troupes à Curahamara, lui ordonnant de leur fournir tout le poisson dont elles auraient besoin. «Les poissons,» répliqua-t-il, « m'appartiennent : je ne leur en refuserai pas en les payant; mais je vous conseille d'emmener tous vos soldats, vous en aurez bon besoin, car les habitants d'Itabana sont de vaillants guerriers : ils ont tué la plus grande partie de ceux qui étaient venus par eau dans une grande maison et que vous appelez vos compagnons. » Cela s'accordait avec ce que les autres Indiens m'avaient déjà dit, relativement à la présence des chrétiens. Je répondis que je n'avais pas besoin de tant de monde pour venir à bout de ceux d'Itabana, et que c'était seulement pour être servi que j'avais une suite aussi nombreuse.

Le cacique ne nous donnait pas cet avis par bonté d'âme, mais pour éviter d'être

dérable, nommée Cohaheri, et qui est à peu près large comme le Danube, près de Ulm, je le trouvai qui m'attendait sous une grande cabane d'été, assis dans toute sa majesté, et environné de tous les habitants de son village : il ne parut pas étonné. Quand je le quittai, il ordonna que l'on nous donnât à manger, on nous apporta du pain et du poisson en abondance.

Je dis au cacique que j'étais venu pour chercher mes compatriotes, qui devaient s'être trouvés là peu de jours auparavant; mais il ne voulut pas convenir qu'aucun chrétien fût arrivé chez lui, ajoutant qu'ils faisaient le commerce dans un village de la nation des Guaycaries, situé à deux lieues de là, sur le bord de la mer. Tandis que j'étais occupé à converser avec lui sur les diverses choses du pays et particulièrement sur la mer que l'on nous avait annoncé que nous pourrions voir d'Itabana, nous entendîmes chanter un coq et quelques poules, ce qui

serable, nommée Cahabari, et qui est à peu près large comme le Danube près de Ulm, je le trouvai qui m'attendait sous une grande cabane d'été, assis dans toute sa majesté, et environné de tous les habitants de son village : il ne parut pas étonné. Quand je le quittai, il ordonna que l'on nous donnât à manger, on nous apporta du pain et du poisson en abondance.

Je dis au cacique que j'étais venu pour chercher mes compatriotes, qui devaient s'être trouvés là peu de jours auparavant : mais il ne voulut pas convenir qu'aucun chrétien fût arrivé chez lui, ajoutant qu'ils faisaient le commerce dans un village de la nation des Guaycaries, situé à deux lieues de là, sur le bord de la mer. Tandis que j'étais occupé à converser avec lui sur les diverses choses du pays et particulièrement sur la mer que l'on nous avait annoncé que nous pourrions voir d'Itabana, nous entendîmes chanter un coq et quelques poules, ce qui

environ un mille; car ces deux nations habitent, comme je l'ai dit, le même territoire. Au pied de la montagne nous trouvâmes un bras du fleuve Coaheri, le même qui passe par Itabana et se dirige de là vers un établissement de pêcherie des Guaycaries, composé seulement de quelques maisons. Il s'y trouva un nombre si considérable d'Indiens, qui y étaient venus de divers villages pour acheter du poisson, que je ne savais si je devais risquer d'y pénétrer.

Mais pour ne pas les encourager, nous entrâmes dans la rivière avec nos chevaux et nous la passâmes à la nage, quoique l'eau nous vînt jusqu'à la selle. Pour traverser le marécage, nous laissâmes les chevaux aller seuls, et nous nous fîmes porter de l'autre côté par les Indiens : quand nous fûmes arrivés au haut de la montagne, nous vîmes comme les naturels nous l'avaient assuré, que tout le pays depuis Itabana était couvert d'eau, et qu'ainsi nous pouvions

[illegible] comme c'est leur habitude [illegible] au combat. Alarmé à cette [illegible] seller nos chevaux [illegible] être prêts à nous dé[illegible] attaquait. Je me dou[illegible] averti, par les Guay[illegible] avions traversé, [illegible] deux cavaliers [illegible] profiter de mon [illegible] les miens. Je [illegible] pourquoi il était venu, [illegible] une femme dans [illegible] sur la rivière, [illegible] chercher

[illegible] toute la jour[illegible] nous nous dou[illegible] nous. Nous [illegible] grande quan[illegible] le village où [illegible] leur cos[illegible] quand je [illegible] Les Guay-

lendemain matin, dans l'endroit où il croyait nous surprendre et nous attaquer, et nous voyant en marche le long de la rive opposée, se hâta d'envoyer occuper un défilé sur le bord de l'eau, où nous devions absolument passer et plaça dans une embuscade quinze cents Indiens qui traversèrent à la nage. Quand, tout occupés à examiner les mouvements des Indiens qui se trouvaient de l'autre côté, nous passions devant ceux, du défilé sans nous douter le moins du monde qu'ils eussent franchi la rivière, ils nous attaquèrent en tête et en queue, et le cacique, à la tête d'environ sept mille Indiens, commença à nous lancer une nuée de flèches, de l'autre rive. Après un assez long combat, nous tuâmes un grand nombre des assaillants, nous refoulâmes le reste dans la rivière, et mes arquebusiers qui s'étaient mis dans l'eau firent beaucoup de dommages à ceux qui accompagnaient le cacique, de l'autre côté du fleuve. Enfin ils cessèrent de

Le lendemain, après avoir passé la nuit dans cet endroit, nous y mîmes le feu avant de partir et nous traitâmes de même tous les villages appartenant à ce cacique et qui se trouvèrent sur notre route. Nous avions, du reste, bien de la peine à transporter les hommes et les chevaux blessés; et nous ressemblions plutôt à une troupe de bohémiens qu'à une compagnie de gens de guerre.

A un jour et demi de marche du fleuve Coahery, nous sortîmes des terres du cacique d'Itabana, et nous retrouvâmes les habitants aussi bien armés et aussi fiers que nous les avions quittés. Cela nous détermina à ne pas rester pendant la nuit dans leurs villages, mais à leur acheter des provisions durant la journée, et à établir chaque soir notre camp en rase campagne, dans un endroit facile à défendre, surtout pour qu'ils ne pussent pas voir nos chevaux et nos hommes blessés, ni s'apercevoir du dommage

vait donnée, avait entièrement abandonné son village, de sorte que les miens, n'ayant personne pour traiter avec les Guaycaries, et leur acheter les provisions dont ils avaient besoin, s'étaient vus forcés de s'établir où je les trouvai. Quand ils nous virent arriver de loin, ils en éprouvèrent une grande joie; car les Guaycaries s'étaient mal comportés avec eux, et ils craignaient à chaque instant d'être attaqués. On leur avait refusé des vivres, même en payant, de sorte qu'ils ne quittaient jamais leurs armes.

Aussitôt qu'ils m'eurent annoncé tout ceci, par un cavalier qu'ils avaient envoyé au-devant de moi, je fis arrêter et lier le chef des Guaycaries et l'autre cacique qui m'accompagnait, et je les conduisis dans un bois, où je leur fis donner la question pour savoir pourquoi ils m'avaient ainsi attendu en armes, pourquoi ils s'étaient si mal comportés avec les miens, et leur avaient refusé des vivres. Les caciques se laissaient

martyriser sans vouloir répondre ; mais j'en fis arquebuser un devant son compagnon, pour servir d'exemple, promettant en même temps à l'autre de lui donner la vie, s'il voulait me découvrir tout ce qu'on avait tramé contre moi.

Il m'avoua alors que le cacique du village de Carahao, de la nation Caquetios, qui était son chef, était convenu avec celui des Guaycaries, que je venais de faire arquebuser, de réunir leurs forces pour surprendre et attaquer les chrétiens le lendemain matin, et qu'ils se disposaient déjà à se mettre en marche, quand notre arrivée imprévue les en avait empêchés. Je le fis enchaîner, et j'envoyai l'ordre à ceux qui m'attendaient au camp, sur le bord de la rivière, de préparer leurs chevaux et leurs armes; car je craignais que les Indiens du village de Carahao, dont je viens de parler, ne se fussent mis à notre poursuite, et qu'ils ne nous attaquassent pendant que nous serions occupés à passer la rivière.

Quand je fus arrivé aux pêcheries et au camp des chrétiens, j'y trouvai environ huit cents Indiens Guaycaries, bien armés, qui, pour attaquer les nôtres, attendaient l'arrivée de leur chef, que je venais de faire arquebuser, et les Indiens Caquetios de Carahao. Je leur ordonnai de déposer leurs armes, et de se comporter en amis comme ils me l'avaient promis la première fois que j'étais passé; mais ils s'y refusèrent avec fierté. Je leur tins quelques autres discours pour gagner du temps, et je les fis entourer par mes cavaliers, de manière à leur couper le chemin de la rivière; et profitant de ce que nous nous trouvions dans une belle plaine, ce qui était extrêmement favorable, nous les chargeâmes et en tuâmes plus de cinq cent. Ils furent tout surpris, car nous leur avions parlé pacifiquement, et ils ne s'attendaient pas le moins du monde à être attaqués. Ils n'eurent donc pas le temps de faire usage de leurs armes, et nous en massacrâmes

un si grand nombre, qu'ils furent contraints de prendre la fuite. Nos cavaliers les culbutaient facilement, les renversaient à terre, et nos fantassins les égorgeaient comme des porcs. Voyant donc que la fuite ne leur servait à rien contre les chevaux, ils cherchèrent à se réfugier dans les hautes herbes ou à se cacher parmi les morts; mais après avoir fini avec les uns, nous cherchâmes aussi ceux-là pour les expédier comme les autres, de sorte qu'il en périt près de cinq cent; le reste s'échappa en traversant la rivière.

Il n'y eut que cinq chrétiens et treize de nos Indiens qui reçurent des blessures; encore furent-elles peu dangereuses.

Du reste, nous étions forcés de les traiter ainsi, et ils méritaient bien leur sort; car nous devions craindre que les Caquetios ne vinssent les rejoindre, comme l'Indien que nous avions mis à la question nous l'avait annoncé; et il nous était naturellement plus avantageux de les combattre avant qu'ils

fussent réunis. Nous restâmes dans cet endroit jusqu'à la nuit : nous n'osions pas traverser la rivière de jour, de crainte d'être attaqués par les Caquetios quand nous serions séparés, et qu'une partie de mes soldats se trouverait de l'autre côté.

Aussitôt que la nuit fut venue, pour nous mettre à l'abri de toute surprise, nous fîmes traverser la rivière aux chevaux, et ceux d'entre nous qui ne savaient pas nager passèrent sur des radeaux faits avec nos boucliers, et que nous tirions d'un bord à l'autre au moyen d'une corde. J'arrivai le lendemain au village de Curahamara, que je trouvai entièrement désert et abandonné; ce qui avait forcé, les chrétiens que j'avais laissé en arrières de quitter cet endroit, comme je l'ai dit plus haut, et de venir s'établir sur le bord de l'eau. Je fis chercher partout le cacique de cette nation; mais je ne pus pas parvenir à m'emparer de sa personne. Je continuai ma route vers un autre village, situé à quatre

milles plus loin : je le trouvai encore abandonné comme à mon premier passage; et je renvoyai quelques chrétiens à pied et à cheval vers Curahamara, avec ordre de surprendre ce village pendant la nuit. Ils y trouvèrent le cacique et tous les habitants qui s'étaient hâtés d'y revenir, croyant que nous avions continué notre route, et qu'ils étaient parfaitement en sûreté; c'était précisément ce que j'avais espéré, et pourquoi je n'avais pas cessé d'avancer. On amena le cacique et vingt-trois Indiens, hommes et femmes, qui paraissaient être les principaux du village. Je fis enchaîner le premier, pour m'avoir trois fois manqué de parole, et j'emmenai les autres prisonniers avec moi jusqu'à Coro. Quant aux femmes, je les distribuai aux chrétiens pour les servir.

Dans ce village, je fus attaqué de la fièvre, ce qui m'empêcha de continuer rapidement ma marche. Nous allâmes donc lentement d'un endroit à l'autre, les trouvant tous dé-

serts et abandonnés, jusqu'à Cathary, où les habitants nous firent une très-bonne réception, et nous témoignèrent la même amitié qu'auparavant. Nous y passâmes deux jours pour prendre des renseignements sur l'autre route qui conduit à la mer, en traversant le territoire des Cuyones. On nous assura que nous pourrions y arriver sans difficulté, en nous tenant toujours près des montagnes où il n'y avait pas de marais, et que nous rencontrerions une grande rivière, nommée Temeri, qui avait deux traits d'arbalète de large, et qui était fort profonde. Mais je pensai qu'il nous serait bien facile de la traverser, soit avec des radeaux, soit autrement.

Le 10 février, nous arrivâmes au village d'Hacarygua, où nous avions séjourné quinze jours lors de notre premier passage. J'y trouvai les habitants tranquilles dans leurs maisons, comme je les avais laissés, et ils nous témoignèrent plus de joie que de chagrin de notre

retour. Je fis présent au cacique de deux belles Indiennes que j'avais prises à Curahamara. Je passai seize jours dans cet endroit, espérant y guérir de ma fièvre, et pouvoir reprendre mon voyage vers la mer, du côté du fleuve Temeri, dont j'ai parlé plus haut. Pendant que j'étais à Hacarygua, je fis partir quelques cavaliers et fantassins pour les montagnes des Cuyones à qui je renvoyai plusieurs prisonniers que je leur avais faits, pour tâcher d'obtenir leur amitié, offrant de les leur rendre tous. Je chargeai ceux que je renvoyais de leur raconter combien de gens nous avions vaincus et massacrés à Itabana et dans toute la route, pour avoir rejeté notre amitié, et voulu nous résister et qu'au contraire nous avions bien traité ceux qui avaient fait alliance avec nous, et tenu parole à tous.

Mais cela ne put les persuader ni leur faire oublier le mal qu'ils avaient souffert, et tous les efforts que nous fîmes pour gagner leur amitié restèrent inutiles. Ils abandonnè-

rent leurs villages pendant la nuit, et se réfugièrent dans des montagnes si escarpées, qu'ils nous eût été impossible de les suivre quand même nous aurions été montés sur des chats au lieu de l'être sur des chevaux. Nous fûmes donc obligés de renoncer à leur alliance, quoiqu'elle eût été fort désirable pour nous, puisque notre intention était de traverser leur pays pour gagner la mer. Voyant que les maladies augmentaient, tant à cause de la mauvaise nourriture, que par le manque de remèdes, et que je ne pouvais espérer d'amélioration à cet état de choses, je me déterminai à regagner l'Océan, sans cependant traverser de nouveau les mêmes pays, et j'envoyai de mes nouvelles à Coro pour en faire venir des renforts et tout ce qui nous serait nécessaire.

Nous partîmes donc le 27 février de Hacarygua, pour traverser de nouveau le territoire des Cuybas. Nous trouvâmes quelques-uns des villages habités, et les autres déserts et

abandonnés, parce que les habitants croyaient que nous ne leur avions tenu parole à notre premier passage, que pour les mieux tromper, mais qu'en retournant nous les réduirions en esclavage. Nous n'avions pas le temps de les poursuivre, nous pensâmes que notre conduite envers ceux qui n'avaient pas abandonné leurs demeures serait, pour les autres, une preuve suffisante de notre bonne foi.

Je dois raconter ici une perfidie que nous éprouvâmes dans un de ces endroits. Étant arrivés dans un village des Cuybas, où nous n'avions pas encore été, je le trouvai abandonné. Je ne voulais pas reprendre la route de Variquecemeto, par où nous avions déjà passé, je fis donc chercher des habitants, et l'on m'amena deux Indiennes que l'on avait découvertes dans un endroit où elles se croyaient à l'abri de nos poursuites. J'en renvoyai une au cacique avec des présents, pour tâcher de gagner son amitié : on a déjà vu que c'é-

tait ma coutume. L'Indienne revint, m'apportant une image diabolique, en or, comme ils ont l'habitude d'en porter sur la poitrine, disant que le cacique était malade, qu'il m'envoyait ce présent en me priant de délivrer les deux prisonnières. Mais j'exigeai, s'il était malade, qu'il se fit transporter au village, et revînt avec tous les siens, pour y demeurer tranquillement; ce qu'il devait faire dans tous les cas après mon départ, lui promettant de lui rendre alors les prisonnières.

Le lendemain matin, nous vîmes arriver un Indien accompagné d'environ quarante personnes, et se faisant porter dans un hamac comme un cacique, de sorte que nous crûmes tous qu'il était celui que nous attendions. Quand il se fut établi dans sa maison, je lui rendis les deux prisonnières; mais pendant la nuit il prit la fuite avec tous les siens, laissant le hamac dans lequel on l'avait apporté, de sorte que le lendemain nous

ne trouvâmes personne. Nous vîmes par là que ce n'était pas le cacique lui-même qui était venu, mais un esclave qu'il avait exposé à sa place, dans le seul but de délivrer ces deux Indiennes, dont l'une était probablement sa femme ou sa parente, car si c'eût été des femmes du commun, on nous les aurait laissées.

Voilà comme nous fûmes trompés par cet Indien, ce qui ne nous était pas encore arrivé pendant le voyage, et prouve bien leur ruse et leur perfidie.

Nous ne voulûmes pas perdre de temps à les poursuivre : cependant nous les aurions châtiés très-volontiers, et quoique nous n'eussions pas de guide nous retraversâmes la province de Variquecemeto. En repassant par les mêmes villages, nous trouvâmes les habitants comme nous les avions laissés, et nous y restâmes la nuit.

CHAPITRE XII.

—

NATION CAQUETIOS.

De la populeuse et belle province des Caquetios, de, la grandeur de leurs villages, du nombre des habitants, de leurs inclinations guerrières, de leur haute taille et de la beauté de leurs femmes. — Les chrétiens traversant le pays y trouvent peu d'amitié et de bonne volonté. — Ils sont enfin obligés de tuer un cacique pour éviter une sédition. — Un grand nombre d'Indiens sont massacrés ou fait prisonniers, et les autres ont bien de la peine à sauver ce qu'ils possèdent.

Le lendemain, qui était le 1er mars, nous reprîmes notre marche à travers une vallée,

située entre deux montagnes, habitées à l'occident par les Cyparicotes et à l'orient par les Hytotes (1). Mais les Caquetios sont véritablement les maitres de la vallée, qui a environ quatre milles de large. Ils font partie de la nation de Variquecemeto, cependant ils ne sont pas leurs amis. C'est pourquoi il y a entre ce dernier endroit une journée et demie de chemin entièrement désert et sans aucune habitation, quoique l'on rencontre sur la route des ruines d'édifices, qui prouvent qu'autrefois il y avait des villages qui ont été détruits et brûlés. Ceux de Variquecemeto ne voulurent donc pas me donner de guides, car ils sont environnés d'ennemis de tous côtés, et ils craignaient, n'étant pas en force, de ne pas pouvoir revenir chez eux en sûreté. Mais nous avions d'autant moins besoin d'eux, que nous conduisions avec nous des

(1) Castallanos (*Elegia a la muerte de Hieronimo de Ortal*), parle des Itotes qu'il place sur l'Orénoque; mais je n'ai pu trouver qu'il soit fait mention nulle part des Cyparicotes.

interprètes qui savaient la langue des Caquetios, et, pour ne pas se tromper de route, il s'agissait seulement de rester dans la vallée.

Après avoir campé, la première nuit, près d'un ruisseau, nous continuâmes notre marche le lendemain matin, et bientôt nous rencontrâmes environ cent cinquante Indiens des deux sexes, qui allaient tranquillement travailler aux champs. Nous nous en emparâmes pour les mener avec nous à leur village. Mais en approchant nous vîmes les habitants sortir en armes. Ils avaient été avertis par un Indien, qui de loin avait aperçu les cavaliers. Croyant que nous venions pour les attaquer, après avoir fait prisonniers ceux qui allaient aux champs, ils se rangèrent en bataille, au nombre d'environ sept mille, se tenant tout prêts à tirer sur nous. Je leur dis pourquoi j'avais emmené leurs compatriotes, les assurant en même temps que mes intentions étaient

pacifiques, et je leur rendis leurs prisonniers. Mais ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'ils se laissèrent persuader et se décidèrent à ne pas tirer sur nous. Un engagement eût été fatal aux deux partis; car d'un côté nous étions dans une plaine où nous pouvions facilement nous servir de nos chevaux; et de l'autre ils étaient dispersés, de sorte qu'ils nous enveloppaient. Ils finirent cependant par se laisser persuader, et retournèrent à leur village, où nous les suivîmes pour nous y établir. J'envoyai au cacique quelques présents, qui le gagnèrent entièrement. Nous allâmes le même soir jusqu'à un autre village, situé un mille plus loin, et dont les habitants ne nous résistèrent pas, car j'avais eu soin de leur faire annoncer d'avance notre arrivée et nos intentions, et dans ce but j'avais amené avec moi le cacique du dernier village.

Nous eûmes occasion d'observer pendant tout ce voyage la grandeur des villages de

cette nation, ainsi que la force de la population, et ses habitudes guerrières et farouches: je crois qu'il leur serait facile de rassembler en un jour jusqu'à vingt mille guerriers. Quoique les habitants de tous ces villages soient de la même nation, ils ne sont pas sous la domination d'un même maître. Ils sont si nombreux, et leurs habitations si rapprochées, qu'ils pourraient résister à un grand nombre de chrétiens, ou du moins leur donner bien du mal. Il n'en est pas de même des autres habitants de la vallée où nous nous trouvions: ils ne sont pas tous alliés; mais ils forment des petites confédérations de deux, trois ou quatre villages, aussi ne sont-ils pas à beaucoup près aussi redoutables que ceux de la province de Variquecemeto. Je suppose pourtant que, s'ils se voyaient attaqués, ils ne manqueraient pas de se réunir pour pouvoir résister. Leurs villages sont quelquefois longs d'un demi-mille, et n'ont qu'une seule

rue, ou deux au plus, et la même maison est souvent habitée par cinq, six ou même huit familles. Ces Indiens sont forts et bien proportionnés, et leurs femmes sont très-belles. C'est pourquoi ils appellent cette vallée Vararida, ou la vallée des dames. L'usage des flèches empoisonnées n'y est pas connu, leurs armes sont les mêmes que celles de la province de Coro. Nous traversâmes successivement trois villages, qui appartenaient à la même confédération, il y en a peut-être davantage, mais non pas sur notre route. Les habitants nous reçurent assez mal, comptant sans doute sur leur nombre, et quoiqu'ils soient fort riches ils ne nous firent aucuns présents, et même dans plusieurs villages, ils prétendirent nous faire payer les vivres qu'ils nous fournissaient, mais nous ne voulûmes pas y consentir.

Le 3 mars, étant arrivés à un village dont les habitants sont les ennemis des premiers, nous eûmes quelque peine à leur faire entendre

raison, et nous fûmes même forcés de leur livrer un petit combat; cependant ils finirent par nous permettre de nous y établir. Je pris la résolution de ne pas aller plus loin ce jour-là, car j'avais un violent accès de fièvre, et je pouvais à peine me tenir à cheval; mais ils s'efforcèrent de nous persuader de continuer notre route jusqu'à un autre village de leurs alliés, où ils offrirent de nous conduire, aimant mieux sans doute voir tomber la grêle chez leurs voisins que chez eux. Ne voulant pas les surcharger malgré eux et risquer de rompre l'alliance que nous venions de contracter, je finis par y consentir, d'autant plus que leur village n'était pas dans un endroit d'où l'on pouvait facilement découvrir les environs, circonstance pourtant nécessaire. Je m'y décidai pour couper court, ce que je n'ai pas fait souvent dans cette relation, que l'on trouvera peut-être trop longue, et qui pourra bien finir par ennuyer le lecteur.

Après avoir traversé ces villages alliés, nous arrivâmes sur le territoire d'une autre confédération, qui est la dernière de la nation des Caquetios, et avec laquelle nous procédâmes selon notre habitude.

Nous parvînmes près d'un village, vers sept heures du matin, c'est le moment où ils ont l'habitude de faire leur premier repas. Nous en profitâmes pour les surprendre, et ils furent si effrayés de notre arrivée, que chacun s'enfuit dans sa maison et s'y barricada. Je leur fis dire qu'ils n'avaient rien à craindre s'ils voulaient venir nous trouver, que sinon je brûlerais le village, ce qui les détermina à ouvrir leurs maisons, et je m'établis dans celle dont la situation me parut la plus avantageuse, avec l'intention de rester un jour dans l'endroit, et d'obtenir un libre passage par tous les villages de la confédération, en faisant alliance avec leur cacique.

Mais les chrétiens à pied et à cheval que j'avais placés en sentinelle de différents côtés, vinrent bientôt m'avertir que les femmes et les enfants s'échappaient les uns après les autres du village, ce qui ne présageait rien de bon, car c'est leur usage quand ils veulent faire la guerre ou qu'ils ont de mauvaises intentions. Je fis donc venir le cacique; et après lui avoir reproché la fuite des femmes et des enfants, j'ordonnai d'amener les Indiens que j'avais faits prisonniers à Curahamara ou dans d'autres endroits, et que je conduisais enchaînés avec moi, lui disant que c'était pour la même cause que je les avais fait mettre aux fers, et que je le traiterais de la même manière s'il se conduisait comme eux. Il essaya de prendre la fuite, croyant que j'allais sur-le-champ le faire saisir et enchaîner, ce qui n'était pourtant pas mon intention; car j'avais seulement voulu l'effrayer pour empêcher le départ des femmes et des enfants. Je commandai alors de l'arrêter, ne voulant

pas qu'il allât soulever le village. Aussitôt qu'il se vit entre les mains des chrétiens, il commença à pousser de grands cris, appelant les siens à son secours. Pour éviter une sédition, je dis à un soldat de lui passer son épée au travers du corps. Nous attaquâmes alors les Indiens. Un grand nombre furent tués ou faits prisonniers, et le reste prit la fuite. Il arriva que dans la maison où je m'étais établi, et où j'avais appelé le cacique pour le menacer de le faire charger de chaînes, comme je l'ai dit plus haut, quelques Indiens s'étaient réfugiés dans une espèce de soupente, qui se trouvait à la hauteur d'environ quinze pieds, et qui leur sert à serrer leur grain ou maïs. Quand le carnage fut fini, nous rentrâmes dans la maison pour prendre les caisses où se trouvait tout l'or que nous avions pillé pendant notre voyage, afin de nous remettre en route avant que les autres tribus de cette confédération n'eussent le temps de se rassem-

bler et de nous attaquer; car la plupart de mes soldats étaient malades et fatigués, et quelques-uns avaient été blessés dans le combat. Ces Indiens, croyant que nous venions les chercher pour les traiter comme les autres, résolurent donc de se défendre, tandis que nous ne pensions pas à eux, ignorant même leur présence; et nous ne les aurions jamais trouvés s'ils ne s'étaient pas trahis eux-mêmes. Au moment où nous rentrions, ils tirèrent sur nous: je fus blessé à l'épaule ainsi que quatre de mes soldats, et nous fûmes obligés de reculer; car ils nous dominaient du haut de la maison. J'ordonnai donc à cinq chrétiens d'abattre la *barbacoa*, ils appellent ainsi cette espèce de soupente, c'était fort aisé, puisqu'elle était simplement élévée sur quatre poteaux, et assez haute pour qu'un homme pût s'y tenir debout. Nous ne voulions pas y mettre le feu dans la crainte de détruire nos effets qui s'y trouvaient placés. Voyant que mes gens n'avançaient

pas, et impatienté de perdre tant de temps pendant que déjà peut-être les Indiens se rassemblaient pour venir nous attaquer, j'y courus moi-même, Dans ce moment, l'un des poteaux ayant été coupé, la barbacoa s'affaissa et tomba avec les Indiens. A l'instant où je m'approchais de l'un d'eux pour le percer de mon épée, il me donna un coup si violent avec sa *macana* ou massue, qu'il enleva un morceau de près de deux doigts de large, du bouclier dont je me couvrais. Il était fait d'un fond de tonneau, et fut fendu dans toute sa longueur : je ne m'en aperçus pas, dans la chaleur du combat. Puis il me porta un second coup si violent, qu'il me renversa par terre, et m'aurait tué si l'on n'était pas venu à mon secours en le massacrant. Je fus deux heures sans reprendre connaissance, ce qui nous obligea de passer la nuit dans le village, en faisant toutefois bonne garde pour n'être pas surpris. Les Indiens qui se trouvaient dans cette

barbacoa, et qui n'étaient qu'au nombre de douze, me blessèrent plus de monde et me firent plus de dommage que tout le reste ensemble.

CHAPITRE XIII.

NATION CYPARICOTES.

Les chrétiens, voulant traverser le territoire de cette nation sont égarés dans un désert par les prisonniers qui leur servaient de guides, dans l'intention de les faire périr de faim pour venger la mort des leurs. — S'étant aperçus de cette perfidie, les chrétiens en coupent deux en morceaux pour les punir et effrayer les autres, qui restèrent cependant inébranlables dans leur résolution, aimant mieux mourir que d'être esclaves. — La famine devient si grande, que les chrétiens sont sur le point de périr tous, quand ils prennent un tigre qui leur conserve l'existence jusqu'à ce qu'ils atteignent un village où ils trouvent des vivres, ce qui leur permet de continuer leur voyage.

Le lendemain matin, une heure avant le jour, nous nous remîmes en marche, quit-

tant le territoire des Caquetios pour entrer sur celui de leurs ennemis, les Cyparicotes. Avant de partir je fis prendre le seul Indien qui restait de ceux qui s'étaient trouvés dans la barbacoa, car les onze autres avaient été tués, et je le fis attacher à un des poteaux de la maison, pour qu'il dît à ses compatriotes quand ils reviendraient, que je les avais traités de cette manière, parce qu'ils ne m'avaient pas tenu parole, et qu'ils avaient voulu se révolter, et que j'en ferais autant à quiconque les imiterait; mais que tous ceux qui m'étaient fidèles, devaient s'attendre à de bons traitements, comme ils pouvaient le voir par l'exemple des autres nations.

Nous prîmes quelques Indiens que nous avions faits prisonniers dans ce village et les ayant chargés de chaînes pour qu'ils nous servissent de guides, ils nous conduisirent dans un bois, où nous perdîmes entièrement notre chemin. Cependant nous continuâmes d'avancer sur leur assurance que la route

n'était pas tracée, parce que les deux nations n'avaient de communications ensemble que pour se surprendre et se faire la guerre. Ce qui était un mensonge, car le sentier par lequel ils nous conduisaient ne servait que pour aller chercher du bois pour la construction de leurs maisons.

Nous ne trouvàmes pas d'autre chemin pendant toute la journée, mais les guides nous tranquillisèrent, et quand la nuit tomba, nous campâmes près d'un petit ruisseau, et nous mangeàmes le reste des vivres que nous portions avec nous, ce qui était peu de chose, car nous avions espéré arriver le même jour à un autre village. Je fis mettre quelques Indiens à la question, mais tous persistèrent à soutenir ce qu'ils nous avaient dit. La journée suivante se passa encore sans découvrir de chemin. Nous ne nous guidions dans les bois que d'après le cours du soleil, et nous découvrimes alors clairement que nous avions été trompés par les Indiens. Nous n'avions

plus de vivres ni même d'eau, car nous n'en avions pas emporté avec nous de l'endroit où nous avions campé. Voyant que nous ne pouvions rien tirer des guides, j'en fis couper deux en morceaux pour effrayer les autres; mais cela ne servit de rien; car ils aimaient mieux périr que d'être nos prisonniers; et ils ne nous avaient conduits par cette route, que pour se venger de nous et nous faire mourir de faim, ce qui faillit leur réussir.

Dans cette extrémité, nous ne savions si nous devions avancer ou reculer, car nous étions exténués de besoin; le manque d'eau nous faisait surtout souffrir, et nous ne savions comment sortir du bois. La soif tourmentait tellement nos chevaux, qu'il était difficile de les faire avancer. Enfin, quelques soldats que j'avais fait monter sur les arbres les plus élevés vinrent m'annoncer qu'ils avaient découvert une prairie à environ un demi-mille de l'endroit où nous étions. Nous

dirigeàmes nos pas de ce côté, et bientôt les chiens commencèrent à aboyer, ce qui me fit supposer qu'ils avaient aperçu un sanglier, animal qui abonde dans ce pays. J'envoyai sur-le-champ du monde après eux, espérant trouver du gibier pour apaiser notre faim, et peut-être un peu d'eau, ce qui nous aurait donné la force d'arriver au premier village. Mais quand on fut auprès des chiens, on découvrit, dans des roseaux, un tigre énorme qui leur tenait tête, et qui en avait déjà déchiré deux. Mes soldats n'osaient pas l'attaquer; mais un moine, qui se trouvait avec eux, courut sur l'animal pour le percer de sa hallebarde. Le tigre voulut s'élancer sur lui, mais il resta accroché à un weschuco (*bejuco, liane*): plante grimpante qui embarrasse le chemin, et va d'un arbre à l'autre comme une corde; il y en a beaucoup dans la forêt. Ce fut le salut de ce moine, et sans cela il aurait payé cher son audace. Les autres chrétiens accoururent alors, et percèrent le tigre de leurs

lances; l'un d'eux lui ayant porté un coup dans la gueule, l'animal coupa le fer en deux d'un seul coup de dent, comme s'il eût été de plomb. Dès qu'ils l'eurent achevé, ils nous l'apportèrent; c'était le plus grand tigre que j'aie jamais vu dans les Indes; un cheval avait bien de la peine à le porter, et il était devenu presque fauve de vieillesse.

Quand nous eûmes atteint la prairie dont j'ai parlé, nous ne pûmes découvrir de chemin, mais l'on voyait bien que le pays était habité: continuant toujours notre route, nous arrivâmes à un petit ruisseau qui coule au bas de la montagne, à travers un bois. Nous nous empressâmes de nous y établir : ce fut ce ruisseau qui nous sauva la vie. Nous aurions été bien malheureux si nous n'avions pas trouvé d'eau avant la nuit; et nous aurions perdu bien du monde, car déjà quelques soldats avaient bien du mal à nous suivre.

Aussitôt que notre soif fut apaisée, la faim

commença à se faire sentir. N'ayant pas autre chose, nous mangeâmes le tigre, quoique ce soit une viande malsaine, mais nous aurions, je crois, dévoré des briques; et d'ailleurs, chacun n'en eut guère que la valeur de deux noix, car nous étions deux cent cinquante personnes, et cet animal n'était que de la grosseur d'un veau.

Le troisième jour, nous continuâmes notre marche, espérant à chaque instant trouver un village. Enfin, vers les deux heures de l'après-midi, nous aperçûmes un chemin qui descendait de la montagne vers la plaine; et, quoique nous eussions marché depuis le matin, nous n'étions cependant qu'à deux lieues de l'endroit où nous avions passé la nuit, tant mes gens avaient de peine à avancer.

J'envoyai quatre cavaliers en éclaireurs par ce chemin, et je les suivis lentement avec le reste de ma troupe. Ils revinrent bientôt m'annoncer qu'ils avaient découvert un village, sans savoir de quelle nation il était, mais que

les habitants les avaient aperçus et qu'ils commençaient à s'agiter, ce qui m'inquiéta fort peu, car c'était un danger bien moindre que celui que nous évitions. Quand nous arrivâmes au village, nous n'y vîmes personne : les naturels avaient déjà eu le temps de se cacher. Nous le trouvâmes plein de vivres et de toute sorte de provisions, ce qui nous importait beaucoup plus que la présence des habitants. Nous y passâmes quatre jours pour réparer nos forces, bien diminuées, après la famine que nous avions soufferte : je crois que si cela eût duré une nuit de plus, et surtout si nous n'avions pas trouvé ce petit ruisseau, fort peu d'entre nous auraient revu Coro, car les forces nous auraient manqué, surtout à ceux qui étaient à pied. Nous avions déjà enduré la famine en quittant Variquecemeto pour aller chez les Cuybas, comme je l'ai raconté plus haut, mais elle n'était pas à comparer à celle-ci.

Pendant notre séjour dans cet endroit, j'en-

voyai quelques chrétiens pour visiter les montagnes : ils me ramenèrent trois Indiens Cyparicotes, qu'ils avaient pris. Je n'avais malheureusement aucun moyen de leur parler; mais je leur fis entendre par signes que nous ne voulions pas les maltraitrer. Je les reçus très-bien, et j'en renvoyai un avec quelques présents pour leur cacique. Le même jour, un Indien, de la nation des Cyparicotes, qui parlait aussi la langue des Caquetios, arriva au village, et m'apporta des présents en or que m'envoyait le cacique, en me priant de relâcher mes prisonniers. J'appris de lui où nous étions, et que nous n'avions plus que cinq journées de marche jusqu'au bord de la mer. Je le chargeai d'ordonner de ma part à son maître de venir me trouver et de rentrer tranquillement avec les siens dans son village. Je lui fis raconter par les autres Indiens, sans avoir l'air de m'en mêler, comment nous punissions ceux qui nous désobéissaient, et les bons traitements qu'éprouvaient de notre part ceux

qui se rendaient à nous, et nous restaient fidèles.

Le cacique revint donc s'établir tranquillement dans le village avec les siens, rapportant tout ce qu'ils avaient enlevé. Nous fîmes alliance avec eux. Pendant trois jours nous traversâmes le territoire de cette nation et un grand nombre de leurs villages, et partout nous fûmes reçus avec amitié. Enfin, le 12 mars, nous sortîmes des montagnes, et nous rentrâmes dans la plaine sur le territoire des Caquetios. Mais ceux-ci, dont les habitations étaient près de la mer, ayant souvent été enlevés par des chrétiens venus de Santo-Domingo et des autres îles, pour les emmener et les vendre comme esclaves, avaient abandonné tous leurs villages et s'étaient enfuis dans les montagnes : de sorte qu'il nous fut impossible d'en avoir un de gré ou de force.

Je les envoyai chercher par quelques-uns des Indiens que nous avions amenés de Coro;

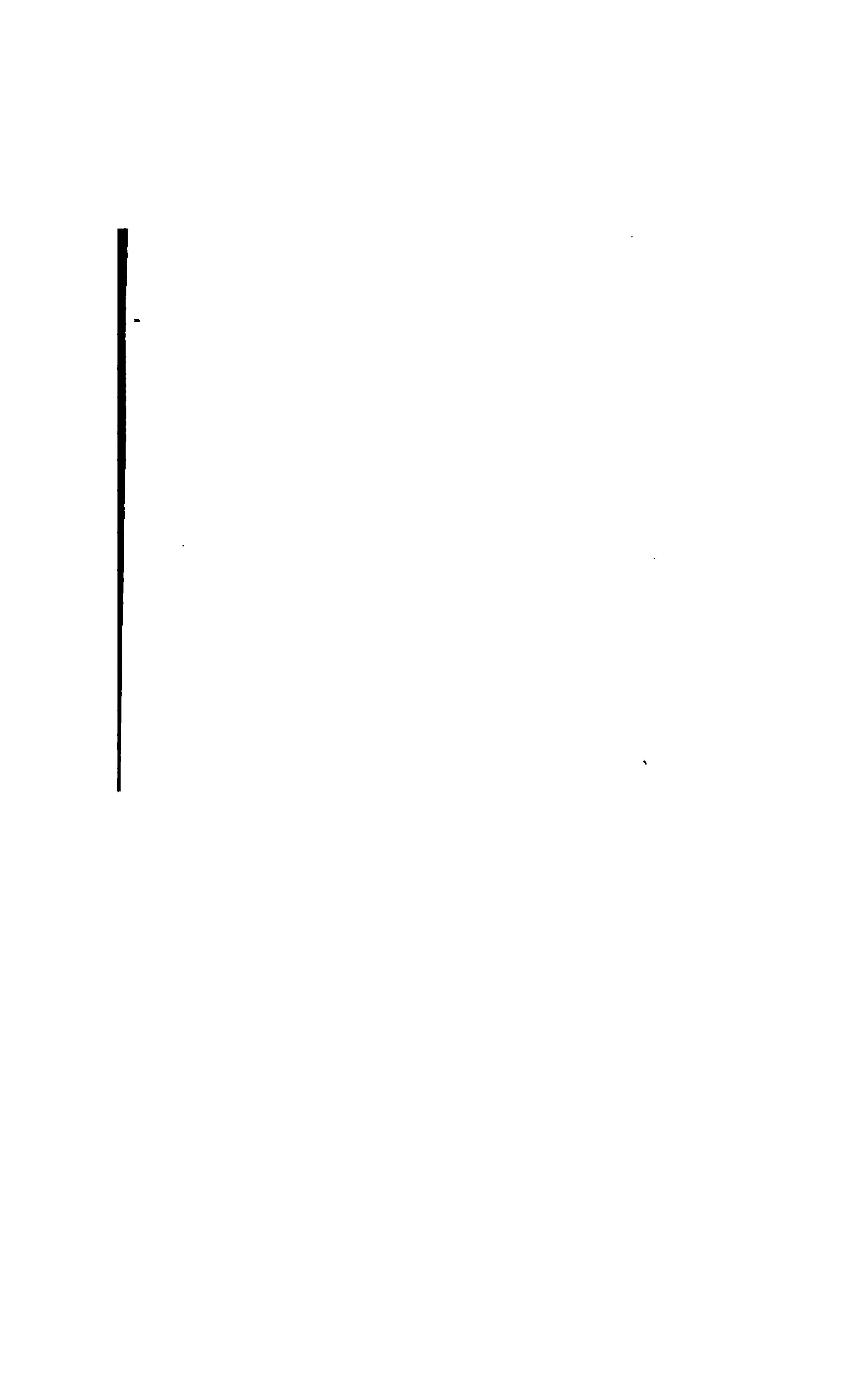
ils devaient leur annoncer que nous étions des chrétiens qui demeuraient sur le territoire du cacique Manuaury (*Mannaure*), et que nous n'étions pas venus pour les enlever; car nous supposions bien que, demeurant sur le bord de la mer, ils auraient quelque connaissance de notre colonie. Les Indiens que nous avions expédiés les trouvèrent bientôt, car une souris connaît les cachettes des autres, et ils en amenèrent avec eux un grand nombre, qui nous témoignèrent leur joie de notre arrivée, et nous firent quelques présents. Ils nous racontèrent que quelque temps auparavant un corsaire avait paru sur la côte, et avait pris un grand nombre d'Indiens de la nation Hytotes, qui demeurent à quatre milles de là, et qu'ils s'étaient enfuis craignant d'éprouver le même sort.

Guidés par ces Caquetios qui nous rendirent toute sorte de services, nous suivîmes jusqu'à la mer le cours d'une grande rivière, nommée Iracuy, qui est presque aussi considé-

rable que le Rhin, et nous arrivâmes enfin à un grand village, nommé Xaragua, situé sur l'Océan, à quatre-vingts milles de Coro.

De là, nous continuâmes notre route vers Coro, en longeant la mer. Nous arrivâmes d'abord à un grand village, nommé Martinico : nous y trouvâmes la première tribu de Caquetios, amie des chrétiens; ce que l'on doit à un capitaine, nommé Barthelmi Carco, qu'on avait envoyé de Coro pour faire alliance avec les Indiens de la côte. Je fis partir de cet endroit un canot pour Coro, avec un chrétien et douze Indiens, afin de rendre compte de notre voyage au gouverneur, que nous supposions déjà revenu de Santo-Domingo; car j'avais emmené avec nous un notaire public, qui écrivait tout avec soin, et notait ce qui se passait d'un village à l'autre. Ce qui est l'ordonnance et la volonté de sa majesté dans toutes les Indes, afin d'avoir des relations dignes de foi. Je n'ai fait que traduire ce journal en langue alle-

mande, en ajoutant quelques choses qui m'ont paru nécessaires; car ayant été écrit en espagnole, et dans le pays même où les mœurs des Indiens sont parfaitement connues, il y aurait eu bien des choses difficiles à comprendre pour les gens qui ne connaissent pas le pays.



CHAPITRE XIV.

—

Retour à Coro.

Quand le gouverneur eut appris notre arrivée, et que nous avions beaucoup de blessés et de malades, il nous ordonna de nous diriger sur-le-champ vers Coro, dont nous étions encore à soixante-cinq milles, en suivant le bord de la mer. Le pays était ha-

bité par les Caquetios, nos alliés, comme je l'ai dit plus haut : ils nous firent partout un excellent accueil, et nous donnèrent ce qu'ils avaient de meilleur. Je fis embarquer les plus faibles et les plus malades sur deux canots, c'est ainsi que l'on nomme les bateaux des Indiens : je les envoyai par mer à Coro, afin de leur procurer plus vite les secours dont ils avaient besoin et je me mis en marche avec le reste, par la route de terre. Nous fîmes alliance avec une nation que nous rencontrâmes : elle habite la montagne et se nomme Atycares, elle est confédérée avec deux villages de Caquetios : elle nous fit quelques présents.

Enfin, le 17 mars 1531, nous arrivâmes sains et saufs à Coro, où je trouvai le gouverneur.

Nous fîmes d'abord, comme on l'a vu, un voyage de soixante-dix milles, et nous visitâmes les nations Xideharas, Ayamanes et Xaguas; de là, dans les plaines, les Caquetios, les

Cuybas et les Guayacaries, et nous allâmes jusqu'au dernier village de ceux-ci, ce que j'estime environ cinquante milles en droite ligne. Pendant tout ce temps, nous nous dirigeâmes constamment vers le midi. D'Itabana nous revînmes par le même chemin jusqu'à Variquecemeto; nous traversâmes le territoire des Caquetios, de la vallée de Vararida; puis celui des Cyparicotes jusqu'au village de Xaraxaragua (1), situé sur la mer du Nord, à trente-cinq milles de ce Variquecemeto : de là à Coro on en compte soixante-cinq. Voilà toute la route que nous avons faite, en ajou-

(1) Federmann veut sans doute parler de Xaragua dont il est question, page 206. On observera qu'il y est dit que cet endroit est à quatre-vingts milles de Coro (*achtzig meilen*), et qu'ici l'auteur indique une distance de soixante-cinq milles (*fünff und schechtzig*); mais cette différence est une des nombreuses erreurs que la négligence de l'éditeur allemand, ou peut-être un respect mal entendu pour le texte de Federmann, ont laissé subsister dans cet ouvrage. Quant à nous, nous avons cru devoir restituer les passages erronés et nous l'avons fait avec réserve. Nous avons orthographié les noms propres comme Federmann, avec cette seule différence, cependant, qu'il varie presque à chaque page, et que nous les avons écrits constamment de même.

tant encore douze milles depuis Coro jusqu'au territoire des Xideharas. Depuis là, jusqu'à notre arrivée à Martinico, tout le pays que nous traversâmes n'avait encore été visité par aucun chrétien.

CHAPITRE XV.

Retour de Coro en Espagne.

La fièvre dont je souffrais toujours me retint à Coro jusqu'au 9 décembre de cette année. Je partis de là pour Santo-Domingo, afin d'aller par l'Espagne, en Allemagne, trouver les Welser, mes maîtres. Ayant été favorisé par les vents, j'arrivai à Santo-

Domingo le 18 du même mois, j'y restai jusqu'au 4 avril de l'année suivante, pour y attendre Sebastian Rantz; et ce jour-là je quittai Santo-Domingo par un vent favorable. Mais il changea bientôt, et le temps devint si mauvais, que nous fûmes obligés de gagner une autre île, nommée la Mona. Nous la quittâmes le même soir, et nous continuâmes notre route, tantôt avec un bon vent, tantôt avec un mauvais, comme cela est toujours, jusqu'au 9 avril. Ce jour-là nous fûmes assaillis par une violente tempête, qui dura trois jours, enleva toutes nos voiles, et nous força d'errer à droite et à gauche à la merci des vagues. Nous étions obligés de travailler sans relâche aux pompes, pour nous débarrasser de l'eau qui entrait de tous côtés dans le vaisseau, et qui était encore augmentée par une pluie continuelle. Les gens du vaisseau étaient d'autant plus épuisés, qu'il était impossible d'allumer du feu pour se sécher ou pour faire la cuisine, et qu'ils n'a-

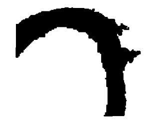
vaient que du biscuit dur à manger. Nous souffrions aussi beaucoup du froid, car nous étions vers le quarante-troisième degré de latitude, le vent soufflait du nord, ce qui est le plus froid de tous les vents, de sorte qu'ils pouvaient à peine travailler; et si cela eût duré plus longtemps, ils auraient succombé à la fatigue.

Heureusement, au bout de trois jours, la tempête commença à diminuer : il ne fut plus nécessaire de travailler aux pompes, et nous pûmes recommencer à faire du feu, ce qui nous fit oublier tous nos maux : le vent ne cessa pas à la vérité de nous être contraire; mais il alla toujours en diminuant jusqu'au neuvième jour : enfin, le 21 avril, il devint favorable et nous permit de continuer notre voyage.

Je ne puis oublier de raconter ici que le 25 avril, par un beau soleil et une mer calme, nous vîmes à une distance d'environ deux portées de mousquet du vais-

seau une espèce de trombe de la hauteur d'une maison ordinaire. Elle s'élevait hors de l'eau ; chose entièrement contraire à la nature de la mer, et qu'aucun marin n'avait jamais vu, ni entendu raconter. Le pilote, croyant que c'était un écueil sur lequel la mer venait se briser, ordonna à grands cris de carguer les voiles; cela nous effraya beaucoup, et si c'eût été ce que croyait le pilote, nous aurions été plus près de la mort que de la vie. Au moment où les marins allaient plier les voiles (nous regardions cette manœuvre comme notre dernière chance de salut), la trombe, qui toujours augmentait, passa à quelque distance de notre vaisseau, ce qui nous fit éprouver une joie aussi vive que l'avait d'abord été notre effroi; car si c'eût été un écueil, ou même si la trombe nous eût atteints, le vaisseau aurait été brisé et nous n'aurions eu aucune chance de salut.

Je n'ai pas voulu omettre cet événement,



car ce n'est pas ce que j'ai vu de moins étonnant pendant mon voyage aux Indes, puisque les marins du vaisseau, les Portugais des Açores et les personnes de Séville, à qui nous en parlâmes, nous assurèrent tous n'avoir jamais ouï-parler de pareille chose. Quoique ce fût de l'eau froide et dans l'eau, on aurait pu croire, à sa hauteur et par la rapidité de sa course, que c'était de l'eau bouillante.

Le 21 mai, nous atteignîmes les Açores, îles qui sont encore à trois cent cinquante milles de Séville, et qui appartiennent au roi de Portugal. Nous entrâmes dans le port d'une de ces sept îles, car tel est leur nombre : on l'appelle Terceira, nous devions y prendre des vivres. Les calmes et les vents contraires avaient fait durer notre voyage plus longtemps qu'à l'ordinaire, de sorte que les provisions et l'eau commençaient à nous manquer. Mais nous trouvâmes le pays en proie à la famine, un grand nombre d'habitants

s'étaient vus obligés de s'enfuir en Portugal, où il y avait eu une disette l'année précédente, et l'on y avait porté tant de grain des Açores, que ces îles mêmes en manquaient.

Cependant, grâce à plusieurs amis de notre patron, et au prix élevé que nous payâmes, nous parvînmes à nous procurer assez de vivres pour avoir, en nous rationnant, de quoi gagner l'Espagne, qui est encore éloignée de trois cent cinquante milles, traversée qui prend ordinairement douze jours.

Nous eûmes d'abord un vent favorable, mais nous fûmes ensuite tellement contrariés par les calmes, que ce ne fut qu'au bout de seize jours que nous aperçûmes la première terre de Portugal, nommée le cap Saint-Vincent. Nous voulions longer la côte des Algarves pour arriver à notre destination, mais le vent étant devenu contraire, nous fûmes obligés d'entrer dans le port de Faro, pour éviter les souffrances que nous aurait

occasionnées le manque de provisions, qui commençait à se faire sentir.

Aussitôt que nous eûmes pris terre, les habitants nous informèrent que six bâtiments de Maures rôdaient le long de cette côte, s'emparaient de tous les vaisseaux qui passaient, et que la veille ils avaient donné la chasse à un petit navire du pays, et l'avaient forcé de rentrer au port. Nous réfléchîmes aux dangers qui nous menaçaient de la part de ces bâtiments, notre vaisseau était tellement chargé, qu'il nous aurait été difficile de nous défendre, d'autant plus que nous n'avions pas d'artillerie comme les maures, qui sont amplement pourvus de tout ce qui est nécessaire à l'attaque : et leurs équipages sont toujours tellement nombreux, qu'un vaisseau marchand ne peut leur résister. Nous prîmes le parti de débarquer l'or et les perles que nous avions à bord, et qui appartenaient à sa majesté ou à d'autres personnes et se

montaient à la somme de soixante-dix mille ducats.

Je partis de Faro avec Sebastian Rantz et huit autres passagers, et nous remontâmes la rivière sur un bateau jusqu'à la petite ville d'Ayamont, située à cinq milles de là. Nous nous rendîmes ensuite à cheval à Séville, qui en est à vingt-cinq milles. Le vaisseau mit à la voile, et y arriva aussi, heureusement, sans être rencontré par les Maures.

CHAPITRE XVI.

Retour d'Espagne à Augsbourg.

Ici finit mon voyage de Séville aux Indes et des Indes à Séville, où j'arrivai le 16 juin 1532. J'allai de là, avec Sebastian Rantz, trouver sa majesté impériale, qui tenait sa cour à Medina del Campo, ville de Castille, à vingt-trois milles de Séville. Nous traversâmes la

Gascogne et nous allâmes de Toulouse à Lyon, qui est éloigné de Medina de près de deux cent treize milles, et de Lyon à Augsbourg encore quatre-vingt-dix milles, où nous arrivâmes, Dieu soit loué, le dernier jour d'août 1532.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

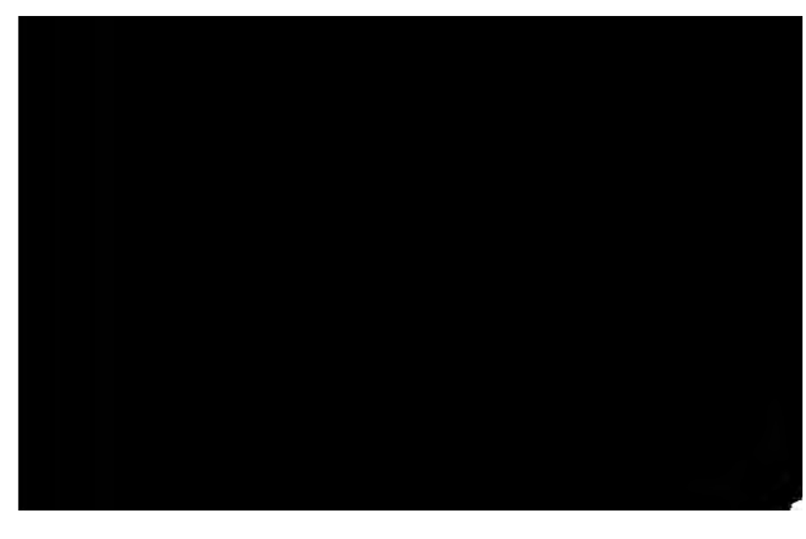
Pages.

Pages

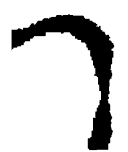
NATION CAQUETIOS.

NATION CUYBAS.

NATION CUYONES.



[redacted]



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.



VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

J C Brown

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR HENRI TERNAUX.



HISTOIRE
DE LA PROVINCE DE SANCTA-CRUZ,
PAR PERO DE MAGALHANES DE GANDAVO.

LISBONNE. — 1576.



Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
RUE HAUTEFEUILLE, No 23.

M. DCCC XXXVII.

J C Branner

92

HISTOIRE

DE LA

PROVINCE DE SANCTA-CRUZ,

QUE NOUS NOMMONS ORDINAIREMENT

LE BRÉSIL,

PAR PERO DE MAGALHANES DE GANDAVO,

DÉDIÉE

AU TRÈS-ILLUSTRE SEIGNEUR D. LIONIS PEREIRA,

ANCIEN GOUVERNEUR DE MALACCA

ET DE PLUSIEURS PARTIES DE L'INDE MÉRIDIONALE.

LISBONNE, A. GONSALVEZ. — 1576.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR FRANÇAIS.

PERO DE MAGALHANES DE GANDAVO, auteur de l'histoire du Brésil dont nous publions aujourd'hui la traduction, naquit à Braga vers le milieu du XVIe siècle. Barbosa Machado (*Bibliotheca Lusitana*, t. III), rapporte qu'il était fils d'un Flamand, et qu'après avoir passé quelques années au Brésil il revint dans sa patrie, et s'établit dans la province d'Entre Douro-E.-Minho, où il se maria et employa le reste de sa vie à la direction d'une école qu'il avait fondée. De Magalhaues a publié aussi un ouvrage intitulé *Regras que ensinào a maneira de escriver a ortografia da lingoa Portuguesa com hum dialogo que adiante segue em defensao da mesma lingoa Lisboa. A. Gonsalvez.* 1574, *in-4°*, *Lisboa. B. Rodriguez.* 1590, in-4° *et Lisboa*, 1592, in-4°. Sous la forme d'un dialogue entre Palencio et Petronio, l'auteur

discute les avantages particuliers aux langues espagnole et portugaise, et la question de savoir quelle est celle des deux qui ressemble davantage au latin.

Son histoire du Brésil, publiée à Lisbonne chez Antonio Gonsalvez en 1576, est certainement un des ouvrages les plus remarquables qui aient paru dans le seizième siècle, sur la description des pays éloignés : le style en est simple, mérite bien rare chez les écrivains de sa nation. Quoiqu'elle contienne plusieurs notions fausses ou inexactes que l'ignorance de l'époque excuse facilement, on n'y trouve pas une de ces fables ou de ces légendes que les auteurs contemporains accueillaient si aveuglément; aussi tous ceux qui en parlent s'accordent-ils à en faire l'éloge. Antonio de Leon Pinelo (*Bibli, Orient. et Occident.*), qui se contente presque toujours de donner simplement le titre des ouvrages, appelle celui-ci, *una obra curiosa y unica*. Gil Gonsalez Davila (*Teatro de las grandezas de Madrid*, p. 504), le nomme *una obra muy erudita y curiosa*. Nic. Antonio et Joan Soarez de Brito en font aussi l'éloge.

Malheureusement, l'indifférence des Portugais et des Espagnols, même pour leurs meilleurs auteurs, a empêché que cet ouvrage ne fût jamais réimprimé. Il est devenu d'une rareté si excessive qu'on n'en connaît que trois ou quatre exemplaires ; il ne se trouve dans aucune bibliothèque publique de Paris, et il n'est cité que très-rarement dans les auteurs portugais qui ont traité du Brésil. Il paraît que cette histoire est restée inconnue à la plupart d'entre eux, même à Vasconcelos, car dans le grand

nombre de citations dont ce dernier aime à couvrir ses marges, on ne lit pas une seule fois le nom de M. de Gandavo. Je puis donc présenter cet ouvrage comme un des livres sur l'Amérique les moins connus et les plus dignes de l'être.

Je crois nécessaire de rappeler en peu de mots les principaux événements qui se sont passés au Brésil jusqu'à la publication de cette histoire, afin de rendre certains passages plus intelligibles. Quelque temps après que cette contrée eut été reconnue par Perdralvarez Cabral, le roi dom Emmanuel envoya Gonsalo Coella avec trois caravelles pour l'explorer de nouveau ; quelques auteurs ont prétendu qu'Améric Vespuce l'avait dejà découverte auparavant, et qu'il fut mis à la tête de cette seconde expédition ; mais le silence de M. de Gandavo est un argument de plus en faveur de ceux qui regardent cette version comme une fable.

Plusieurs fois dans les années suivantes, cette côte fut parcourue par les navigateurs portugais qui se rendaient aux Indes, entre autres par Alfonzo d'Albuquerque en 1503, et trois ans plus tard par Tristan [redacted]

bastien Cabot; mais il paraît que Christovam Jaques, gentilhomme de la maison du roi dom Joam III, y fonda en 1525 le premier établissement permanent, et, selon l'historien Herrera, déjà en 1530, cette colonie était dans un état florissant. On établit plus tard les diverses capitaineries dont il est fait mention au chapitre III de cette histoire. Elles furent données pour la plupart à titre héréditaire à des officiers qui s'étaient distingués dans l'Amérique, à la charge d'en faire la conquête et de les coloniser à leurs frais. Le gouvernement portugais, dont toute l'attention était concentrée vers ses possessions des Indes orientales, s'occupait peu du Brésil, et laissait ces capitaines se tirer d'affaire comme ils pouvaient.

Ils ne tardèrent pas à abuser de leur pouvoir, et les plaintes de la colonie, qui devenait chaque jour plus importante, parvinrent enfin jusqu'à la métropole. Par une ordonnance de 1549, le roi dom Joam III limita beaucoup les privilèges des capitaines héréditaires, et nomma gouverneur général du Brésil Thomé de Sousa, qui alla débarquer dans la baie de Tous les Saints, où il bâtit la ville du même nom (*Bahia de todos os sanctos*), qui fut longtemps la capitale de la colonie.

Quelques années après eut lieu la désastreuse tentative que firent les Français sous la conduite de Nicolas de Villegaignon pour fonder un établissement au Brésil; mais plusieurs circonstances qui sont en dehors de notre sujet l'empêchèrent d'acquérir de l'importance, et il fut bientôt détruit par les Portugais. Ceux-ci, possesseurs tranquilles du pays, s'oc-

cupèrent à soumettre les Indiens et à étendre leurs découvertes dans l'intérieur. Enfin, le Brésil devint si peuplé, que le roi dom Sébastien jugea nécessaire, par un décret de 1572, de le diviser en deux gouvernements. Ce fut probablement à cette époque que de Magalhanes de Gandavo le visita, car la séparation du pays en deux gouvernements cessa en 1576, époque qui coïncide parfaitement avec la date de la publication de son ouvrage.

On trouve en tête de l'histoire de la province de Sancta-Cruz, trente-quatre tercets de Camoës adressés à dom Lionis Pereira. L'illustre auteur de la *Lusiade,* raconte au gouverneur de Malacca un songe de Magalhanes de Gandavo, dans lequel Mars et Apollon lui apparaissent et se disputent la dédicace de l'histoire du Brésil. Mercure survient, les engage à renoncer à leurs prétentions et leur expose que dom Lionis est plus digne qu'eux d'être le protecteur de cet ouvrage. Cette pièce est suivie d'un sonnet du même auteur sur une victoire remportée par dom Lionis contre le roi d'Achem, de la péninsule de Malacca : vient ensuite la dédicace de Magalhanes. Je n'ai pas cru devoir traduire ces trois morceaux presque sans intérêt aujourd'hui.

AVERTISSEMENT

AU LECTEUR.



toire a été profondément ensevelie dans l'obscurité, c'est plutôt par l'indifférence que les Portugais ont toujours eue pour ce pays, que par le manque de gens habiles, instruits et capables de l'écrire plus au long et d'un meilleur style que moi. Les étrangers semblent faire plus de cas de ces contrées, et ils les connaissent mieux et plus à fond, quoique les armes des Portugais les en aient chassés nombre de fois. Il me paraît donc convenable et nécessaire que nous autres Portugais nous les connaissions aussi; particulièrement afin que ceux qui vivent misérablement dans notre patrie s'y rendent pour améliorer leur sort; car tel est ce pays et la fertilité du sol, qu'on y est accueilli tout pauvre et malheureux que l'on soit. Il y a dans cette histoire des faits si curieux et si remarquables

que, de notre part, ce serait bien de la négligence de ne pas les recueillir pour en conserver la mémoire, suivant l'usage des anciens auxquels rien n'échappait, et qui faisaient mention de choses bien moins intéressantes, dont le souvenir s'est ainsi conservé jusqu'à nous et vivra éternellement. Si les anciens Portugais n'avaient pas été, comme nos contemporains, si peu curieux d'écrire, on n'aurait pas perdu le souvenir de tant d'événements passés qui nous sont entièrement inconnus aujourd'hui, et nous ne serions pas dans une ignorance si pro- [redacted]

autres nations comme des barbares, et ils pouvaient leur donner ce nom à juste titre, puisqu'elles étaient si peu curieuses et si peu jalouses de gloire, qu'elles laissaient périr, par leur propre faute, le souvenir des événements qui pouvaient rendre leurs noms immortels. L'écriture en effet conserve le souvenir des actes, et le souvenir est l'image de l'immortalité à laquelle nous devons tous aspirer, autant qu'il est en nous. Voilà donc les raisons qui m'ont déterminé à entreprendre cet ouvrage. Je ne l'ornerai pas de termes choisis, ni d'autres fleurs du langage que les orateurs éloquents ont coutume d'employer pour accroître le mérite de leurs œuvres. Je chercherai seulement à écrire la vérité d'un style clair et facile, autant que mon faible esprit me le permettra, désirant

plaire à tous ceux qui en auront connaissance. Ainsi j'espère que les fautes que l'on trouvera dans cet ouvrage seront excusées, j'entends, par les gens d'esprit, toujours très-disposés à l'indulgence : quant aux sots et aux médisants, je sais qu'on ne peut leur échapper, car il est certain qu'ils n'épargnent personne.



HISTOIRE

DE LA

PROVINCE DE SANCTA-CRUZ.

CHAPITRE PREMIER.

—

De la découverte de cette province, et de la raison pour laquelle on doit la nommer Sancta-Cruz, et non le Brésil.

[redacted]

partie de l'Orient. Elle quitta Lisbonne au mois de mars de l'an 1500; et ayant mouillé aux îles du cap Vert, où elle devait faire de l'eau, il s'éleva une tempête qui en empêcha, et qui sépara plusieurs vaisseaux du reste de la flotte; mais ils réussirent à la rejoindre quand le beau temps fut revenu. L'expédition prit alors la pleine mer, tant pour éviter les calmes de la côte de Guinée, que pour doubler plus aisément le cap de Bonne-Espérance. Après un mois de navigation par un vent favorable, elle arriva à cette province que l'on cotoya toute la journée, la prenant pour une grande île, sans que ni les pilotes ni nulle autre personne en eussent jamais eu connaissance, et sans qu'il supposassent qu'il existât un Continent dans une direction aussi occidentale (1).

(1) La relation de Pedralvarez Cabral se trouve en italien dans le recueil de Ramusio et en français, à la suite de la traduction de Jean Léon par J. Temporal (Lyon, 1556, t. II, p. 8). On en lit aussi des détails dans Barros (*Decad.* 1, *lib.* 5, *cap.* 1 *y siguientes*), et dans Castanheda (*Lib.* 1, *cap.* XXVIII

Les Portugais prirent terre, vers le soir, dans l'endroit qui parut le plus favorable; ils aperçurent bientôt des habitants du pays. Ils furent fort étonnés à cette vue, car ces gens étaient entièrement différents des naturels de la côte de Guinée, et ne ressemblaient à aucun de ceux qu'ils connaissaient. Mais pendant la nuit, les bâtiments étant à l'ancre, il s'éleva un vent si violent, qu'on fut obligé d'appareiller au plus vite; ils coururent ainsi le long de la côte, et finirent par trouver un port, bon et sûr, dans lequel ils entrèrent. On lui donna le nom de Porto-Seguro, parce qu'il avait servi de refuge et d'abri contre la tempête : il le conserve encore aujour-

[redacted]

avec une grande partie de son monde. Ils chantèrent d'abord une grand'messe, ensuite il y eut sermon. Les Indiens du pays, qui se réunirent pour admirer ce spectacle, se comportèrent fort tranquillement, imitant tous les gestes des nôtres et toutes les cérémonies qu'ils voyaient pratiquer. Ils se mettaient à genou, se frappaient la poitrine comme s'ils eussent eu la lumière de la foi, ou comme si le grand et ineffable mystère du Très-Saint-Sacrement leur eût été révélé par un moyen quelconque. Ils montraient ainsi qu'ils étaient tout disposés à recevoir la doctrine chrétienne quand elle leur serait enseignée, n'étant retenus ni par le culte des idoles, ni par aucune croyance qui pût contrarier la nôtre, comme on le verra dans le chapitre qui traite de leurs mœurs.

Pedralvarez fit partir sur-le-champ un vaisseau pour porter la nouvelle de sa découverte au roi dom Emmanuel, qui la reçut avec beaucoup de joie et de contentement; et depuis

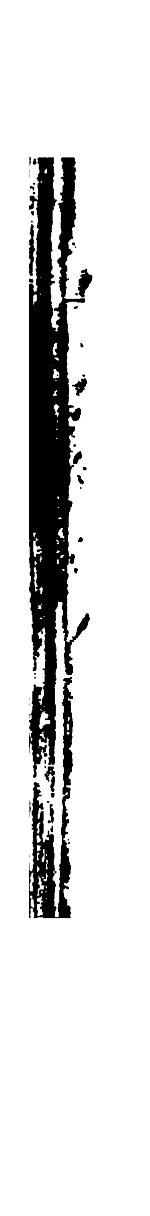
lors on commença à envoyer des navires dans ce pays, que l'on explora peu à peu, et que l'on connut de plus en plus. Enfin, on y établit des colonies, et on le divisa en capitaineries, comme il l'est aujourd'hui.

Revenons à Pedralvarez qui le découvrit. Après y avoir passé quelques jours pour faire aiguade et attendre un vent favorable, il voulut, avant de partir, donner un nom à cette nouvelle terre. Il commanda de placer, au sommet d'un arbre, une croix, qui fut arborée avec grande solennité, et bénite par les prêtres qu'il avait avec lui : puis il donna le nom de Sancta-Cruz (*Sainte-Croix*) à cette province; car c'était précisément le 3 de mai, jour où

[redacted]

montrer qu'il serait possédé par les Portugais, et passerait, par succession, au pouvoir des grands-maîtres de l'ordre du Christ. C'est pourquoi il ne me paraît pas bien que nous lui ôtions ce nom, pour lui en donner un autre dont se sert un vulgaire sans réflexion, depuis qu'on a commencé à en rapporter du bois de teinture. On nomme ce bois *Brasil*, parce qu'il est rouge et ressemble à de la braise; et de là, ce pays a reçu le nom de Brésil. Mais afin de narguer en cela le démon, qui a tant travaillé et travaille tant pour effacer de la mémoire des hommes et éloigner de leur cœur la sainte croix, par laquelle nous avons été rachetés et délivrés de sa tyrannie, il est bon de rendre son nom à cette province, et que nous la nommions, comme dans le principe, province de Sancta-Cruz. Joan de Barros, cet illustre et fameux écrivain, le prouve aussi dans sa première décade, en parlant de la même découverte. En vérité, les nations chrétiennes doivent plus estimer

un bois sur lequel s'est opéré le mystère de notre sainte rédemption, qu'un bois qui ne sert qu'à teindre du drap et d'autres choses semblables.



CHAPITRE II.

—

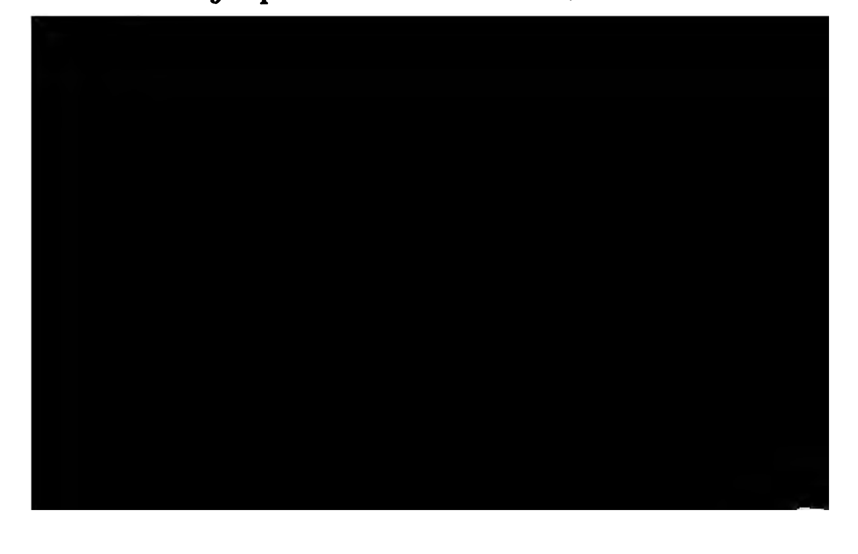
Dans lequel on décrit la situation et les avantages de cette province.

La province de Sancta-Cruz est située dans [redacted]

tie sous la zone tempérée. Ce pays a la forme d'une harpe : la côte septentrionale se prolonge de l'est à l'ouest parallèlement à la ligne. Vers le midi, il touche à d'autres provinces de l'Amérique, habitées et possédées par des peuples barbares, avec lesquels jusqu'à présent nous n'avons eu aucune communication. Baigné à l'orient par la mer d'Afrique, il fait face aux royaumes de Congo et d'Angola et au cap de Bonne-Espérance. A l'ouest, il est borné par la haute chaîne des Andes et les montagnes du Pérou, qui s'élèvent si orgueilleusement au-dessus de la terre, que les oiseaux même, dit-on, les traversent difficilement. Un seul chemin conduit du Pérou à cette province, et il est si dangereux que beaucoup de personnes y périssent. En tombant de cet étroit sentier, les cadavres des voyageurs se précipitent à une telle profondeur, que ceux qui survivent, loin de pouvoir leur donner la sépulture, ne les revoient même plus. La province de Sancta-Cruz n'offre pas de pareilles

difficultés. Quoiqu'elle soit très-grande, il n'y a ni montagnes, ni déserts, ni marais que l'on ne puisse traverser facilement. Cette contrée est meilleure pour y vivre qu'aucune de celles de l'Amérique, car l'air y est très-bon : elle est très-fertile et très-agréable à voir.

Ce qui la rend si salubre et si exempte de maladies, ce sont les deux vents qui y règnent généralement : ils soufflent du nord-est et du sud, quelquefois aussi de l'est et de l'est-sud-est ; comme ils viennent tous deux de la mer, ils sont si purs et si tempérés que non-seulement ils ne font pas de mal, mais encore ils allègent et prolongent la vie de l'homme. Ces vents s'élèvent vers midi et durent jusqu'au lendemain matin; alors les


[redacted]

fle un vent doux, qui vient de terre : il continue jusqu'à ce qu'il soit calmé par les rayons du soleil, le vent de mer habituel commence alors à s'élever, le ciel redevient serein, et la terre est nettoyée et débarrassée de toutes ces évaporations (1).

Cette province est délicieuse à voir : elle est très-fraîche : couverte de forêts hautes et épaisses, et arrosée par des rivières abondantes et nombreuses. La terre est toujours verte, comme dans notre patrie aux mois d'avril et de mai : le froid et les gelées de l'hiver n'y détruisent jamais les plantes comme elles détruisent les nôtres; enfin la nature a tant fait pour ce pays et l'air y est tellement tempéré, que jamais on ne souffre du froid ni de la chaleur.

On y voit une quantité infinie de sources dont les eaux forment beaucoup de grands

(1) Cette description est fort exacte, et ce vent de mer qui succède au vent de terre est ce qu'on appelle la *viraçao*.

fleuves qui se jettent à la mer, soit vers le nord, soit vers l'orient. Quelques-uns naissent dans les montagnes, et vont par une route longue et tortueuse se perdre dans l'Océan. Le courant en est si fort qu'il refoule les vagues; et ils entrent dans la mer avec tant de violence qu'on ne peut y naviguer sans beaucoup de dangers et de difficultés. Un des plus connus et des principaux est la rivière des Amazones, dont l'embouchure est située sur la côte septentrionale, à un demi-degré sud de l'équateur; sa largeur est d'environ trente lieues. Il y a dans ce fleuve beaucoup d'îles qui le divisent en plusieurs bras : il sort d'un [redacted]

lans sont parties de cette province, et sont arrivées en le descendant dans l'Océan, à un demi-degré de l'équateur, ce qui fait six cents lieues en ligne droite; mais il faut en compter bien davantage, à cause des dét urs.

Un autre fleuve très-grand a aussi son embouchure sur la côte septentrionale ; c'est le Maranhano (1) : il contient beaucoup d'îles : au milieu de la barre, il y en a une qui est habitée, et le long de laquelle peuvent aborder les plus grands navires. L'embouchure a sept lieues de large, et l'eau salée y entre avec tant d'abondance que jusqu'à cinquante lieues dans l'intérieur elle semble plutôt un bras de mer, et l'on peut naviguer entre ces îles sans aucune difficulté.

. La rivière des Amazones en reçoit deux

(1) L'auteur paraît entendre ici par le Maranhano, le fleuve Meary ou Mearim.

autres qui viennent de l'intérieur, l'une fut remontée, jusqu'à la distance de deux cent cinquante lieues, par des Portugais envoyés à la découverte; ils ne purent s'avancer au-delà, parce que la rivière n'était plus assez profonde et devenait si étroite qu'il était impossible aux navires de passer outre. Quant à l'autre, ils ne la reconnurent pas : ainsi on ignore où toutes deux prennent leurs sources.

Un autre fleuve très-considérable se jette aussi dans l'Océan du côté de l'est, à dix degrés et un tiers : on le nomme Rio de Sam-Francisco, il a une demi-lieue de large à son embouchure. Il se précipite dans la

[redacted]

cet endroit et d'où l'eau tombe d'une très-grande élévation, empêche de remonter plus haut. Au-delà de la cataracte, cette rivière s'enfonce sous terre et ne reparaît qu'à une lieue, en jaillissant et en entrainant tout avec soi.

Le Rio de Sam-Francisco prend sa source dans un très-grand lac qui est dans l'intérieur du pays, que l'on dit être très-peuplé, et dont les habitants passent pour posséder beaucoup d'or et de pierres fines (1).

Un très-grand fleuve et des plus considérables du monde a son embouchure sur la rive occidentale; on le nomme Rio da prata (*de la Plata*), et il a quarante lieues de large. En entrant dans l'Océan, la masse d'eau qu'il amène de tous les versants du Pérou est si considérable, que les navigateurs boivent de l'eau douce avant d'apercevoir la terre.

A deux cent soixante lieues de la mer,

(1) Ceci est une erreur, ce fleuve naît dans la Serra da Canastra, dans la province de Minas-Garaes.

les Espagnols ont fondé une ville que l'on appelle l'Ascension; on peut remonter jusque-là et encore beaucoup plus avant. A une grande distance de là ce fleuve reçoit le Rio Paragoahi (*Parana*), qui prend sa source dans le même lac que la rivière de Sam-Francisco, dont j'ai parlé plus haut (1).

Outre ces cours d'eau, un grand nombre d'autres, tant grands que petits, se jettent dans la mer le long de la côte. Il y a aussi beaucoup de havres, de baies et de bras de mer, dont je ne ferai pas mention, parce que mon intention est de ne parler que des choses les plus remarquables, pour ne pas être accusé de prolixité, et pour satisfaire tout le monde en

[redacted]

CHAPITRE III.

—

es capitaineries et des colonies portugaises, établies dans cette province.

L y a dans cette province, en [redacted]

démarcation des possessions espagnoles et portugaises.

Ces capitaineries furent établies par le roi dom Joam III, qui, désirant faire fleurir la religion chrétienne dans ce pays, choisit pour les administrer, ses sujets les plus dignes de sa confiance par leur noblesse et leur mérite. Ces derniers fondèrent des colonies le long de la côte, dans les endroits qui leur parurent les plus convenables et les plus avantageux pour l'établissement des nouveaux habitants. Elles ont déjà une population considérable : les plus importantes possèdent une forte et nombreuse artillerie pour se défendre contre leurs ennemis, tant du côté de la mer que du côté de la terre.

Quand les Portugais vinrent s'établir dans cette contrée, il y avait aux environs un grand nombre d'Indiens. Mais comme ils se soulevaient sans cesse contre les nôtres et leur faisaient mille trahisons, les gouver-

neurs et capitaines en tuèrent un grand nombre, et les détruisirent peu à peu, de sorte que le pays devint désert aux environs des colonies. Il reste cependant auprès de quelques-unes, des villages habités par des Indiens amis et alliés des Portugais et qui vivent dans ces capitaineries. Afin de parler de toutes dans le présent chapitre, je ne ferai que rapporter en passant les noms des capitaines qui les conquirent, et je mentionnerai toutes les colonies portugaises, en allant du nord au sud, comme il suit :

La première et la plus ancienne se nomme *Tamaracà* (*Itamaraca*) : elle prend son nom d'une petit île, sur laquelle la colonie est éta- [redacted]

L'une des deux peut recevoir les plus grands vaisseaux, qui vont jeter l'ancre jusque devant la colonie, qui est à environ une demilieue de la mer. L'autre, la plus septentrionale, ne peut recevoir que de petites embarcations, parce qu'elle n'est pas assez profonde. Du côté du nord, les terres de cette capitainerie sont très-étendues et très-fertiles. On vient d'y bâtir de grandes habitations, et la colonie aurait augmenté beaucoup plus vite et jouirait de la même prospérité que les autres, si le capitaine Pero Lopez y eût résidé pendant quelques années, et s'il ne l'avait pas abandonnée quand elle commençait à se peupler.

La seconde capitainerie se nomme Paranambuco (*Pernambuco*). Elle fut conquise par Duarte Coelo, qui fonda la première colonie sur une hauteur en vue de la mer, à cinq lieues de l'ile de Tamaracà, et par huit degrés de latitude; elle se nomme Olinda; c'est une des villes les plus belles et les plus populeuses du pays.

A cinq lieues plus avant dans les terres il existe une autre colonie, nommée Igaroçù ou Villa dos Cosmos. Outre les Portugais qui peuplent ces villes, un grand nombre sont dispersés dans les fermes et dans les habitations; car, les territoires des villes de cette capitainerie et des autres sont entièrement colonisés; les terres de Paranambuco sont des meilleures et des mieux cultivées.

Les habitants ont été très-aidés par les Indiens du pays, dont ils ont tiré une quantité d'esclaves pour travailler à leurs fermes. La cause principale de l'augmentation rapide de la population de cette capitainerie, c'est que le gouverneur qui l'a conquise a continué d'y résider, et qu'étant plus connue elle

[redacted]

rochers forme le port où se rendent les navires; il a son entrée par la plage, et par une petite rivière qui traverse l'établissement.

La troisième capitainerie, vers le midi, est celle de Bahia de Todos-os-Sanctos (*la baie de Tous-les-Saints*) (1), qui appartient au roi notre maître; c'est là que résident le gouverneur, l'évêque et l'auditeur général de toute la côte. Le premier capitaine qui la conquit et y établit une colonie, est Francisco Pereira Coutinho. Il fut défait par les Indiens après une longue guerre, et ne put résister à leur impétuosité, à cause

ments. On voit par-là que la ville d'Olinda était fort peu considérable à cette époque.

(1) Le premier Portugais qui visita Bahia fut Christovao Jaques, dont il est parlé dans la préface. Mais il paraît qu'à cette époque (1535) elle était déjà fréquentée par les Français, car Vasconcellos (*Chronica da companhia de Jesus do Estado do Brasil*, lib. I, p. 35) raconte qu'il y trouva deux vaisseaux français occupés à commercer avec les Indiens. Il voulut s'en emparer, mais ils se défendirent bravement et aimèrent mieux se laisser couler à fond que de se rendre. Francisco Pereira Coutinho, dont il est question, finit par tomber entre les mains des Indiens qui le dévorèrent. (Vasconcellos, *ib.*, p. 36.)



du grand nombre d'ennemis qui s'étaient réunis de tous côtés contre les Portugais.

Plus tard, elle fut reconquise et colonisée par Thomé de Sousa, le premier gouverneur général qu'il y eut dans ce pays : depuis, la culture et le nombre des habitants ont toujours été en augmentant. Aussi, cette capitainerie de Bahia de Todos-os-Sanctos est-elle une des plus peuplées. Elle possède trois villes belles et populeuses qui sont à cent lieues de Paranambuco, par treize degrés de latitude. La plus considérable, où résident le gouverneur et la principale noblesse du pays, est celle de O-Salvador. Il y en a une autre qu'on nomme Villa-Velha; c'est la première colonie que l'on établit dans cette province.

[redacted]

trouve une troisième ville nommée Paripe, qui se gouverne elle-même (1) comme les deux autres. Toutes ces colonies sont situées près d'une baie spacieuse et belle, où les plus grands navires peuvent entrer sans danger. Sa largeur est de trois lieues sur quinze de longueur; des îles nombreuses et très-fertiles sont dispersées çà et là. Elle se divise en plusieurs bras : on y voit beaucoup d'anses et de petites baies sur lesquelles les habitants naviguent d'un habitation à l'autre, pour leurs affaires.

On doit à Iorge Figueiredo Correa, gentilhomme de la maison royale, l'établissement de la quatrième capitainerie, celle de Os-Ilheos. Ce fut par son ordre que Joam d'Almeida alla fonder une colonie à trente lieues de Bahia de Todos-os-Sanctos, par quatorze degrés et quarante minutes de latitude. Cette ville,

(1) C'est-à-dire que cette ville a un corps municipal électif, ce qui constitue une cité, tandis que les endroits qui n'ont pas ce privilége ne sont considérés que comme des bourgs.

très-belle et très-peuplée, est située au sommet d'une colline, en vue de la mer, sur le bord d'une rivière navigable qui se divise, dans l'intérieur, en beaucoup de bras. Les colons ont établi leurs habitations sur ses bords; ils s'y rendent avec des barques et des canots comme à Bahia de Todos-os-Sanctos.

La cinquième capitainerie se nomme Porto-Seguro; elle fut conquise par Pero do Campo-Tourinho. Elle contient deux villes situées par seize degrés et demi de latitude et à trente lieues de Os-Ilheos. Entre les deux villes coule une rivière, dont l'embouchure forme une baie où les vaisseaux peuvent entrer. Le prin-

[redacted]

flotte qui découvrit ce pays; on l'appela, comme je l'ai dit plus haut, Porto-Seguro, et, plus tard, elle donna son nom à toute la capitainerie.

La sixième capitainerie est celle de Spirito-Sancto, qui fut conquise par Vasco-Fernandes Coutinho. La capitale est établie dans une petite île à soixante lieues de Porto-Seguro, par vingt degrés de latitude. Cette île est dans une grande rivière, à environ une lieue de son embouchure : on y trouve une très-grande quantité de poisson et de gibier, dont les habitants sont toujours abondamment pourvus, et c'est, de toutes les capitaineries de la côte, la plus fertile et la mieux approvisionnée de toutes choses.

La septième capitainerie porte le nom de Rio-de-Janeiro; elle fut conquise par Mende Sà (1), dont les armes, pendant le temps qu'il fut gouverneur général de ce pays, obtinrent

(1) Mende Sà ou Mem de Sà fut le troisième gouverneur

plusieurs brillantes victoires sur les Français qui s'y étaient établis. La capitale, très-belle et très-peuplée, se nomme Sam-Sebastiam; elle est par vingt-trois degrés de latitude, et à soixante-quinze lieues de Spirito-Sancto. Cette ville est située sur un bras de mer qui s'avance sept lieues dans les terres, il en a cinq de large; mais l'entrée, qui est la partie la plus étroite, n'a guère qu'un mille. Au milieu s'élève un îlot de cinquante-six brasses de long sur vingt-six de large (1), où l'on pourrait facilement construire un fort pour la défense du pays. C'est une des rades les meilleures et les plus sûres, car les plus grands vaisseaux peuvent entrer et sortir

[redacted]

en tout temps sans aucun danger. Les terres de cette capitainerie sont les meilleures de toute la contrée, et celles qui doivent récompenser le plus richement les travaux des cultivateurs : je ne crois pas que ceux qui iront dans cette espérance se trouvent déçus.

La dernière capitainerie est celle de Sam-Vicente, conquise par Martim-Alfonso de Sousa. On y trouve quatre villes; deux sont situées dans des îles séparées de la terre ferme par un bras de mer, qui ressemble à une rivière : elles sont par vingt-quatre degrés de latitude, et à cinquante-cinq lieues de Rio-de-Janeiro. Ce bras de mer se divise en deux parties : l'une est assez étroite et peu profonde, de sorte qu'il n'y peut entrer que de petites embarcations : c'est là qu'est fondé l'établissement le plus ancien, nommé Sam-Vicente. A une lieue et demie de l'autre partie (la principale, qui peut recevoir de grands navires et les bâtiments de toute espèce qui vont à cette capitainerie), il y a

une autre ville nommée Sanctos, où, à cause de ses échelles, résident le capitaine et son lieutenant, ainsi que les autres membres du conseil ou du gouvernement.

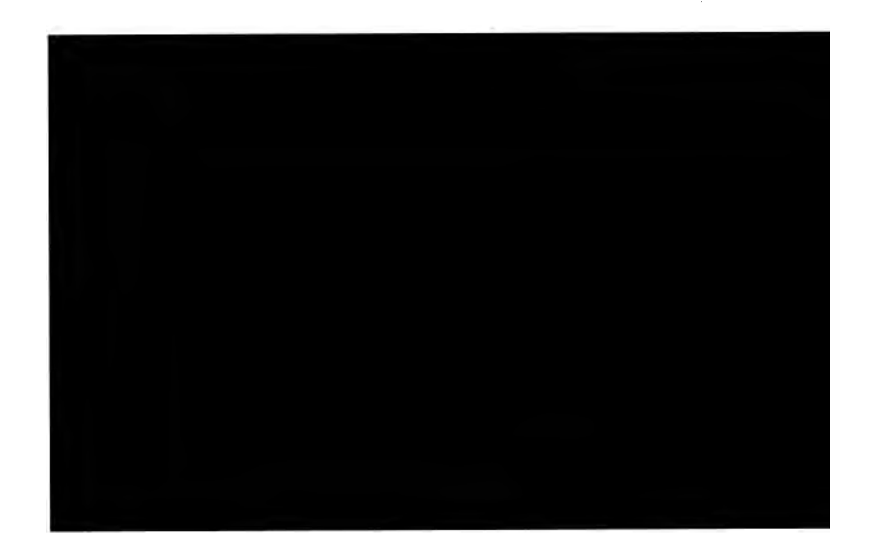
A cinq lieues plus au sud, on trouve une autre colonie que l'on appelle Hitanhaém, et enfin une dernière nommée Sam-Paulo, à douze lieues dans l'intérieur des terres, et fondée par les pères de la compagnie (*de Jésus*). Les habitants en sont nombreux ; la plupart sont nés de Portugais et d'Indiennes du pays.

Vers le nord, est une autre île, séparée de la terre ferme par un second bras de mer, qui se réunit avec le premier, et sur lequel on a construit deux forts, un de chaque [redacted]

en existe dans ces capitaineries un grand nombre d'autres habitées par les Portugais, et dont je n'ai pas fait mention, ayant l'intention de ne traiter que des plus considérables, et de [redacted] et une [redacted] plusieurs de [redacted]

CHAPITRE IV

Du gouvernement, des mœurs et coutumes des habitants des capitaineries.



les unes des autres, et que les habitants augmentent dans une proportion considérable, aujourd'hui on l'a divisée en deux gouvernements : l'un se compose de la capitainerie de Porto-Seguro et de toutes celles qui sont au nord; l'autre de la capitainerie de Spirito-Sancto et de toutes celles du midi. Le gouverneur de la partie septentrionale réside à Bahia de Todos-os-Sanctos, et celui de la partie méridionale à Rio-de-Janeiro. On les a placés ainsi chacun au milieu de sa juridiction, pour que les colons soient mieux gouvernés et plus facilement.

Quant à ce qui touche les habitants et leur manière de vivre : leurs maisons deviennent de jour en jour plus belles et mieux construites. Les premières étaient seulement en torchis et en terre, et couvertes de feuilles de palmier; actuellement il y en a de très-élevées, bâties en chaux et en pierre, couvertes et lambrissées comme celles de ce pays-ci. Elles forment même des rues fort

longues et fort belles dans la plupart des établissements dont j'ai parlé.

Tel est l'accroissement de la population, qu'on espère, avant peu de temps, qu'il s'élèvera des églises magnifiques et d'autres édifices qui achèveront d'embellir le pays.

Les capitaines et les gouverneurs ont réparti des concessions de terrain à la plupart des habitants qui sont répandus dans la province (1). L'on cherche d'abord à avoir des esclaves pour cultiver la terre ; et si une personne parvient à s'en procurer quatre ou six, elle a de quoi subsister honorablement avec sa famille, quand même elle ne posséderait pas autre chose ; parce que l'un va à la chasse, l'autre à la [redacted]

de ceux qui ont deux ou trois cents esclaves, comme beaucoup d'habitants : il y en a même qui en ont davantage. Ces colons vivent très-bien entre eux, s'entre-aident les uns les autres, se prêtent leurs esclaves, et viennent volontiers au secours des pauvres qui arrivent pour s'établir dans le pays. Ceci est général dans toute la contrée; et ces habitants font beaucoup d'autres œuvres pies, si bien que tout le monde a de quoi vivre, et l'on ne voit pas, comme chez nous, des malheureux qui vont mendier.

CHAPITRE V.

—

Des plantes, des vivres et des fruits de cette province.



de celles dont les vertus et les fruits sont utiles aux Portugais.

Je parlerai d'abord de la plante et de la racine dont les habitants tirent leur nourriture habituelle, et qu'ils mangent au lieu de pain; cette racine se nomme *mandioca* (1) : la plante qui la produit s'élève environ à la hauteur d'un homme. Elle n'est pas très-grosse, elle a beaucoup de nœuds : pour la planter en culture régulière, on la coupe en morceaux puis on la fiche en terre; on la cultive ensuite comme on fait à l'égard des boutures, en ayant soin de travailler la terre comme pour d'autres plantes. Chaque morceau produit trois ou quatre racines, et quel-

(1) On sera peut-être curieux de connaître les noms brésiliens des diverses espèces de manioc, les voici tels que les donne Vasconcelos. (*Cronica da companhia do estado do Brasil*, p. 150.) Les principales espèces se nomment : *Mandijbuçu*, *Mandijbimana*, *Mandijbibiyana*, *Mandijbiyuruçu*, *Apitiuba*, *Aipiy*; elles se subdivisent en *Apijgoaçu*, *Aipijarande*, *Aipijcaba*, *Aipijgoapambu*, *Aipijcaborandi*, *Aipijcurumu*, *Aipijurumumiri*, *Aipijiurucuya*, *Aipijmachaxera*, *Aipijmaniaxau*, *Aipijpoca*, *Aipijtayapoya*, *Aipijpitanga*.

quefois davantage, selon que la terre est plus ou moins fertile : elles mûrissent en neuf ou dix mois, excepté dans la capitainerie de Sam-Vicente, où il leur faut trois ans, parce que le pays est très-froid. Au bout de ce temps elles deviennent aussi grandes que les ignames de Sam-Thomé ; mais la plupart sont courbées et contournées comme des cornes de bœuf. On les arrache à mesure qu'on veut les manger ; on coupe la plante au pied et on laisse la racine cinq ou six mois sous terre : alors elle se conserve parfaitement ; sans cela elle se gâterait. A Sam-Vicente on la garde ainsi pendant vingt ou trente ans.

Quand on a arraché ces racines, on les met

[redacted]

[illegible]

[illegible] On prépare [illegible] manioc [illegible] autre aliment, nommé beyou : il ressemble à des oublies, mais il est plus grand et plus blanc

Beaucoup d'habitants, particulièrement ceux de Bahia de Todos-os-Sanctos, le mangent de préférence parce qu'il est de meilleur goût et de plus facile digestion.

Il existe une autre espèce de mandioca dont les propriétés diffèrent de celle-ci; on le nomme *aïpim*; on en fait dans quelques capitaineries des boules qui surpassent en saveur le pain frais de ce pays-ci. Le suc de cette espèce n'est pas vénéneux comme celui de l'autre, il ne fait pas le moindre mal quand on en boit. Cette racine se mange aussi rôtie, comme les patates ou les ignames, et de toute manière elle est très-bonne.

On récolte en outre dans ce pays beau-

[redacted]

ngues de sept ou huit palmes. Le fruit ommé *banàna*, a la forme d'un concom-re, et vient en grappe; quelques-unes de ces lantes sont si grandes qu'elles portent jus-u'à cent cinquante bananes, parmi lesquel-s il y en a d'assez grosses et d'assez pesan-s pour briser la tige en deux. Quand il en st temps, on cueille ces grappes, et quelques urs après elles mûrissent. Dès qu'elles sont ueillies, on coupe la plante, parce qu'elle e porte du fruit qu'une fois. Il pousse l'instant sur l'ancien pied des rejetons ui reproduisent d'autres grappes. Ce fruit est rès-savoureux et des meilleurs du monde; est couvert d'une peau semblable à celle e la figue, quoique plus dure; on l'ôte quand n veut le manger. Mais les bananes sont nalsaines, et donnent la fièvre à ceux qui n mangent.

Ce pays produit aussi une espèce d'arbres rès-élevés qu'on nomme *zabucàes* (1), sur

(1) Lisez sapucayar, c'est le fruit du Quatelé ou *lecythis ollaria*.

lesquels il croit des espèces de vases aussi grands que de grosses noix de cocos; ils sont fort durs, et remplis d'une espèce de châtaignes très-douce et très-savoureuse; à l'extrémité inférieure ils sont fermés par une sorte de couvercle qui paraît plutôt l'ouvrage de l'industrie humaine que celui de la nature. Quand ces châtaignes sont mûres, le couvercle se détache et ces fruits tombent les uns après les autres, de sorte qu'il finit par n'en plus rester.

Un fruit, meilleur encore et plus estimé des habitants du pays, croît sur une petite plante qui s'élève très-peu au-dessus du sol et dont les feuilles ressemblent à celles de l'aloès. Ce fruit se nomme *ananázes*, et

[redacted]

n'y a pas de fruit dans notre patrie qui puisse leur être comparé, et les naturels les estiment au-dessus de toutes les autres productions de leur pays.

Une autre espèce de fruit vient dans les bois sur des arbres de la grandeur des poiriers ou des pommiers : il ressemble à une poire, il est d'une couleur très-jaune. Ce fruit se nomme *cajùs* (1); il a beaucoup de jus, et on le mange dans les chaleurs pour se rafraîchir, car il est très-froid de sa nature et rend malade quand on en fait excès. Au bout de chacune de ces pommes, est un appendice de la grosseur d'une châtaigne, qui a l'apparence d'une fève; il paraît le premier, et il en est pour ainsi dire la fleur. L'écorce est extrêmement âcre, et l'amande, quand on la fait rôtir, est très-échauffante et plus agréable au goût qu'une amande douce.

On trouve dans cette province beaucoup

(1) L'auteur parle ici de la pomme d'acajou.

d'autres espèces de fruits de différentes qualités, et en si grand nombre que des personnes, voyageant dans l'intérieur, ont vécu pendant longtemps sans autre nourriture; mais ceux dont j'ai parlé sont les meilleurs du pays et les plus estimés des Portugais. On récolte aussi beaucoup de produits du Portugal, des concombres, des melons, des tomates, et des figues de plusieurs espèces. Les vignes y donnent du raisin, deux ou trois fois dans l'année, et tous les autres fruits sont en même abondance, parce que, comme je l'ai dit, il n'y a pas dans cette contrée de froid qui puisse leur faire tort. Les limons, les cédrats, les oranges, y viennent en nombre infi-

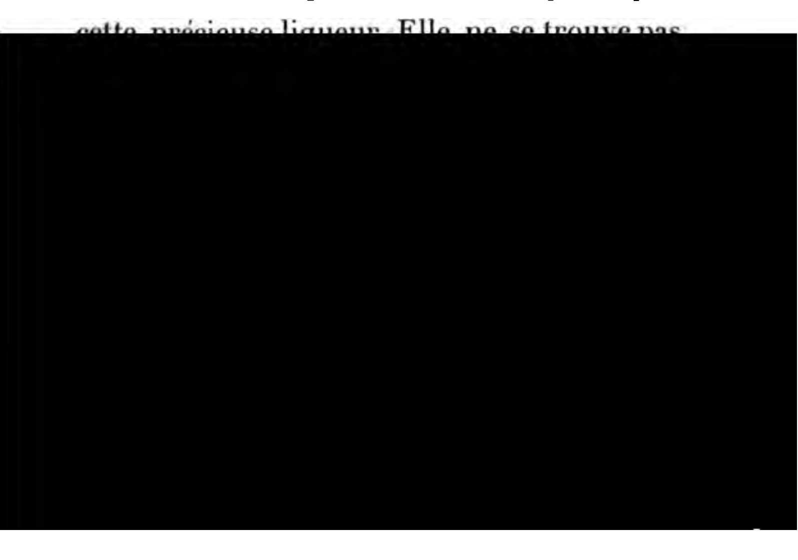
[redacted]

objets de l'agriculture : tout le monde s'en occupe et l'on en tire de grands profits. Dans toutes les capitaineries, on récolte beaucoup de coton et de sucre, surtout dans celle de Paranambuco. On y a établi une trentaine de sucreries et autant dans la baie de Salvador, et elle en fabrique plus sans comparaison qu'aucune autre. Il y a aussi dans ces capitaineries une grande abondance de bois du Brésil dont les habitants tirent de grands bénéfices. On voit bien que ce bois est produit par la chaleur du soleil, car il ne croît que dans la zone torride; et plus l'endroit qui le fournit est rapproché de la ligne équinoxiale, plus il est fin et de bonne couleur; c'est pourquoi il n'y en a pas dans la capitainerie de Sam-Vicente ni dans les pays plus méridionaux.

Une autre espèce d'arbre que l'on trouve aussi dans les forêts de la capitainerie de Paranambuco, c'est le *copahibas*, qui donne un baume excellent contre beaucoup de ma-

ladies : il produit surtout des effets merveilleux dans celles qui sont causées par les fraîcheurs, et il enlève en peu de temps toutes les douleurs, quelque graves qu'elles soient. Il possède les mêmes vertus pour les blessures et toutes les autres plaies, les guérit très-promptement, et si bien qu'on ne voit même pas où elles ont été faites, et en cela il ne le cède à nul autre remède.

Cette huile se trouve toute l'année dans l'arbre ; mais ceux qui la vont chercher s'en occupent pendant l'été, parce que c'est l'époque où elle est plus abondante. Pour se la procurer ils donnent de grands coups autour du tronc qui alors distille peu-à-peu


[redacted]

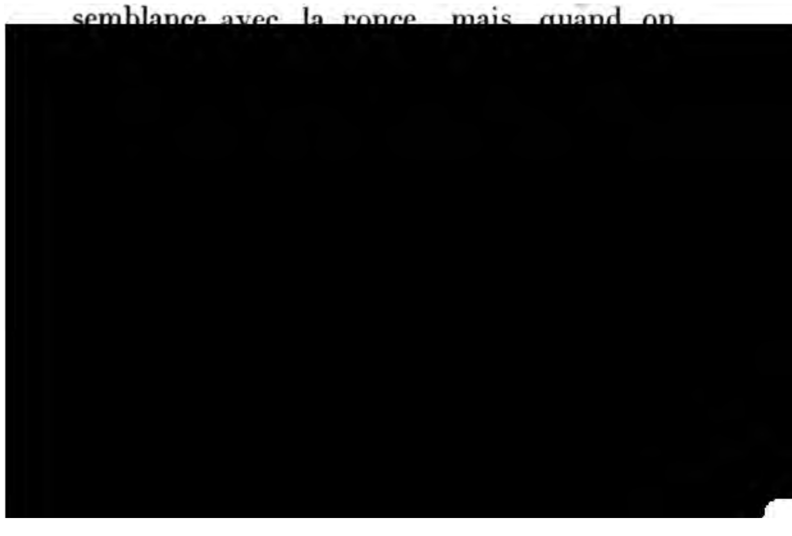
arbres sont rongés par les animaux, qui, lorsqu'ils ont été mordus ou blessés, vont, par un instinct naturel, y chercher un remède à leurs maux.

Dans la capitainerie de Os-Ilheos et dans celle de Sam-Vicente, croît une autre espèce d'arbre, nommé *caborahibas*, de l'écorce duquel on tire un baume qui a une odeur très-suave; il guérit les mêmes maladies. Ceux qui parviennent à s'en procurer l'estiment beaucoup et le vendent à un prix fort élevé, car outre que ces arbres sont très-rares, ceux qui vont à leur recherche courent de grands dangers de la part des ennemis qui sont perpétuellement en embuscade dans les bois pour les tuer et qui ne font jamais de quartier.

On voit aussi dans le capitainerie de Sam-Vicente un certain arbre que les Indiens appellent dans leur langue *obirá paramaçací*, c'est-à-dire arbre contre les maladies; quelques gouttes d'un lait qui en sort sont

un excellent purgatif, et si l'on en avalait seulement plein une coquille de noix, on mourrait sans rémission.

Quant aux autres plantes et herbes qui ne donnent pas de fruits et auxquelles on ne connaît aucune espèce de propriété, je n'en traiterai pas ici, quoiqu'il y ait bien des choses à en dire, parce que, comme je l'ai observé plus haut, j'ai eu l'intention de parler seulement de celles qui sont utiles aux naturels. Je ne ferai mention que d'une seule espèce, qui est très-extraordinaire et dont les propriétés causeront beaucoup d'étonnement quand on les connaîtra (1). Elle se nomme *herva viva*; elle a quelque res-


[redacted]

et est offensée de cet attouchement; et quand on la laisse, comme oubliant cet affront, elle commence de nouveau à s'épanouir et redevient aussi verte et aussi robuste qu'auparavant. Cette plante doit avoir quelque propriété que nous ne connaissons pas, et dont les effets sont peut-être encore plus étonnants; car nous savons que tous les végétaux que Dieu a créés ont reçu des vertus particulières, chacun pour remplir le but de sa création. Combien plus doit en posséder celui-ci, que la nature a voulu distinguer d'une manière aussi frappante, lui donnant une existence si extraordinaire, et si différente des autres!

CHAPITRE VI.

—

Des animaux et des reptiles venimeux de cette province.

[redacted]

sailles de très-grands serpents dont on raconte des choses étranges, et d'autres reptiles et animaux répandus dans les landes et les forêts. Les hommes, quoique très-multipliés, n'ont pu réussir à les tuer tous, ni à en détruire la race; combien ne doit-il donc pas y en avoir dans cette province, où le climat et l'air sont si favorables à leur reproduction, où de nombreuses forêts leur offrent un refuge assuré? Je décrirai les insectes venimeux et les animaux que la nature y avait répandus, car il n'y existait pas d'animaux domestiques quand les Portugais commencèrent à la coloniser; mais dès qu'ils eurent connu le pays et remarqué l'avantage qu'il y aurait à en élever, ils firent venir des îles du Cap-Verd, des chevaux et des juments dont il y a maintenant un nombre considérable dans toutes les capitaineries. On trouve aussi dans cette province une grande quantité de bétail, et particulièrement des bêtes à cornes, qu'on y a originairement amenées des mêmes

Quant aux animaux indigènes, tous sont sauvages, et il y en a que l'on n'a jamais vus dans d'autres contrées. Je vais en donner une description, en commençant par ceux que l'on mange dans le pays, et dont la chair est en abondance dans toutes les capitaineries.

On voit beaucoup de cerfs, et des sangliers de diverses espèces; les uns sont semblables à ceux de notre patrie; d'autres sont plus petits, et ils ont le nombril sur le dos (1). On tue un grand nombre de ces derniers. Il y en a certains qui paissent et mettent bas à terre, et vont sous l'eau quand ils veulent. Comme ceux-ci ne peuvent pas courir, parce qu'ils ont les pieds de derrière trop [redacted]

ainsi que celle des autres sangliers; elle est si saine qu'on la donne de préférence aux malades, parce qu'elle est bonne pour toutes les affections et ne fait jamais de mal à personne.

D'autres animaux que l'on appelle *antas* (*les tapirs*), ressemblent à des mules, mais ils ont la tête plus déliée et les lèvres allongées comme une trompe. Les oreilles sont rondes et la queue courte; ils sont cendrés sur le corps et blancs sous le ventre. Ils ne se montrent que la nuit; et quand le jour paraît, ils s'enfoncent dans les broussailles ou dans l'endroit le plus reculé qu'ils peuvent trouver, et ils y restent cachés tout le jour, comme des oiseaux de nuit à qui la lumière est odieuse. Quand le soir arrive, ils sortent de nouveau et retournent paître dans le même endroit. La chair de ces animaux a tellement le goût du bœuf, qu'on ne peut distinguer l'une de l'autre.

Il y a encore des animaux nommés *cotias* (*les agoutis*), de la grandeur des lièvres: ils ont

la même saveur et sont aussi gros. Ces cotias sont rouges ; ils ont les oreilles petites, et la queue si courte qu'on la voit à peine.

D'autres animaux plus grands, nommés *pacas*, ont le museau rond ; ils ressemblent à des chats : leur queue est comme celles des cotias ; ils sont de couleur fauve et tachetés de blanc par tout le corps. Quand on les prépare pour les manger, on enlève le poil comme au cochon de lait, sans les écorcher, parce qu'ils ont la peau très-tendre et très-bonne ; la chair en est aussi très-délicate et des plus savoureuses.

Il existe aussi dans cette contrée une espèce d'animaux très-remarquables, et qui selon moi ne ressemblent à aucune autre espèce ;

[redacted]

l'air d'un cheval recouvert d'une armure. Leur queue est longue et entièrement garnie de la même écaille; leur tête ressemble à celle d'un cochon de lait, quoique un peu plus pointue; ils ont les jambes très-courtes et moins couvertes d'écailles que la tête. Ils vivent dans des terriers comme les lapins; la chair de ces animaux est la meilleure et la plus estimée qu'il y ait dans le pays; elle a le goût du poulet.

Les lapins me paraissent ne différer en rien de ceux du Portugal.

Enfin tous les habitants peuvent chasser les animaux dont je viens de parler, et ils en tuent une très-grande quantité sans beaucoup de peine. On chasse partout où l'on veut, et il n'y a pas de réserves comme dans notre pays. Un seul Indien, s'il est bon tireur, fournit toute une maison de gibier; car il ne se passe pas de jour qu'il ne tue un sanglier, un cerf ou un des animaux dont je viens de parler.

On y voit d'autres quadrupèdes très-féroces, qui font de grands ravages parmi tout ce gibier et dans les troupeaux des habitants. Quelques-uns les nomment tigres, mais ils sont plus généralement connus dans le pays sous le nom d'*onças*; cependant plusieurs personnes qui s'y connaissent, et qui ont vu des tigres dans d'autres parties du monde, affirment qu'ils appartiennent à cette espèce. Ils ressemblent tout-à-fait à des chats, et n'en diffèrent que par la taille, car il y en a qui sont aussi grands que des veaux; d'autres sont plus petits; ils ont le corps rayé de blanc, de jaune et de noir. Quand ils sont affamés, ils entrent dans les enceintes où l'on renferme le bétail, et tuent beaucoup



per à un de ces tigres, cet animal s'établit au pied sans que plusieurs personnes accourues du village, aux cris de l'Indien, pussent réussir à l'effrayer. Il resta toujours à guetter sa proie, de sorte que la nuit étant venue, ces hommes dirent à l'Indien de prendre patience, que le tigre se fatiguerait d'attendre; mais le lendemain, soit qu'il eût voulu s'en aller croyant le tigre parti, soit qu'il fût tombé de l'arbre par accident, on ne trouva plus que ses os. Lorsqu'au contraire ces animaux sont rassasiés, ils sont lâches, poltrons, et un chien suffit pour les mettre en fuite. Quelquefois ils se réfugient sur les arbres et s'y laissent tuer à coups de flèches sans faire aucune résistance : d'où l'on voit que la gourmandise détruit la prudence, le courage et la vivacité de l'esprit, non-seulement chez les hommes; mais qu'elle affaiblit aussi les brutes et les rend incapables d'user de leurs forces naturelles, même quand elles auraient besoin d'en faire usage pour défendre leur vie.

Les *cerigoês* (*les sarigues*) sont des animaux que l'on trouve aussi dans ce pays, et qui sont de la grandeur des renards; ils ont sous le ventre une ouverture qui forme deux bourses dans lesquelles ils mettent leurs petits : alors chacun d'eux prend une mamelle dans sa bouche et ne la lâche pas avant d'avoir achevé de téter. On affirme que ces animaux ne conçoivent et n'engendrent pas leurs petits dans le ventre, mais dans ces bourses : car parmi toutes les femelles qu'on a prises, on n'en a jamais trouvé de pleine ; et ce qui rend cette conjecture encore plus probable, c'est qu'il paraît impossible qu'elles mettent bas leurs petits, selon l'ordre de la nature, comme le font les autres ani- [redacted]

crinière qui lui couvre le dos; il va toujours traînant le ventre à terre, sans jamais se lever sur les pieds de derrière comme les autres animaux; il marche si lentement que pendant quinze jours il n'avance pas de la distance d'un jet de pierre (1). Il se nourrit de feuilles; on le trouve ordinairement sur les arbres, mais il lui faut deux jours pour y monter et autant pour en descendre. Comme il ne vit que de feuilles, et ne poursuit pas d'autres animaux, il ne marche pas mieux dans aucune occasion.

Les *tamendoâs* (*les tamanoirs*) sont encore une autre espèce d'animaux du pays; ils sont grands comme des moutons; leur peau est tachetée, leur museau très-allongé et très-étroit au bout. Ils n'ont pas la bouche fendue comme les autres animaux, et elle est si petite qu'à peine pourrait-on y mettre deux

(1) Ceci est une exagération dont l'histoire naturelle moderne a fait justice. Voyez les observations de MM. Quoy et Gaymard, dans le *Voyage autour du monde* de M. Freycinet.

doigts. Leur langue est très-étroite et a près de trois palmes de long. La femelle a sur la poitrine deux mamelles, comme celle d'une femme, et un pis placé à l'extrémité du cou entre les pattes, d'où descend le lait avec lequel elle allaite ses petits. Ils ont à chaque pied deux ongles, allongés comme deux grands doigts et larges comme un ciseau de menuisier; leur queue est couverte de poil et presqu'aussi longue que celle d'un cheval. Toutes les choses extraordinaires que l'on remarque dans cet animal sont nécessaires à la conservation de sa vie, parce qu'il ne mange que des fourmis : ainsi ses grands ongles lui servent à ouvrir et à déterrer les fourmilières : et dès que cela est fait, il enfonce sa grande


[redacted]

ils sont connus partout, je ne m'étendrai pas sur ce sujet, et je dirai seulement avec brièveté les choses les plus dignes d'être rapportées.

Il y en a quelques-uns, de couleur rousse, qui exhalent une odeur très-suave et très-agréable à toutes les personnes qui s'en approchent : si on les frotte avec la main ou s'ils transpirent, l'odeur devient plus forte. Ils sont fort rares dans cette province et ne se trouvent que très-avant dans l'intérieur. D'autres, plus grands, sont noirs et barbus comme des hommes; on les dit si hardis que quand les Indiens les ont blessés à coups de flèches, ils les arrachent de leur corps et les jettent à ceux qui les ont lancées; ils sont très-sauvages et les plus agiles du pays.

Deux espèces, un peu plus grandes que les belettes, vivent sur la côte; on les nomme *sagoís* (*ou sahuis*) : les uns sont jaune doré; d'autres sont fauves; ils ont le poil très-fin, et

ressemblent à des lions par la forme de leur tête et la conformation de leur corps; ils sont très-beaux; on les trouve depuis Rio-de-Janeiro vers le sud (1). Les fauves au contraire habitent les capitaineries septentrionales; on les apprivoise facilement, mais ils ne sont pas aussi jolis que les jaunes. Ces deux espèces sont si vives et si délicates que les individus que l'on tire du pays pour les embarquer et les envoyer en Portugal meurent presque tous pendant la traversée, et ce n'est que par hasard qu'il en échappe quelques-uns.

Les bois renferment de très-grands serpents, de diverses espèces, auxquelles les In- [redacted]

nous voyons chez nous des reptiles qui ne sont pas très-grands avaler un lièvre ou un lapin, tandis que leur gosier est si petit qu'on croirait pouvoir à peine y mettre le doigt. Quand ces serpents veulent avaler leur proie, il s'élargit de manière qu'elle y passe en entier; ils la sucent pour ainsi dire, et par ce moyen parviennent à les introduire dans leur estomac, comme cela arrive chez nous; il paraît encore plus naturel que ceux-ci, à cause de leur grandeur, puissent engloutir quelque animal que ce soit.

Il en existe une autre espèce, moins grande et plus venimeuse. Ce serpent a au bout de la queue une chose semblable à une sonnette, et qui fait du bruit quand il s'agite, ce qui avertit ceux qui l'entendent d'être sur leurs gardes. Il y en a une infinité d'autres, dont je ne parlerai pas pour éviter d'être prolixe : presque toutes sont si nuisibles et si venimeuses, particulièrement celle que l'on nomme *geraráca s*, que c'est un miracle

quand ceux que ces serpents ont mordus en réchappent : ils vivent tout au plus vingt-quatre heures.

Dans les lacs et dans les rivières d'eau douce on trouve de très-grands lézards, dont les testicules ont une odeur qui surpasse celle du musc. Le linge qui y a touché conserve cette odeur pendant plusieurs jours.

Beaucoup d'autres animaux et de reptiles venimeux habitent ce pays; je n'en parle pas; car il y en a tant qu'il faudrait faire un livre exprès pour les nommer tous et traiter de la nature de chacun. Leur nombre est infini, comme cela doit être à cause du climat et de la disposition du pays. Les vents qui viennent [redacted]

CHAPITRE VII.

—

Des oiseaux de ce pays.

De toutes les choses dont je ferai mention dans cette histoire, la plus belle et la plus agréable à la vue de l'homme, c'est la grande quantité d'oiseaux magnifiques et du plumage le plus varié qui habitent ce pays; mais il y en a de tant d'espèces, que je traiterai seulement des plus remarquables, et

des plus estimées par les Portugais et les Indiens.

On voit dans cette province beaucoup d'oiseaux de proie, très-beaux et de diverses espèces, comme des aigles, des faucons, des milans et bien d'autres du même genre.

Les aigles sont très-grands et très-forts; ils attaquent avec tant de furie les oiseaux ou les animaux qu'ils veulent prendre, et quelquefois ils poursuivent si aveuglément le gibier, qu'ils se heurtent contre les maisons des habitants et tombent sans pouvoir se relever. Les Indiens ont coutume d'enlever leurs petits et de les nourrir dans des cages : quand ils sont devenus grands, ils se servent de leurs plumes pour se parer.

Les faucons sont comme ceux de notre pays, mais une centaine espèce a les pieds si velus et si couverts de plumes, qu'on ne peut distinguer leurs serres; ils sont extrêmement légers, et il est bien rare que l'oiseau ou le gibier qu'ils poursuivent par-

vienne à leur échapper. Les milans sont aussi très-agiles et très-forts, surtout une petite espèce qui ressemble à l'émérillon, et qui, malgré sa petitesse, prend une perdrix dans ses serres et l'emporte. Ces animaux sont si hardis que souvent ils poursuivent un oiseau et le saisissent au milieu des gens, sans se retirer quoiqu'on fasse du bruit pour les effrayer.

Les oiseaux du pays que l'on mange ou dont les habitants font usage, sont les suivants :

On nomme *macucagoâs* (1) une espèce qui est noire, et plus grande que les poules; ces oiseaux ont trois rangées de plumes aux [redacted]

grande que celle-ci, qu'on nomme *jacûs*, et que nous appellons poules des bois; on en voit de fauves et de noires. Elles ont un cercle blanc sur la tête, et la poitrine vermeille; on en tue beaucoup. Elles sont très-savoureuses et des meilleures qu'il y ait dans les bois. Il y a aussi des tourterelles, des perdrix et des pigeons semblables à ceux d'Europe, ainsi que beaucoup d'oies et de canards sauvages, le long des lacs et des rivières, et une multitude d'autres espèces aussi bons, aussi savoureux que les meilleurs qui se mangent chez nous, et très-estimés pour cette raison.

On trouve dans cette contrée une grande variété de très-jolis perroquets. Les plus beaux et en même temps les plus rares, sont plus grands que les faucons et se nomment *anapurûs*. Le plumage de ces perroquets est de couleurs différentes; ils ne se trouvent que très-loin dans l'intérieur du pays, mais on les apprivoise si bien qu'ils vien-

nent pondre dans la maison, et s'accoutument mieux à vivre avec les hommes qu'aucune espèce d'oiseau, quelque privée et domestique qu'elle soit. C'est pourquoi les Indiens les estiment autant que deux ou trois esclaves, et les Portugais qui parviennent à s'en procurer en font le même cas; car, ainsi que je l'ai dit, ils sont très-beaux et parés de couleurs plus brillantes qu'aucun autre oiseau du pays.

Une autre espèce fort belle, très-estimée et presque aussi grande, porte le nom de *canindés*; elle est entièrement bleue, à l'exception de quelques plumes jaunes aux ailes. D'autres perroquets de la même grandeur [redacted]

beaucoup plus petite. Les Indiens les apportent des montagnes pour les échanger contre des bagatelles; ils sont à peu près de la grandeur d'un pigeon : tout leur corps est d'un vert clair, la tête jaune et le dessous des ailes rouge. On trouve sur la côte habitée par les Portugais une autre espèce de même grandeur et d'un vert foncé, leur tête est bleue comme le romarin. Ils y sont plus nombreux que, chez nous, les corneilles ou les étourneaux; on ne les estime pas autant que les autres, parce qu'ils s'échappent souvent, et qu'outre cela ils parlent difficilement. On a ordinairement beaucoup de peine à le leur apprendre; mais quand on y parvient, ils ont le même prix que les autres et sont aussi estimés. C'est pourquoi les Indiens les plument quand ils sont jeunes, et les frottent avec le sang d'une certaine grenouille (1) et autres substances

(1) Rana tinctoria, on appelle encore cette curieuse opération tapirer un perroquet.

qu'ils y ajoutent : les plumes qui repoussent sont alors de la couleur de celles des perroquets véritables, et souvent les naturels parviennent à tromper les acheteurs en les vendant pour tels.

Une certaine espèce très-petite, et qui vient de l'intérieur, se nomme *tuyns*. Ils sont un peu plus grands que les moineaux, entièrement verts, sans aucun mélange, leur bec et leurs pieds sont blancs : leur queue est très-longue; cette espèce parle, elle est très-belle et s'apprivoise facilement. On en trouve aussi sur la côte de la grandeur des merles, on les nomme *marcanâos*; ils ont la tête fort grosse ainsi que le bec; ils sont verts et parlent comme les autres.

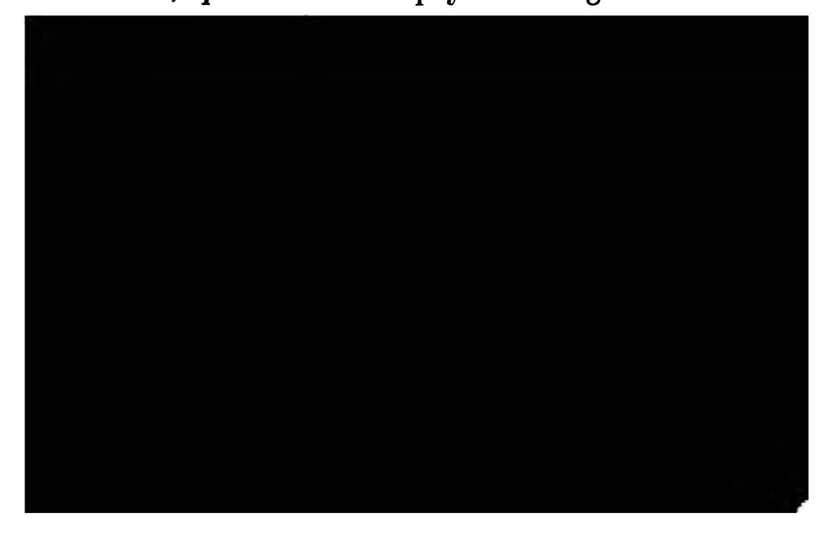


les revêt la nature est blanc, sans aucun mélange et d'une grande finesse; ils en changent au bout d'environ deux ans, et deviennent entièrement fauves. Deux autres années après ces plumes tombent et sont remplacées par d'autres d'un noir parfait; enfin ils deviennent du plus beau rouge cramoisi qu'il soit possible de voir, et restent ainsi jusqu'à leur mort.

On trouve dans la capitainerie de Parambuco une espèce d'oiseaux fauves, deux fois grands comme les coqs du Pérou; ils ont sur la tête, au-dessus du bec, une sorte d'éperon pointu comme une corne, mêlé de blanc et de fauve foncé, long d'une palme environ, et trois autres un peu plus petits aux ailes, savoir : un à la naissance, un à la jointure du milieu, et le dernier à la pointe. Leur bec est comme celui des aigles; leurs pieds sont gros et très-longs; ils ont aux genoux des callosités grosses comme le poing : quand ils se battent avec d'autres oiseaux ils se tour-

nent de coté et se servent ainsi de toutes les armes que la nature leur a données.

Il y a dans le pays une autre espèce d'oiseaux, dont le nom est connu de tout le monde: ils ressemblent plutôt à des animaux terrestres qu'à des oiseaux, par les raisons que je vais donner; et cependant comme ce sont des volatiles, je ne laisserai pas d'en faire mention, ainsi que des autres. On les nomme *hémas*; ils ont autant de chair qu'un mouton; leurs jambes sont si longues qu'un homme arrive à peine à la hauteur de leurs ailes; ils ont le cou très-long et la tête comme celle des canes; ils sont fauves, blancs et noirs, et ils ont sur le corps des plumes très-belles, que dans notre pays les élégants et



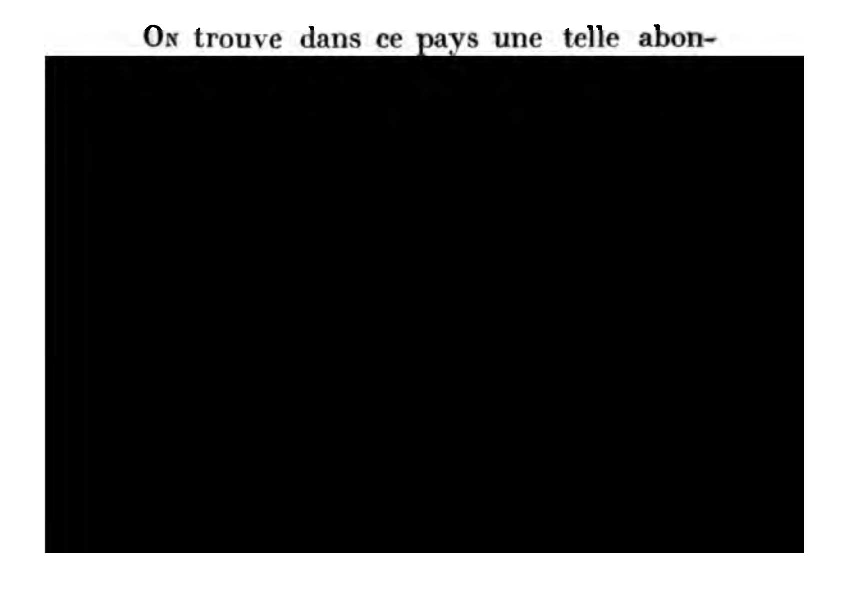
où il y a des broussailles et des arbres, afin de pouvoir voler et courir à la fois, comme je l'ai dit.

Il me serait facile de parler de beaucoup d'oiseaux de ce pays, que la nature a parés de très-belles couleurs; mais comme mon intention en écrivant cette histoire a été d'être bref et d'éviter tout ce qui pourrait m'attirer le reproche de prolixité, je n'ai parlé que des choses qui sont les plus remarquables, et je passerai sous silence celles qui sont moins dignes d'attention.

CHAPITRE VIII.

De quelques poissons remarquables, des baleines et de l'ambre.

On trouve dans ce pays une telle abon-



[redacted]

haut. Sans tenir compte d'une multitude de poissons qui ressemblent à ceux que nous avons en Portugal, je parlerai seulement d'une espèce, que l'on nomme poissons bœufs, parce qu'ils sont aussi grands que ces animaux, car il y en a qui pèsent quarante ou cinquante arrobas (1). Leur tête est semblable à celle des bœufs : ils ont deux nageoires qui sont faites comme des jambes, et les femelles ont deux mamelles pour allaiter leurs petits ; leur queue est large, plate et courte : quoiqu'on ne puisse les comparer à aucun poisson, cependant ils ressemblent un peu au thon. On trouve ces poissons dans les rivières et dans les baies de cette côte, particulièrement dans les endroits où il y a quelque ruisseau qui se jette à la mer, parce qu'ils sortent la tête hors de l'eau et paissent l'herbe qui croît dans ces endroits. Ils mangent aussi les feuilles d'un arbre que

(1) L'arroba contient 32 livres portugaises, chacune équivalant à kil. 0.458.048.

l'on appelle *mangnes*, et qui est très-commun le long de ces mêmes rivières. Les habitants les tuent à coups de harpon ; ils en prennent aussi quelques-uns dans les pêcheries, où ces poissons remontent avec la marée, et quand elle baisse ils cherchent vainement à retourner à la mer d'où ils sont venus. La chair en est très-bonne ; elle ressemble à de la viande et elle en a le goût ; quand elle est rôtie on ne peut la distinguer du filet de porc : on la fait cuire aussi avec de la viande, et on la prépare de même; si bien que personne en la goûtant ne croirait manger du poisson, s'il ne le savait pas.

On pêche une autre espèce de poissons, nommés *camboropins*, et qui sont de la [redacted]

venir, on les laisse d'abord passer, pour ne pas porter de coups inutiles, et l'on attend jusqu'à ce qu'on puisse les harponner par derrière, pour que le fer entre sans que les écailles l'en empêchent ; car, ainsi que je l'ai dit, elles sont très-dures, et si on les atteint, il est presqu'impossible de les traverser. C'est un des meilleurs poissons de ces parages ; il est non-seulement très-savoureux, mais encore fort sain et moins gras qu'aucun de ceux qu'on y mange.

Une autre espèce de poissons d'eau douce se nomme *tamoatás* ; ils sont environ de la grandeur des sardines et couverts d'écailles séparées par bande, de sorte qu'ils ressemblent aux tatous dont j'ai parlé plus haut ; leur chair est très-bonne, et les naturels du pays en font grand cas.

Les *mayacús*, autre espèce de poissons très-petits, ressemblent aux *xarocos* (1) ; ils

(1) Les dictionnaires désignent le xaroco comme une sorte de poisson, sans préciser l'espèce.

sont très-venimeux; la peau surtout en est si malfaisante que toute personne qui en avalerait seulement une bouchée mourrait sur l'heure : car on ne connaît dans le pays aucun moyen qui puisse empêcher ni même suspendre l'effet de ce poison mortel. Quelques Indiens se hasardent à en manger après en avoir retiré la peau et la partie inférieure du corps, où l'on dit que se trouve le venin; cependant ils ne laissent pas d'en mourir quelquefois. Ces poissons enflent tellement quand ils sont hors de l'eau, qu'ils ressemblent à une vessie pleine de vent. Ils sont assez peu craintifs, pour qu'on puisse facilement les prendre avec la main, et sou- [redacted]

notre pays, et beaucoup sont des mêmes espèces, mais très-savoureux et si bons qu'on ne les défend pas aux malades et qu'ils ne leur font aucun mal; ils sont très-faciles à digérer dans toutes les maladies : de quelque manière qu'on les mange, ils ne nuisent pas à la santé.

Il ne me paraît pas hors de propos de traiter ici des baleines et de l'ambre qu'elles produisent, dit-on. Ce que j'en sais, c'est que dans ces parages il y en a beaucoup qui ont l'habitude de venir de la haute mer sur la côte, durant certaines époques, de préférence à d'autres; et c'est précisément au moment où elles se montrent que l'ambre est rejeté par les flots dans divers endroits de la province.

Voilà pourquoi beaucoup de personnes pensent que cet ambre n'est autre chose que l'excrément des baleines. C'est ainsi que les Indiens l'appellent dans leur langue, qui n'a pas d'expression particulière. D'autres prétendent que sans aucun doute c'est le sper-

me de ces mêmes baleines ; mais je suis persuadé (mettant de côté ces opinions et d'autres également erronées) que c'est une liqueur qui se forme au fond de la mer, non pas partout, mais seulement où la nature a disposé les choses pour en produire. Comme cette liqueur est l'aliment des baleines, on peut affirmer qu'elles en mangent jusqu'à satiété, et que les morceaux rejetés par la mer sortent de leur estomac. S'il n'en était pas ainsi, et si l'ambre était le produit des baleines elles-mêmes ; on en trouverait sur toute la côte, puisqu'il y a partout des baleines. D'ailleurs, on l'a vu par l'expérience, plusieurs de ces poissons

[redacted]

mangés un instant avant de mourir. Leurs excréments, au contraire, soit dans l'endroit où ils se forment, soit dans celui par où ils sortent, ne ressemblent en rien à l'ambre, et ne paraissent pas différer de ceux des autres animaux ; ce qui prouve clairement la fausseté de la première opinion dont j'ai parlé. La seconde n'est pas plus exacte, car le sperme des baleines est ce que nous nommons *balso* : on en trouve beaucoup dans cette mer; on le dit très-bon pour les blessures, et il est connu pour cette vertu par tous ceux qui naviguent. L'ambre, lorsqu'il sort de la mer, est mou comme du savon, et presque sans aucune odeur, mais au bout de quelques jours il se durcit et prend ce parfum que tout le monde connait. Il y en a deux espèces : l'un est fauve, c'est celui qu'on nomme ambre gris, l'autre est noir ; le premier est très-fin et très-estimé dans toutes les parties du monde ; le noir est bien moins apprécié pour l'excellence du parfum qu'on en tire,

et ne sert pas à grand'chose, selon ce que j'ai pu savoir. On en trouve beaucoup des deux espèces dans cette province, et il y a des habitants qui se sont enrichis et s'enrichissent tous les jours par ce trafic. Enfin, comme Dieu a destiné de tout temps cette contrée au christianisme et que l'intérêt est le principal guide des hommes dans cette vie, il lui a donné ce précieux produit maritime avant qu'on ait découvert dans l'intérieur les riches mines que ce pays promet, afin que les nations sauvages et barbares qui l'habitent arrivent à la connaissance de notre sainte foi catholique, ce qui sera une mine bien plus estimable. Que le Seigneur per-

[redacted]

CHAPITRE IX.

Du monstre marin tué dans la capitainerie de Sam-Vicente, en 1564 (1).

Le monstre marin qui fut tué dans cette

[redacted]

si peu accoutumés, que, malgré qu'elle soit déjà connue dans toutes les parties du monde, je ne laisserai pas d'en parler, racontant tout au long ce qui se passa à cette occasion.

Dans la capitainerie de Sam-Vicente, la nuit étant déjà assez avancée, à l'heure où tout le monde commençait à se livrer au sommeil, une Indienne, esclave du capitaine, sortit par hasard de la maison. Ayant jeté les yeux sur une plaine qui se trouve entre la mer et l'établissement des Portugais, elle vit un monstre qui marchait d'un endroit à l'autre avec des mouvements extraordinaires, de temps en temps si effroyables, que cette femme, épouvantée et presque hors d'elle-même, alla trouver le fils du capitaine, qui se nommait Baltesar Ferreira, et lui rendit compte de ce qu'elle avait aperçu, pensant que c'était une vision diabolique. Mais comme il était aussi sensé que brave, et que les gens du pays ne méritent pas grande confiance, il ne fit pas beaucoup attention à ses

paroles, resta tranquillement dans son lit, lui ordonnant de retourner pour s'assurer du fait. Elle obéit, et revint encore plus effrayée que la première fois, protestant de nouveau que c'était une chose si effroyable que ce ne pouvait être que le diable. Il sauta à bas de son lit, et prenant une épée qu'il avait à côté de lui, il sortit en chemise, de la maison, persuadé que ce devait être un tigre ou un autre animal du pays, et qu'il verrait bientôt la fausseté de tout ce que l'Indienne avait voulu lui persuader. Ayant jeté les yeux du côté qu'elle lui montra, il aperçut confusément une masse énorme le long de la plage sans pouvoir distinguer ce que c'était, à cause de la nuit, d'autant

[redacted]

ce jeune homme devina de suite que c'était un animal marin, et se hâta de lui couper la retraite avant qu'il pût arriver au bord.

Voyant que sa retraite était coupée, le monstre se leva droit comme un homme, en s'appuyant sur les nageoires de la queue. Baltesar Ferreira, se trouvant en face, profita du moment pour lui enfoncer son épée dans le corps, puis il sauta légèrement de côté, afin que cette masse ne tombât pas sur lui, et il échappa ainsi, non sans danger, car la masse de sang qui sortit de la blessure lui coula sur la face et l'aveugla presque entièrement. Alors le monstre, tombant à terre, suivit la route qu'il tenait; et, tout blessé qu'il était, courut sur lui, la gueule ouverte, pour le déchirer avec ses dents et ses ongles; mais Baltesar lui donna sur la tête un coup d'épée qui affaiblit beaucoup cet animal, qui se dirigea de nouveau vers la mer.

Quelques naturels accoururent dans ce moment aux cris de l'Indienne, qui observait

le combat; ils se jetèrent sur le monstre, et l'emportèrent presque mort dans la ville, où il fut exposé le jour suivant à la vue de tout le monde.

Malgré la valeur que ce jeune homme montra dans cette aventure qui l'avait déjà rendu célèbre dans le pays, il avait tellement perdu l'haleine pendant le combat et avait été si effrayé de la vue de cet effroyable animal, que quand son père lui demanda ce qui lui était arrivé, il ne put lui répondre et resta muet d'épouvante pendant un long espace de temps. On trouvera à la fin du chapitre le portrait de ce monstre, fait d'après nature : il avait quinze palmes de haut, le corps tout velu, et sur le museau

[redacted]

bien d'autres monstres divers et effroyables qui s'y cachent, et qui sont non moins étranges et admirables que celui-ci. On peut donc tout croire, quelque extraordinaire que cela paraisse ; car les secrets de la nature n'ont pas tous été révélés à l'homme, et l'on ne peut nier et regarder comme impossibles les choses qu'on n'a pas vues et dont personne n'a entendu parler.

CHAPITRE X.

Des habitants de la province, de leurs mœurs et coutumes, et de leur gouvernement en temps de paix.

[redacted]

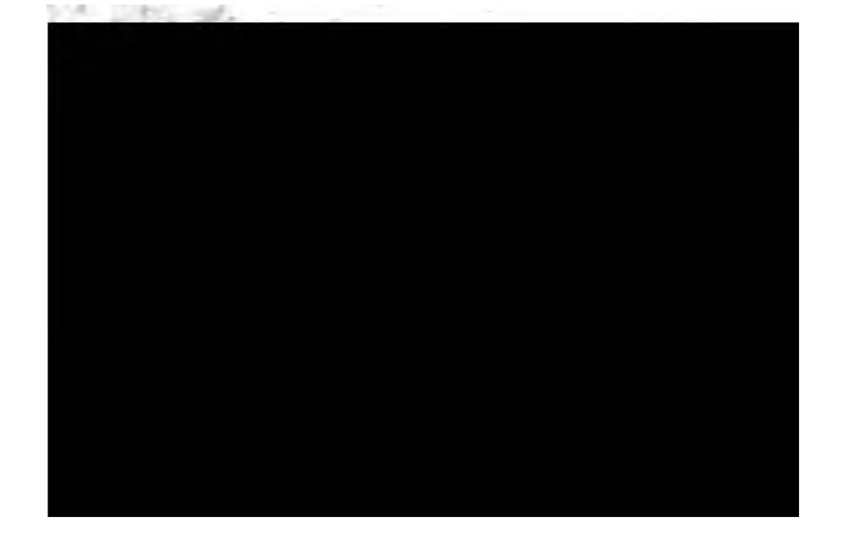
communications. Car quoiqu'ils soient divisés en plusieurs nations qui ne portent pas le même nom, leurs figures, leurs mœurs, leurs coutumes et leurs cérémonies religieuses sont absolument les mêmes, et s'il y a quelques différences, elles ne méritent pas de fixer l'attention ni d'être rapportées parmi tant de choses également vraies pour tous.

Ces Indiens sont de couleur obscure; leurs cheveux sont lisses; ils ont le visage *comme* pétri, et ressemblent un peu aux Chinois. Ils sont généralement dispos, robustes et bien faits; ils sont braves, ne craignent pas la mort, sont téméraires à la guerre et sans prudence. Ils sont ingrats, inhumains, cruels, vindicatifs et querelleurs; ils mènent une vie oisive, ne pensant qu'à boire et à manger; c'est pourquoi ils deviennent fort gros, mais ils maigrissent à la moindre contrariété. L'imagination a tant de pouvoir sur eux, que si l'un d'eux désire la mort ou se met

dans la tête qu'il doit mourir tel jour ou telle nuit, ce terme n'est pas écoulé qu'il expire.

Ils sont légers et inconstants, croient facilement tout ce qu'on leur raconte, quelque extraordinaire que ce soit. Il est aussi facile de les en dissuader et de leur faire nier ce qu'ils ont cru. Ils sont débauchés, sensuels, et s'abandonnent aux vices comme s'ils étaient privés de la raison humaine; cependant, dans leurs réunions, les hommes et les femmes se comportent convenablement, et en cela ils montrent de la pudeur.

La langue qui se parle le long de toute cette côte est la même (1), quoiqu'elle diffère un



peu dans certains endroits, mais pas assez pour qu'ils ne puissent pas se comprendre, et cela jusqu'au vingt-septième degré, car plus avant il y a d'autres Indiens que nous ne connaissons pas si bien, et qui parlent une langue tout à fait différente. Celle en usage le long de la côte est très-douce et facile à apprendre pour toutes les nations. Il y a des mots dont les hommes seuls se servent, et d'autres que les femmes seules emploient. Il leur manque trois lettres, savoir : l'F, l'L et l'R, chose étonnante, car ils n'ont en effet ni Foi, ni Loi, ni Roi, et vivent ainsi sans ordre, ni poids ni mesure, et sans compter. Ils n'adorent rien, mais ils pensent qu'après leur mort il y a de la gloire pour les bons et des châtiments pour les méchants; et tout ce qu'ils savent de l'immortalité de l'âme, c'est que les morts arrivent dans l'autre monde blessés, coupés en morceaux, tels enfin qu'ils ont quitté celui-ci. Ils enterrent leurs morts dans un caveau, assis

sur leurs, talons et ils placent à côté d'eux le filet qui leur a servi de lit. Pendant les premiers jours, les parents vont déposer des vivres sur la fosse; quelquefois même on ensevelit avec le mort des aliments : ils se figurent qu'il les mange et qu'il dort dans le filet qu'ils ont placé près de lui.

Ces gens n'ont ni roi ni souverain; cependant il y a un chef dans chaque village à qui ils obéissent volontairement, mais non pas parce qu'ils s'y croient obligés. A sa mort, son fils lui succède; néanmoins il ne fait qu'aller avec eux à la guerre et leur conseille comment ils doivent combattre, sans pouvoir les punir ni s'en faire obéir contre leur volonté.

[redacted]

très-vindicatifs, et vivent sans chef qui se fasse craindre ou obéir. Les parents du mort se réunissent contre le meurtrier et les siens, et les poursuivent avec une haine mortelle, qui a fini par les diviser en différents partis, et les a rendus ennemis les uns des autres comme ils le sont à présent.

Pour que ces querelles ne soient plus si communes à l'avenir, ils ont résolu d'y mettre un terme, de la manière suivante, afin de conserver la paix entre eux et d'être plus forts contre leurs ennemis. Ils ont décidé que, lorsqu'un Indien en tuerait un autre, les parents du mort se vengeraient et étrangleraient le coupable en public; qu'alors ceux-ci devraient se trouver satisfaits, et qu'on vivrait en paix et en amitié comme auparavant. Mais comme cette loi est volontaire et qu'il n'existe pas d'officiers de justice chargés de la faire exécuter, plusieurs ne veulent pas s'y soumettre; dans ce cas, ils se divisent de nouveau en partis, comme je l'ai dit plus haut.

Les Indiens habitent des hameaux qui n'ont que sept ou huit maisons très-longues et semblables à des corderies ou à des greniers ; elles ne sont bâties qu'en bois, et couvertes de feuilles de palmier et d'autres plantes de même genre ; elles sont entièrement remplies de monde, et chacun a sa place et son hamac dans lequel il dort, et ils logent ainsi deux ou trois ensemble. Au milieu est un long corridor ouvert qui leur sert de dortoir, et ressemble à l'entrepont d'une galère. Ils vivent tous en paix dans ces maisons sans avoir jamais de querelles ; ils sont au contraire si amis ensemble que qui l'est de l'un, l'est de tous, et quand l'un

[redacted]

lui demandant (si c'est un Indien) (1) où il est allé, et quelles fatigues il a éprouvées depuis son départ, lui représentant tous les dangers qu'il aurait pu courir, cherchant pour cela les expressions les plus tristes et les plus touchantes qu'elles peuvent trouver, afin d'exciter les autres à pleurer comme elles. Si c'est un Portugais, elles plaignent le malheur des morts qui n'ont pas assez vécu pour voir des hommes si braves et si vaillants que les Portugais, du pays desquels viennent toutes les bonnes choses; et elles nomment celles dont elles font le plus de cas. Cette réception est tellement usitée chez eux, qu'il est bien rare qu'on y manque, excepté s'ils ont à se plaindre de celui qui vient les visiter ou s'ils méditent quelque trahison.

Leur grande parure est de se percer la lèvre inférieure et d'y placer une pierre ob-

(1) Cette habitude des femmes brésiliennes de pleurer à l'arrivée des voyageurs est confirmée par tous les historiens.

longue; d'autres ont la figure pleine de trous et de pierres, de manière qu'ils sont affreux et difformes. On leur fait ces trous quand ils sont tout petits; ils ont aussi l'habitude de s'arracher la barbe et ne pas laisser un seul poil sur tout leur corps. Les femmes tiennent beaucoup à leurs cheveux : elles les portent longs, très-propres et très-bien peignés, et généralement en tresses. Les hommes et les femmes ont l'habitude de se teindre avec le suc d'un fruit que l'on nomme *genipápo*; d'abord il est vert, mais il devient très-noir quand il est étendu sur la peau et qu'il a eu le temps de sécher; on a beau le laver, la couleur ne s'en va pas avant le neuvième [redacted]

emmènent simplement leur femme avec eux quand elle est parvenue à un certain âge; car ils attendent qu'elle ait quatorze ou quinze ans environ. Quelques-uns ont trois ou quatre femmes, mais la première est plus estimée que les autres; c'est surtout l'usage des chefs, et ils le regardent comme un luxe et une gloire, et tiennent beaucoup à se distinguer en cela.

Il y a parmi eux des Indiennes qui font vœu de chasteté; elles ne veulent connaître aucun homme, et n'y consentiraient pas quand même on les tuerait. Celles-ci ne se livrent à aucune occupation de leur sexe (1); elles imitent en tout les hommes, comme si elles avaient cessé d'être femmes; elles ont

(1) Ce fait important n'a été signalé, à ce que nous croyons, ni par Lery, ni par Francisco d'Acunha. Thevet, Claude d'Abbeville, Le p. Yves d'Évreux, se taisent également sur ces espèces d'amazones sauvages; il ne faut pas les confondre avec celles dont parlent Yves d'Évreux et plusieurs anciens voyageurs, et qui selon eux vivaient seules et formaient une tribu à part.

les cheveux coupés comme eux; et vont à la guerre avec un arc et des flèches : elles chassent avec les hommes.

Chacune d'elles a une Indienne pour la servir, et avec laquelle elle dit qu'elle est mariée : elles vivent ensemble comme des époux.

Quant aux autres, aussitôt après l'accouchement elles vont se baigner à la rivière, et se portent ensuite aussi bien qu'auparavant. Elles élèvent leurs enfants aussi facilement qu'elles les mettent au monde; au contraire leurs maris se couchent dans leur hamac, et elles les soignent et les visitent comme si c'étaient eux qui eussent enfanté. Cela vient de ce qu'elles aiment beaucoup le père de leurs [redacted]

miers. Ils ne s'appliquent à aucune industrie utile, et leur seule occupation est de chercher avec leurs pères de quoi subsister, et ceux-ci en ont soin jusqu'à ce qu'ils soient en âge de pourvoir à leur existence, sans qu'ils aient d'autre héritage ni légitime à en espérer. En les élevant, ils font seulement ce que la nature a inspiré à tous les animaux qui n'ont pas l'usage de la raison. Ils se procurent facilement de quoi vivre sans qu'il leur en coûte beaucoup de peine, et ils sont bien plus oisifs que nous. Ils ne possèdent pas de terres et ne se soucient pas d'en posséder, de sorte qu'ils vivent sans cette avarice et cet amour des richesses qu'on trouve chez toutes les autres nations : ainsi l'or, l'argent et les pierres précieuses n'ont aucune valeur parmi eux, et ils ne se servent de rien qui leur ressemble.

Les hommes et les femmes vont entièrement nus, et ne couvrent aucune partie de leur corps. Leurs lits sont des filets de co-

ton que les Indiennes fabriquent sur des métiers à leur manière : ils ont neuf ou dix palmes de long; on les attache avec des cordes aux deux bouts, et ils sont ainsi suspendus à environ deux palmes au-dessus du foyer, de manière qu'on peut faire du feu pour se réchauffer pendant la nuit ou quand cela convient. Les plantes qu'ils cultivent dans leurs champs sont celles dont j'ai parlé plus haut, savoir : le mandioca et le maïs. Ils mangent la chair de beaucoup d'animaux qu'ils tuent à coups de flèches ou qu'ils prennent au lacet et dans des fosses, ce qui est leur manière la plus habituelle de chasser. Ils se nourrissent aussi de coquillages et de poissons qu'ils vont pêcher dans des *janga-*

[redacted]

gères et peuvent supporter un grand poids; elles ont quatorze ou quinze palmes de long et environ deux de large.

Ces Indiens vivent ainsi sans avoir de fermes ni faire de récoltes, sans honneurs et sans pompe. Comme je l'ai dit, ils sont tous égaux, leurs conditions sont en tout semblables, enfin dans ce pays l'on vit selon la justice et les lois de la nature.

CHAPITRE XI.

—

Des guerres que les Indiens ont entre eux et de leur manière de combattre.

[redacted]

lesquels ils sont si adroits qu'ils manquent bien rarement leur coup; ils les lancent avec une grande promptitude; ils sont hardis dans le danger et intrépides contre leurs adversaires. Quand ils vont à la guerre ils paraissent toujours certains de la victoire et de ne pas perdre un seul homme; et en partant ils disent, nous allons *tuer* nos ennemis; sans autre discours ni considération, et sans penser qu'ils peuvent aussi être vaincus, animés seulement par la *soif* de la vengeance, sans espérance de butin et sans autres intérêts. Ils font de longs voyages dans l'intérieur, traversent des forêts et des déserts pour aller chercher leurs ennemis. Quand ils veulent faire une expédition le long de la côte, ils vont par mer sur de petites embarcations qu'ils appellent *canoas* (*canots*). Ces bateaux sont faits d'un seul tronc d'arbre, en forme de navette de tisserand; ils portent jusqu'à vingt ou trente rameurs. Les Indiens en font d'autres de

même grandeur avec l'écorce d'un arbre, ils résistent bien à la lame, et sont très-légers, quoique moins sûrs, parce qu'ils coulent à fond quand ils sont pleins, ce que ne font pas ceux de bois, de quelque manière qu'on les tourne. Quand un de ces canots se remplit d'eau, les Indiens sautent à la mer, le soulèvent pour le vider, et se rembarquent pour continuer leur route.

Leurs combats sont très-acharnés, et ils se battent vaillamment sans aucune arme défensive. C'est une chose très-extraordinaire que de voir de part et d'autre deux ou trois mille hommes nus se lancer des flèches en poussant de grands cris, sautant légère- [redacted]

de grandes précautions avant d'en venir aux mains, et savent bien choisir leur moment pour attaquer les villages ennemis, ce qui est ordinairement de nuit et à l'instant où ceux-ci s'y attendent le moins. Quand ils ne peuvent y entrer, parce que l'on aura fait à l'entour une muraille de bois, ils en élèvent une autre qu'ils approchent toutes les nuits de dix ou douze pas jusqu'à ce qu'elle soit assez près de la première pour qu'ils puissent se blesser mutuellement en se jetant des pieux de bois. Mais la plupart du temps ce sont ceux du village qui restent vainqueurs, et les assaillants retournent chez eux, sans avoir obtenu le triomphe qu'ils espéraient, et cela, parce qu'ils n'ont ni armes défensives ni aucunes machines de siége, et ne savent pas se mettre à l'abri des coups de l'ennemi. Une autre raison de leur défaite, c'est qu'ils croient aux présages, et que la moindre chose les fait renoncer à leurs résolutions. Ils sont en cela si

inconstants et si pusillanimes, que souvent, après avoir quitté leur pays, très-décidés et très-désireux d'assouvir leur cruauté, s'ils rencontrent certain oiseau ou toute autre chose qu'ils regardent comme étant de mauvais augure, ils renoncent à leur dessein et s'en retournent sans qu'il y en ait parmi eux un seul qui s'y oppose. Ils perdent facilement courage pour quelque sottise du même genre, même quand ils sont presque sûrs d'obtenir la victoire.

Il est arrivé qu'un village étant déjà presque rendu, et qu'un perroquet ayant prononcé certaines paroles qu'on lui avait enseignées, ils levèrent subitement le siége, [redacted]

les épouvante jamais et ne peut éteindre leur désir de vengeance. Je veux à ce propos conter quelques évènements arrivés parmi eux, et j'en omettrai un grand nombre d'autres, qui pourraient former un gros volume s'il entrait dans mon plan de les rapporter chacun en particulier.

Dans la capitainerie de Sam-Vicente, sous le gouvernement de Jorge Ferreira, un village, non loin des établissements portugais, fut assailli par les ennemis, et le fils d'un des principaux fut tué dans l'attaque. Comme il était fort aimé de tout le monde, il n'y eut personne qui ne le pleurât, et ils montraient, par leurs larmes et leurs paroles de regret, la douleur qu'ils avaient de sa perte. Mais le père, outré et offensé de ne pas l'avoir encore vengé, pria tous ses amis de cacher la mort de son fils et de ne pas le pleurer. Trois ou quatre mois après, il réunit tout son monde, croyant le moment favorable pour effectuer



son projet, et tous répondirent à son appel. Au bout de quelques jours, il entra sur les terres des ennemis ; elles pouvaient être éloignées d'environ trois journées. Il s'établit près d'un village, dans l'endroit d'où il croyait pouvoir attaquer plus facilement. Quand la nuit fut arrivée, il s'éloigna des siens avec dix ou douze archers, en qui il avait le plus de confiance, et il entra avec eux dans le village des ennemis qui l'avaient offensé, et, laissant ses amis derrière lui, il s'avança seul et commença à examiner les maisons les unes après les autres, avec beaucoup de précaution, de manière à n'être pas aperçu. Grâce [redacted]

stant était prospice, il rompit une des feuilles de palmier dont la maison était couverte, allant droit au meurtrier de son fils, lui coupa la tête avec un couteau qu'il avait apporté à cet effet, l'emporta et se sauva. Les Indiens, réveillés par les convulsions et les râlements du mort, s'aperçurent de la présence d'un ennemi et le poursuivirent; mais ses compagnons, qu'il avait laissés dehors, et qui étaient sur leurs gardes, en tuèrent un grand nombre qui sortaient de leurs maisons et se retirèrent en combattant jusqu'à la forêt, d'où le reste chargea avec fureur ceux qui les poursuivaient, et ils en massacrèrent un bien plus grand nombre. Après avoir remporté cette victoire, ils retournèrent chez eux très-joyeux et très-satisfaits. La première chose que fit, en arrivant au village, le chef qui apportait la tête de son ennemi, fut de la placer sur un pieu au milieu de la place publique, en disant ces mots : Mes amis, à présent que j'ai vengé la mort de

mon fils et que j'ai apporté la tête de son meurtrier, je vous donne la permission de le pleurer, car auparavant c'est sur moi que vous auriez dû verser des larmes, puisque vous pouviez croire que je négligeais ma vengeance, ou même qu'accablé par le poids de mon malheur, j'y avais renoncé, étant celui qui devais être le plus affligé de sa mort. Depuis lors ce chef ne cessa d'être redouté, et son nom devint célèbre dans tout le pays.

Un autre événement, non moins extraordinaire, arriva entre Porto-Seguro et Spirito-Sancto, dans la guerre où fut tué Fernano de Sà, fils de Mem de Sà, qui était alors gouverneur-général de cette province. Les Portugais, s'étant emparés d'un village à l'aide de quelques Indiens, nos alliés, s'approchèrent d'une maison pour faire prisonniers ceux qui s'y trouvaient, comme ils avaient déjà fait des autres habitants. Mais ceux-ci, décidés à mourir, résolurent d'en défendre l'entrée ; les assaillants, voyant

qu'ils ne voulaient pas se rendre, les menacèrent, s'ils ne le faisaient, d'incendier la maison. Cette menace ne servant à rien, et ceux qui gardaient la maison étant résolus de tuer tous ceux qui approcheraient, on y mit réellement le feu. La maison brûlait déjà, quand leur cacique, voyant qu'il n'avait aucun espoir de se sauver, ni de se venger, s'élança sur un chef des ennemis, qui passait près de là, le saisit avec tant de force qu'il ne put échapper de ses mains, et l'entraîna avec lui au milieu des flammes, qui les consumèrent ainsi que tous ceux qui y étaient renfermés, sans qu'il en échappât un seul.

A pareille époque et au même endroit, un Portugais ayant donné à un Indien un si violent coup de revers qu'il le coupa presqu'en deux, celui-ci tomba expirant, mais avant de rendre le dernier soupir il prit un brin de paille qui se trouvait près de lui, et le jeta à celui qui l'avait blessé,

comme s'il eût voulu lui dire : « Vois mon intention, car je ne peux me venger autrement de toi. » D'où l'on peut conclure que ce qui les tourmente le plus au moment d'expirer, c'est le regret de ne pouvoir se venger de leurs ennemis.

CHAPITRE XII.

—

De la mort que les Indiens infligent à leurs prisonniers, et de leur cruauté envers eux.

Un des actes de ces Indiens, qui répugnent le plus à la nature humaine et en quoi ils diffèrent davantage des autres hommes, ce sont les grandes cruautés qu'ils exercent sur toutes les personnes étrangères à leur tribu, dont ils peuvent se rendre maîtres. Car non-seulement ils leur font sub[redacted]

cruelle dans le moment où ils sont le plus libres et le plus éloignés de toute appréhension, mais ils dévorent ensuite leur chair avec tant de barbarie, qu'ils surpassent en cela même les animaux féroces qui sont nés sans avoir l'usage de la raison et sans éprouver de la pitié.

Quand ils parviennent à s'emparer d'un de leurs ennemis, loin de le tuer sur-le-champ, ils l'emmènent dans leur pays pour savourer leur vengeance. Dès que les habitants du village apprennent qu'il arrive un captif, ils vont au-devant de lui à plus d'une demi-lieue et le reçoivent avec des injures et des insultes, au son de flûtes fabriquées avec les os des jambes d'autres ennemis qu'ils ont fait périr de la même manière. En arrivant au village, ils le promènent en triomphe d'un endroit à l'autre, et lui attachent sous les aisselles une corde en coton, faite exprès pour cet usage, très-forte à l'endroit qui l'entoure, et dont

le nœud est si artistement fait qu'il ne peut être dénoué que par celui qui l'a arrangé. L'on attache les deux bouts, qui sont très-longs, de manière à ce qu'il ne puisse pas s'enfuir pendant la nuit. On le met dans une maison et près de lui on tend un hamac; aussitôt qu'il s'y est placé les injures cessent et personne ne lui adresse plus une seule parole insultante. On lui donne pour femme une fille jeune, belle, et des plus vertueuses du village; elle est chargée de lui donner à manger et de le surveiller, de sorte qu'il ne peut aller nulle part sans qu'elle l'accompagne. Après l'avoir gardé ainsi un an ou pendant tout le temps qu'ils désirent, en le traitant très-bien, ils se décident à le tuer.

Quelques jours avant sa mort, ils préparent beaucoup de vaisselle neuve [redacted]
et [redacted]

On bâtit ensuite au prisonnier une maison neuve, où il va demeurer. Le matin du jour où il doit mourir on l'en fait sortir avant le lever du soleil puis on le mène se baigner à la rivière, en chantant et en dansant. Quand il est de retour, on le conduit à la place du village : là on lui attache la corde autour de la ceinture, et deux ou trois Indiens s'emparent des deux bouts. On lui laisse les deux mains libres, pour sa défense, et l'on place près de lui un tas d'une espèce de pomme très-dure de la grosseur des oranges afin qu'il puisse les jeter à qui il voudra (1). L'Indien chargé de le tuer est toujours un des plus vaillants et des plus considérés du pays, et c'est une faveur et une marque de distinction que d'être choisi pour cet office. Celui-ci commence par se couvrir tout le corps de plumes de perroquets et d'autres

(1) Ces fruits étaient remplacés dans certains villages par des pierres et des tessons.

oiseaux de diverses couleurs : accoutré de cette manière, il s'avance suivi d'un Indien qui porte son épée sur un grand plat. Elle est faite d'un bois très-lourd et très-dur, en forme de massue, et le bout ressemble un peu à une pelle. Lorsqu'il approche du patient, il la saisit et fait le moulinet avec cette arme en la passant sous ses bras et sous ses jambes. Après cette cérémonie, il s'éloigne un peu, et commence à adresser au prisonnier un discours en forme de sermon, l'exhortant à se défendre vaillamment, afin qu'on ne dise pas qu'il est mort en homme faible, efféminé et de peu de cœur : qu'il se rappelle combien de braves ont péri ainsi de la main de leurs ennemis, et non pas dans leur lit, tels que de faibles femmes qui ne sont pas nées pour une fin aussi glorieuse.

[redacted]

pond avec orgueil et fierté : « Vous avez raison de me tuer ; car j'ai traité de même vos parents et vos amis, et, s'ils sont vengés par ma mort, souvenez-vous que mes amis et mes parents me vengeront aussi, et vous traiteront vous et vos descendants de la même manière. » Quand il a dit tout cela et d'autres choses semblables, l'exécuteur s'approche de lui, tenant à deux mains son épée levée et fait plusieurs fois semblant de le frapper. Le misérable patient voyant cette épée entre les mains de son mortel ennemi, fixe les yeux sur cette arme redoutable et se défend du mieux qu'il peut. Il arrive quelquefois qu'ils luttent corps à corps et qu'il maltraite l'exécuteur avec sa propre épée. Mais cela est rare, parce que les assistants s'empressent de l'arracher de ses mains. Ce dernier prend ordinairement si bien son temps, qu'il lui brise la tête d'un seul coup. A l'instant une vieille Indienne, qui se tient toute prête avec une calebasse à la

main, accourt pour recevoir le sang et la cervelle. Aussitôt qu'il est mort, on le coupe en morceaux, et tous les chefs qui se trouvent là en emportent un pour régaler les gens de leur village. Ils font tout cuire et rôtir, et il n'en reste rien qui ne soit dévoré par les gens du pays. Mais l'exécuteur n'en mange pas, et se fait scarifier par tout le corps; et ils croient qu'il mourrait lui-même s'il ne se tirait du sang après avoir rempli son office. Ils font fumer un bras, une jambe ou quelque autre partie du corps du captif, et la gardent ainsi pendant plusieurs mois. Lorsqu'ils veulent la manger, ils célèbrent les mêmes fêtes et renouvellent par les mêmes cérémonies le souvenir de leur vengeance.

[redacted]

tuent l'enfant après sa naissance et le mangent, sans que personne parmi eux ait pitié d'une mort aussi injuste : et les père et mère de la femme, qui devraient le plus regretter cette mort, sont ceux qui en mangent le plus volontiers, disant que c'est le fils de son père et qu'ils se vengent de lui. Ils ne croient pas que cet enfant ait rien de sa mère ou qu'il y ait le moindre mélange de leur sang, et voilà pourquoi ils donnent une femme à leur prisonnier; car ils sont si barbares, qu'ils ne se croiraient pas assez vengés du père s'ils ne se vengeaient aussi sur cette innocente créature.

Souvent la mère, prévoyant cette cruauté, fait périr son fils et l'empêche de venir à terme; il arrive aussi quelquefois qu'elle s'attache tant à son mari, qu'elle s'enfuit avec lui dans son pays pour le délivrer de la mort, et il existe encore aujourd'hui des Portugais qui ont échappé de cette manière. Mais tous ceux qui ne peuvent se sauver

ainsi ou par une autre ruse, sont sûrs de ne pas éviter la mort, car ils n'accordent jamais de grâce à un ennemi, hòmme ou femme, et aucune richesse du monde ne les ferait renoncer à leur vengeance. Néanmoins, quand un chef ou un autre habitant du village se marie avec une esclave faite sur l'ennemi, ce qui n'est pas rare, ils lui donnent la liberté et renoncent à leur vengeance par amour pour celui qui l'a épousée. Après la mort de cette femme ils lui brisent la tête pour assouvir leur vengeance, ce dont le mari ne s'offense point. Mais quand elle a des fils, ceux-ci ne permettent à personne d'approcher leur mère,

[redacted]

courent la côte comme des bandits, et sont venus vers 1555 s'établir dans l'intérieur, depuis la capitainerie de Os-Ilheos jusqu'à celle de Porto-Seguro. Ils habitent ce pays de préférence, parce que la disposition du terrain leur est plus favorable tant à cause de l'étendue des forêts, qui favorise les embuscades, qu'à cause de la grande quantité de gibier qu'on y trouve, et qui forme leur principale nourriture. Les Aimores, d'une plus haute stature que les autres Indiens, parlent une langue tout-à-fait différente. Ils vivent comme des bêtes fauves, dans les bois, sans avoir ni villages ni maisons. Ils sont très-robustes, ont des arcs très-longs, très-forts, proportionnés à leur stature, et des flèches de même. Ces espèces de bédoins ont fait beaucoup de mal depuis qu'ils sont venus s'établir dans ces capitaineries; ils ont tué beaucoup de Portugais et des esclaves, car ils sont très-barbares et ennemis de tout le monde. Ils ne se battent pas en rase campagne, et n'ont

pas assez de courage pour cela; mais ils s'embusquent au coin d'un bois, près d'un chemin, et quand quelqu'un vient à passer, ils lui percent le corps d'une flèche sans jamais manquer leur coup. Les femmes portent de gros bâtons en forme de massue, et les aident à tuer leurs ennemis quand l'occasion s'en présente. Jusqu'à présent on n'a trouvé aucun moyen de détruire ces perfides, parce qu'ils font leur coup quand ils trouvent un moment favorable, et se réfugient ensuite dans les forêts. Ils sont si agiles et si adroits que, quand on les poursuit dans leur retraite, au moment où on croit les saisir on en trouve d'autres en embuscade qui massacrent ceux qui ne se [redacted]

esclaves, armés d'arcs et de flèches pour pouvoir se défendre. Ils vivent ordinairement dispersés, mais quand ils veulent se réunir ils s'appellent en sifflant comme les singes ou comme les moineaux, et s'entendent et se comprennent entre eux sans qu'on puisse les comprendre. Ils ne font quartier à personne, et sont si prompts et si expéditifs dans leur vengeance, que quelquefois ils coupent des morceaux de chair à un homme encore vivant et les font rôtir ainsi devant ses yeux. En un mot, ces sauvages sont plus sanguinaires et plus cruels qu'il n'est possible de l'exprimer. Les Portugais en ont pris quelques-uns; mais ils sont si barbares et d'un caractère si farouche, qu'ils n'ont jamais pu les *apprivoiser*; et on n'en trouve aucun parmi les esclaves, ne pouvant pas, comme les autres Indiens, se soumettre à la sujétion.

Sur la rive occidentale du Maranham, vers le deuxième degré de latitude, habite

une nation nommée Tapuyas, qui prétend être de la même race que ces Aimorés, ou du moins leurs frères d'armes, et quand ils se rencontrent, ils ne se font pas de mal. Ces Tapuyas ne mangent pas la chair de leurs prisonniers ; ils sont au contraire les ennemis mortels de ceux qui ont cet usage, et ils les poursuivent avec fureur. Mais ils ont une autre coutume contre nature plus affreuse, plus diabolique et plus digne d'exécration.

Quand l'un d'eux est tellement malade qu'il ne peut en revenir, son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ou bien ses proches parents, le tuent de leurs propres mains, [redacted]

aiment, et que, puisqu'il est leur parent et qu'ils ont tant de raison de l'aimer, la sépulture la plus honorable qu'ils puissent lui donner, est leur propre corps, où ils le conserveront toujours (1).

Comme mon intention est de traiter seulement des Indiens qui habitent le long de la côte, et avec lesquels les Portugais ont des communications journalières, je n'ai pas voulu décrire les coutumes des autres nations, croyant que ce serait témérité et défaut de prudence que de parler, dans une histoire aussi véritable, de choses qui pourraient se trouver fausses, tant nous avons peu de connaissance des mœurs de celles qui vivent dans l'intérieur.

(1) Ce fait curieux est attesté par l'auteur du *Roteiro do Brasil* de la bibliothèque royale, qu'on peut, selon M. Ferdinand Denis, attribuer à Francisco d'Acunha. Moreau et Roulox Baro en font aussi mention.

CHAPITRE XIII.

—

Des succès que les pères de la compagnie (*de Jésus*) ont obtenus en prêchant la doctrine chrétienne dans ce pays.

Les pères de la compagnie de Jésus pos- [redacted]

ni culte, il leur est très-facile d'adopter les nôtres ; mais aussi ils les abandonnent pour le plus léger motif et s'enfuient dans l'intérieur, après avoir été baptisés et instruits dans notre religion. C'est pourquoi les pères, voyant leur grande inconstance et leur peu de disposition à observer les commandements de Dieu, principalement quand ils sont vieux; car alors la doctrine a plus de peine à germer, préférérent s'occuper des enfants, qu'ils instruisent dès leur plus tendre jeunesse, dans l'espoir qu'avec le temps et l'aide de Dieu ils pourront répandre la religion chrétienne dans toute cette province, et que notre sainte foi catholique y sera aussi florissante que dans tout le reste de la chrétienté. Pour ne pas perdre le fruit de leur enseignement, et mieux propager leur doctrine, les pères ont résolu d'éviter toutes les occasions qui pourraient être de notre part un sujet de scandale, un empêchement, ou causer un préjudice

à la conscience des habitants du pays; car, comme les Indiens désirent avec passion plusieurs choses, qui viennent de Portugal, telles que des chemises, des casaques, de la quincaillerie et d'autres objets de ce genre, ils se vendaient les uns les autres aux Portugais pour en avoir. Quelquefois ceux-ci les enlevaient tant qu'ils le pouvaient, et leur faisaient toutes sortes de dommages, sans que personne les en empêchât. Mais maintenant ces abus ont cessé, et l'on ne fait plus de pareils marchés; car, lorsque les pères ont vu les désordres qu'ils occasionnaient, et le tort qu'ils faisaient à la loi de Dieu, ils les ont défendus et ont empêché les descentes que les Portu-

[redacted]

vres pies, et l'on ne peut avec raison leur refuser des louanges; mais ces actes sont si nombreux et si connus dans le pays, que je n'ai pas besoin de m'étendre sur ce sujet. Il me suffira de dire que tout le monde les trouve saints et bons, et qu'ils n'ont d'autre but que le service de Dieu, de qui seul ils espèrent la récompense de leurs vertus.



térieur. N'ayant pas de terres cultivées qui les retiennent dans leur patrie, ils sont sans cesse occupés à chercher des habitations nouvelles, croyant gagner ainsi l'immortalité et le repos éternel (1). Il arriva que quelques-uns d'entre eux quittèrent leur pays, et s'enfoncèrent dans l'intérieur. Après quelques journées de marche, ils rencontrèrent d'autres Indiens, leurs ennemis, à qui ils firent une guerre cruelle; mais ceux-ci, étant très-nombreux, les vainquirent. Ne pouvant retourner dans leur patrie, ils s'enfoncèrent encore davantage dans les terres. La fatigue et la misère en firent périr un grand nombre, et ceux qui survécurent arrivèrent dans un pays où il y avait de grands villages, une population nombreuse,

(1) Cette histoire est fort singulière, mais ce qui l'est presque autant, c'est qu'elle se trouve tout au long dans l'ouvrage du père Simon (*Noticias historiales de tierra firme. Cuenca*, 1626, *folio* noticia VI, cap. I); il place cet événement vers 1560, et dit que ce furent les rapports de ces Indiens qui déterminèrent le gouverneur à faire partir une expédition de découverte à la tête de laquelle il plaça Pedro de Ursua.

et tant de richesses qu'ils affirmèrent qu'il y avait de très-longues rues habitées par des gens dont l'unique occupation était de travailler l'or et les pierreries. Ils y passèrent quelques jours, et les habitants, leur voyant des outils de fer qu'ils possédaient, leur demandèrent d'où ils les avaient eus et comment ils étaient venus entre leurs mains. Nos Indiens répondirent qu'ils les tenaient d'hommes barbus qui habitaient la côte orientale, leur donnant encore d'autres indications pour désigner les Portugais. Ceux-ci leur dirent, parlant sans doute des Espagnols du Pérou, qu'ils avaient entendu dire que, sur la côte opposée, il y avait aussi des hommes semblables. Ils [redacted]

vière des Amazones, s'embarquèrent sur des canots qu'ils construisirent, et, après une navigation de deux années, ils arrivèrent dans la province de Quito, habitée par les Castillans. Ceux-ci, voyant que c'était une nation inconnue, s'étonnèrent fort, ne sachant pas qui ils étaient, ni d'où ils venaient. Mais quelques Portugais qui se trouvaient là les reconnurent pour des habitants de la province de Sancta-Cruz; les ayant questionnés sur le but de leur voyage, ils leur racontèrent avec de grands détails tout ce qui leur était arrivé. Nous en avons eu connaissance tant par les Espagnols du Pérou, qui ont acheté ces boucliers à un prix très-élevé, que par les Portugais qui étaient chez eux quand cela arriva. Il y a dans ce royaume des personnes d'autorité et dignes de foi, qui assurent qu'elles leur ont entendu dire tout ce que je viens de raconter. Mais il est certain que ce pays est situé dans le domaine du roi de Portugal, et plus près, sans comparaison,

des colonies portugaises que des colonies espagnoles; ce qu'on voit clairement par le peu de temps que les Indiens mirent à y arriver, et par le long voyage qu'ils firent de là aux possessions espagnoles, qui fut, comme je l'ai dit, de près de deux ans.

Outre l'assurance que nous tirons de ce rapport, beaucoup d'Indiens affirment qu'il y a une grande quantité d'or dans l'intérieur. On peut les croire en cela, car tous, et dans les différentes provinces, sont d'accord sur ce point, et il est très-connu parmi eux, qu'il existe dans l'intérieur un lac où la rivière de Sam-Francisco, dont j'ai parlé plus haut, prend sa source. Ils disent que, dans les îles qu'il

[redacted]

soixante-dix cruzades (1), et d'une autre mine trois cents et plus, et il y en a en outre une grande quantité de cuivre.

Ils ont trouvé aussi d'autres mines de pierres blanches, vertes, et d'autres couleurs diverses, qui sont à cinq ou six pans, comme les diamants, et travaillées par la nature comme si elles l'étaient de la main des hommes. Ces pierres se forment dans une espèce de vase de la grandeur d'une noix de coco, au nombre de plus de quatre cents enchâssées dans la masse et dont les pointes sortent en dehors. Quelques-unes de ces pierres sont encore imparfaites, car on dit que quand la masse est parfaite, elle éclate avec un bruit tel qu'on croirait entendre une armée entière tirer des coups de fusil, et les pierres sont lancées avec tant de violence qu'elles s'enfoncent d'un ou deux *estadio* dans la terre (2). Je

(1) La creuzade vieille, monnaie réelle, vaut 3 fr. 30 cent.

(2) Le estadio représente la toise ancienne ou 6 pieds.

ne parle pas de leur valeur, parce qu'on ne la connaît pas encore; mais je sais que, dans cette province, on trouve beaucoup de pierres et de minéraux dont on pourra tirer une richesse infinie. Que Dieu permette qu'on les découvre tous de nos jours; car la gloire de la couronne en sera beaucoup augmentée, et nous espérons bientôt (par la faveur divine) nous voir dans un état si prospère que nous n'aurons plus rien à désirer.

FIN.



TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

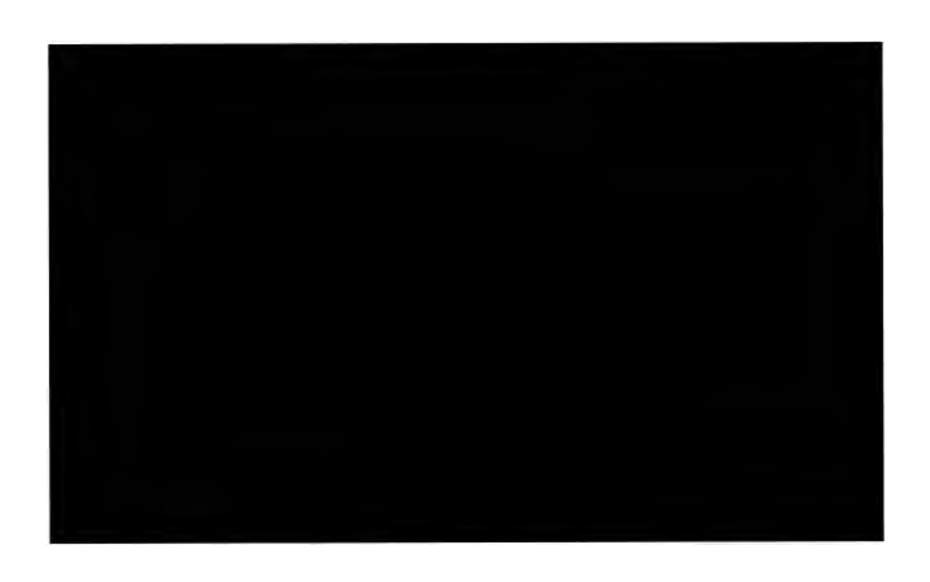
VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

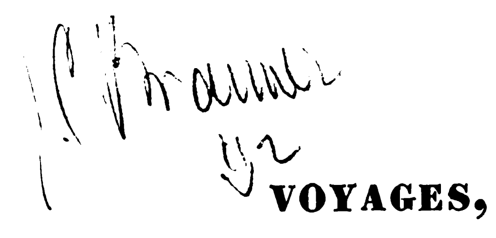
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.





IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, 4, PLACE DE L'ODÉON.



VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR HENRI TERNAUX.



HISTOIRE

D'UN PAYS SITUÉ DANS LE NOUVEAU MONDE,



[redacted]

VÉRITABLE HISTOIRE ET DESCRIPTION

D'UN PAYS HABITÉ

PAR DES HOMMES SAUVAGES

NUS, FÉROCES ET ANTHROPOPHAGES,

SITUÉ

DANS LE NOUVEAU MONDE

NOMMÉ AMÉRIQUE,

INCONNU

DANS LE PAYS DE HESSE, AVANT ET DEPUIS LA NAISSANCE
DE JÉSUS-CHRIST, JUSQU'A L'ANNÉE DERNIÈRE.

HANS STADEN DE HOMBERG, EN HESSE,

L'A CONNU PAR SA PROPRE EXPÉRIENCE ET LE FAIT CONNAÎTRE
ACTUELLEMENT PAR LE MOYEN DE L'IMPRESSION.

[redacted]



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR FRANÇAIS.

La relation d'Hans Staden, dont nous donnons aujourd'hui la première version française, parut en allemand à Marbourg, en 1557, [redacted]

temps, avait pris le nom de Dryander. Il la fit précéder d'une longue préface, plus savante qu'utile, et que je n'ai pas cru devoir conserver, parce qu'elle ne contient aucun renseignement important pour nous. Cette édition allemande, dédiée à l'électeur de Hesse, est ornée de figures en bois, très-curieuses et assez bien exécutées; elle est de la plus grande rareté, et n'a pas été inutile à Jean de Léry, qui en parle en ces termes:

« Et faut que j'adjouste encores ici, pour le contentement des lecteurs et confirmation de tout ce que j'ai traitté en ceste histoire, qu'estant à Basle en Suysse, au mois de mars 1586, M. le docteur Félix Platerus, personnage rare par son savoir et amateur de toutes singularitez, dont il a ses salles, chambres et cabinets parez, tant de choses naturelles qu'artificielles comme j'ai veu : après m'avoir fait un très bon accueil en sa maison des plus

belles qui soyent en la dite ville, lui, et moi ayans discouru bien au long de mon voyage en Amérique, dont il avait l'histoire imprimee, il m'a dit que, l'ayant conféree avec ce que Jean Staden, Allemand de nation, qui avoit esté fort long temps en ce pays là, en avoit escrit, il trouvoit que nous nous convenions très bien en la description, et façons de faire des sauvages amériquains: et là-dessus me bailla le livre dudit Staden, figuré et imprimé en allemand, à la charge toutefois (pour ce qu'il s'en recouvroit malaisément), que je lui renvoyerois, comme je fis après que Théodore Turquet, Seigneur de

[redacted]

den, qui a esté environ huict ans, en ce pays là, en deux voyages qu'il y a faits (car, comme il l'a dit, il partit au premier 1547. et revint en 1555., la même annee que Villegagnon s'embarqua pour y aller; et deux ans avant que nous y arrivissions), ayant esté détenu prisonnier plus de six mois par les Tououpinambaoults qui l'ont voulu manger plusieurs fois, mesme ceux que j'ai cognus depuis, nom par nom, aux environs de la rivière de *Geneure*, qui estoyent nos alliez et ennemis des Portugais, avec lesquels Jean Staden estoit quand il fut prins, comme il les descrit, je remarquai qu'il en parloit du tout à la vérité; bien aise aussi que je fus, de ce qu'ayant mis mon histoire en lumière, plus de huict ans avant que j'eusse jamais ouy parler de Jean Staden, moins qu'il eust voyagé en Amérique, je vis que nous avions si bien rencontré en la description des Sauvages Bré-

siliens et autres choses qui se voyent, tant en cette terre là que sur mer, qu'on diroit que nous avons communiqué ensemble avant que de faire nos narrations. Ainsi ce livre de Jean Staden, qui de n'aguères a esté imprimé en latin, et désire bien qu'il le soit en françois, ofrant, si on le veut faire, de bailler ce que j'en ai jà de traduit, et l'embellir de choses notables, mérite semblablement d'être leu de tous ceux qui désirent savoir au vrai les coustumes et façons de faire vraiment sauvages des Brésiliens. Joint qu'il tesmoignera avec moi que Thevet a été superlativement effronté menteur, tant en ce qu'il a mis en général en [redacted]

ceux qu'il pouvoit attraper de ses ennemis, tant il y a toutesfois qu'il ne dit pas que ce fust un géant, ains seulement un puissant homme, moins qu'il portast des pièces d'artillerie pour les tirer de dessus ses épaules toutes nues après ses ennemis, comme Thevet l'a barbouillé et fait pourtraire en sa fabuleuse Cosmographie. Ainsi que, en le réfutant, j'ai dit en la préface de ceste histoire, etc. »

Je n'ajouterai rien au témoignage de de Léry, qui, certes, était meilleur juge que qui que ce fût du mérite et de l'authenticité de cette relation, œuvre d'un soldat peu lettré, mais homme de cœur et de tête. Je n'ai pu trouver aucun détail sur la vie de Hans Staden, si ce n'est qu'il était né dans la petite ville de Wetter, et qu'il vivait encore à Wolffhagen en 1557, quand sa relation a paru. Elle a été réimprimée à la suite de la traduction allemande de Cadamosto. Francfort, 1567, f°.

RELATION

DE HANS STADEN.

CHAPITRE PREMIER.

Moi, Hans Staden de Hombourg, en Hesse, ayant pris la résolution, s'il plaisait à Dieu, de visiter les Indes, je me rendis en Hollande, [redacted]

je passai de là à Lisbonne, qui en est éloigné de cinq milles. L'hôte de l'auberge où j'allai loger était un Allemand, qui se nommait Leuhr le jeune. Après être resté quelque temps chez lui, je lui racontai que j'avais quitté ma patrie avec le désir de me rendre aux Indes; mais il me répondit que j'avais trop tardé, les vaisseaux du roi étant déjà partis. Je le suppliai alors, en lui promettant de lui en être reconnaissant, de chercher à me procurer un autre passage, lui qui savait la langue du pays.

Il me fit recevoir, en qualité de soldat arquebusier, à bord du vaisseau d'un certain capitaine Pintiado, qui allait faire le commerce au Brésil. Pintiado était autorisé à attaquer les vaisseaux qui trafiquaient avec les Maures de Barbarie, et tous les bâtiments français qu'il trouverait faisant le commerce avec les sauvages du Brésil. On l'avait aussi chargé d'y conduire des condamnés auxquels on avait accordé la vie pour peupler ce nouveau pays.

Notre vaisseau était bien pourvu de tout ce qui est nécessaire à la navigation. Nous étions à bord trois Allemands, Hans de Bruchausen, Henri Braut de Brême et moi.



CHAPITRE II.

Mon premier départ de Lisbonne en Portugal.

Nous quittâmes Lisbonne dans la compagnie d'un petit vaisseau qui appartenait aussi [redacted]

barie, nommée Cape de Gel (*le Cap Ger*), qui appartient à un roi maure, nommé Schiriffi. Cette ville était soumise autrefois au roi de Portugal, mais Schiriffi la lui a enlevée. Nous espérions nous emparer dans ces parages d'un vaisseau qui commerçait avec les infidèles.

En approchant de la côte, nous rencontrâmes beaucoup de pêcheurs espagnols qui nous assurèrent qu'il y avait des vaisseaux près de la ville, et nous vîmes bientôt sortir du port un bâtiment richement chargé. Nous le prîmes après lui avoir donné la chasse; mais l'équipage s'échappa dans les embarcations. Ayant aperçu sur la rive une chaloupe qui pouvait les remplacer, nous allâmes nous en emparer.

Les Maures arrivèrent à cheval pour nous résister; mais notre artillerie les en empêcha, et nous retournâmes à Madère avec notre prise, qui était chargée de sucre, d'amandes, de dattes, de peaux de chèvres et de gomme arabique. Nous expédiâmes l'autre

vaisseau à Lisbonne, pour demander au roi ce que nous devions faire des marchandises dont nous nous étions emparés, et qui appartenaient à des négociants de Castille et de Valence. Il nous ordonna de continuer notre route vers le Brésil, et de laisser notre prise à Madère, pour qu'il eût le loisir d'informer.

Nous nous dirigeâmes de nouveau vers le Cap Ger, pour voir si nous pourrions faire quelqu'autre prise; mais les vents contraires nous ayant empêchés de nous approcher de terre, nous nous décidâmes, le jour de la Toussaint, à partir pour le Brésil.

Quand nous fûmes éloignés de quatre cents milles (1) de la côte de Barbarie, nous vîmes autour du vaisseau une foule de poissons que

[redacted]

deur des harengs, qui des deux côtés ont des ailes comme celles des chauves-souris : les grands leur donnent la chasse. Quand ils sont poursuivis de trop près, ils s'élèvent au-dessus de l'eau à la hauteur d'environ deux brasses, volent ainsi presqu'à perte de vue, et replongent ensuite dans l'eau. Souvent nous en trouvions le matin quelques-uns qui étaient tombés sur le pont pendant la nuit. On les nomme, en portugais, pisce bolador (*peixes voadores*, poissons volants).

Nous arrivâmes bientôt à la hauteur de la ligne équinoxiale, où nous éprouvâmes de grandes chaleurs, car le soleil donnait d'aplomb sur nos têtes.

L'orage et les vents contraires durèrent si longtemps, que nous commençâmes à craindre de manquer de vivres. Une nuit, que la tempête était très-violente, j'aperçus sur le vaisseau des flammes bleues, comme je n'en avais jamais vu, particulièrement sur l'avant, là où les vagues avaient frappé. Les Portugais di-

saient que c'était un signe de beau temps, et que Dieu l'envoyait pour nous réconforter dans le péril. C'est pourquoi nous nous empressâmes de l'en remercier; mais elles disparurent bientôt. On nomme ces lumières : Sante-Elmo ou Corpus-Santon (*le feu Saint-Elme*).

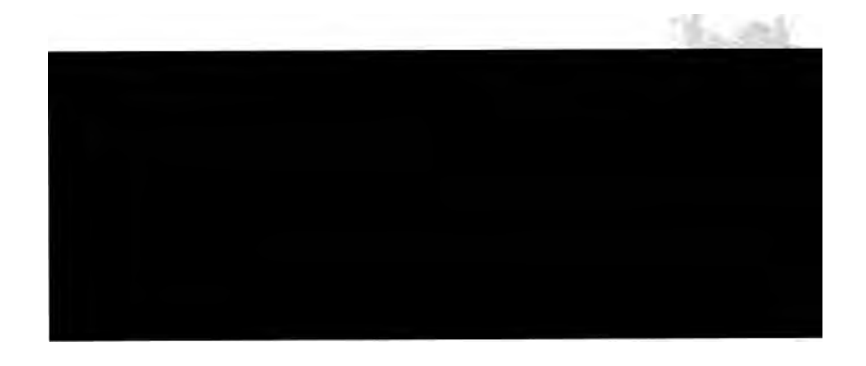
Dès le point du jour, la violence du vent s'apaisa et il devint favorable, ce qui nous prouva bien que ces lumières étaient un miracle du ciel.

Poussés par un bon vent, nous arrivâmes, le 28 janvier, en vue d'une pointe de terre nommée le Cap de Saint-Augustin, et nous entrâmes bientôt dans le port de Prannenbucke (*Pernambouc*), qui en est à huit milles; après

[redacted]

CHAPITRE III.

Comment les sauvages de Prannenbucke se révoltèrent et voulurent détruire l'établissement des Portugais.



Quarante hommes de notre équipage s'embarquèrent dans une chaloupe pour aller au secours de Garasu. Ce village est bâti dans un bras de mer qui s'avance deux milles dans les terres. Nous étions en tout quatre-vingt-dix chrétiens et une trentaine d'esclaves nègres et Brésiliens, tandis que les assiégeants s'élevaient au nombre d'environ huit mille. Garasu n'était défendu que par une palissade.

CHAPITRE IV.

—

Description de notre forteresse. — Comment nous y fûmes attaqués.

Les Indiens qui nous assiégeaient avaient

[redacted]

eux, ils se jetaiént tous par terre, pensant se mettre ainsi à l'abri de nos coups. Ils nous serraient de si près, qu'on ne pouvait ni entrer dans le village ni en sortir; ils approchaient le plus possible et tiraient en l'air, croyant que leurs flèches retomberaient sur nous. Ils en lançaient aussi qui étaient enveloppées de cire et de coton enflammés, dans l'espoir de mettre le feu au toit des maisons, et de s'emparer de nous pour nous dévorer.

Nous avions peu de vivres, ils furent bientôt consommés; car c'est l'usage du pays d'aller prendre tous les jours ou tous les deux jours des racines fraîches pour faire du pain ou des gâteaux, et nous ne le pouvions plus.

Voyant donc que nous allions manquer de nourriture, nous partîmes avec deux embarcations pour en chercher à un village nommé Tammaraka. Les sauvages avaient jeté des troncs d'arbres en travers du fleuve, et

s'étaient placés sur les deux rives pour nous disputer le passage. Nous rompîmes ces digues; mais, comme c'était le moment de la marée basse, nous restâmes bientôt à sec. Les sauvages, voyant qu'ils ne pouvaient rien nous faire, réunirent une quantité de bois sec entre leurs fortifications et le rivage, avec l'intention de l'allumer et d'y jeter du poivre du pays, pour que la fumée nous chassât de nos embarcations; mais ce projet ne leur réussit pas, car, la marée ayant remonté, nous parvînmes à Tammaraka. Quand nous voulûmes regagner le village assiégé, les Indiens nous barrèrent de nouveau le passage. Non-seulement ils avaient placé des arbres en travers du fleuve et s'étaient postés sur les deux

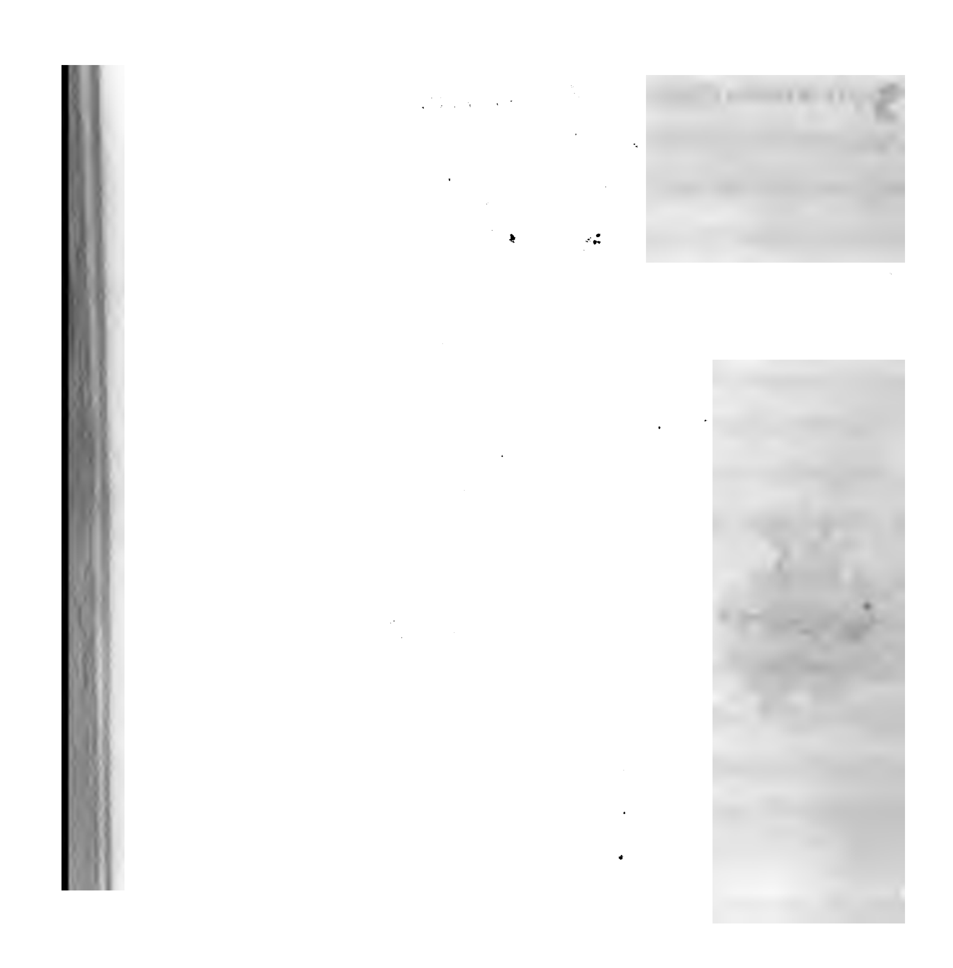
[redacted]

forteresse, et l'intention des Indiens était de les tirer au moment où nous passerions, et de faire tomber les arbres sur nos embarcations. Nous forçâmes le passage; un des deux arbres tomba sur les fortifications, l'autre, derrière notre barque. Quand nous voulûmes rompre les digues, nous appelâmes nos camarades pour venir nous aider; mais les sauvages se mirent aussi à crier pour les empêcher de nous entendre. Un petit bois nous cachait, ce qui ne permettait pas aux nôtres de s'apercevoir de notre arrivée; cependant nous étions assez près d'eux pour qu'ils pussent nous entendre, si les sauvages ne les en avaient empêchés par leurs cris.

Les naturels, voyant que nous étions entrés dans le fort avec les vivres, et qu'ils ne pouvaient rien faire contre nous, demandèrent la paix et se retirèrent. Le siége dura près d'un mois, et plusieurs des leurs furent tués, mais aucun chrétien ne périt.

Ayant fait la paix avec les sauvages, nous

retournâmes à notre vaisseau, qui se trouvait à Marin. Nous y prîmes de l'eau ainsi qu'une provision de racine de manioc; et le commandant nous fit ses remercîments des secours que nous avions portés à Garasu.



CHAPITRE V.

—

Comment nous allâmes de Prannenbucke au pays des Buttugaris, où nous trouvâmes un vaisseau français avec lequel nous combattîmes.

Après avoir quitté ce port, nous allâmes à [redacted]

de l'attaquer, dans l'espoir de nous en emparer facilement; mais il nous démâta d'un coup de canon, il endommagea beaucoup nos voiles; et nous eûmes plusieurs hommes tués ou blessés.

Nous prîmes le parti de nous diriger vers le Portugal, car nous ne pouvions retourner au port d'où nous venions et où nous aurions pu prendre des vivres : comme les vents étaient contraires, nous commençâmes bientôt à en manquer. La famine devint si grande, que quelques-uns d'entre nous dévorèrent des peaux de boucs qu'il y avait à bord. Nous n'avions par jour qu'une petite mesure d'eau et un peu de farine de racine du Brésil; enfin, après cent huit jours de navigation, nous arrivâmes aux îles nommées les Açores, qui appartiennent au roi de Portugal. Nous y jetâmes l'ancre pour nous reposer et y pêcher.

Ayant aperçu un vaisseau en pleine mer, nous nous dirigeâmes vers ce bâtiment sans

l'avoir reconnu : il se trouva que c'était un pirate. Il essaya de se défendre; cependant nous réussîmes à nous en emparer; mais l'équipage parvint à gagner le rivage dans les embarcations. Nous trouvâmes à bord une grande quantité de pain et de vin, ce qui nous fut d'un grande ressource.

Nous rencontrâmes ensuite cinq vaisseaux qui appartenaient au roi de Portugal; ils avaient ordre d'attendre auprès des îles les navires qui retournaient de l'Inde, pour les accompagner en Portugal. Nous restâmes avec eux et nous les aidâmes à escorter un bâtiment qui arrivait de l'Inde, jusqu'à une île nommée Tercera. Un grand nombre de vais-

[redacted]

Après m'être reposé quelque temps à Lisbonne, je me décidai à partir avec des Espagnols pour la partie du Nouveau-Monde qu'ils possèdent. Je quittai ce port à bord d'un vaisseau anglais, pour me rendre à une ville d'Espagne, nommée Porto-Santa-Maria, où il allait prendre un chargement de vin, et j'allai de là à Séville, où l'on était occupé à armer trois vaisseaux pour Rio de la Plata, pays de l'Amérique, qui, comme la riche province du Pérou, qu'on a découverte récemment, ne forme qu'un seul continent avec le Brésil.

On avait envoyé, quelques années auparavant, plusieurs vaisseaux pour conquérir ce pays. L'un d'eux était revenu pour demander du secours, et rapportait que l'on y trouvait beaucoup d'or. Le commandant des trois vaisseaux se nommait don Diégo de Senabrie. Il était gouverneur de la nouvelle colonie. Je m'embarquai sur un de ces vaisseaux, et quand les préparatifs furent terminés,

nous nous rendîmes à Saint-Lucas (*San-Lucar*), où la rivière de Séville se jette à la mer, et nous y restâmes à l'ancre pour attendre un bon vent (1).

(1) Herrera (*Dacada, VIII, lib. I. cap. II*) parle aussi de cette expédition de D. Diégo de Sanabria. Mais il dit simplement que ce navigateur perdit ses deux vaisseaux à l'entrée du Rio de la Plata et que quelques soldats, échappés au naufrage, parvinrent à gagner l'Assomption par la même route qu'avait suivie Cabeça de Vaca. Martin del Varco. *Argentina, cant. V, p.* 42, dit en parlant des naufragés :

Tomaron de la costa a San Vicente
Despues a San Francisco, do estuvieron
Algun tiempo viviendo alegremente ;
Por tierra al Paraguay despues vinieron.
La mas de toda aquesta poca gente,
Que nombre del Socorre le puersion,
De Extramadura son, do influge Marte
De sus sacros tesoros tan gran parte.

Du rivage ils se rendirent à Saint-Vincent, et delà à Saint-François, où ils firent un séjour agréable; ensuite ils allèrent au Paraguay. La majeure partie de cette petite troupe qui avait donné le nom de Socorre à cet endroit, était de l'Estramadure, où Mars répand une si grande portion de ses divins trésors.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

CHAPITRE VI.

—

Mon second départ de Séville en Espagne pour l'Amérique.



barquâmes du vin pour le voyage. Les pilotes convinrent que si, pendant la traversée, ils étaient séparés par le gros temps, ils se rejoindraient sur la côte par 28 degrés au sud de la ligne équinoxiale. De Palma nous nous dirigeâmes vers le cap Vert, qui est situé dans le pays des Maures, où nous faillîmes faire naufrage. Nous voulûmes en vain continuer notre route: le vent contraire nous repoussa plusieurs fois vers le pays de Gene (*Guinée*), qui est aussi habité par les Maures. Nous allâmes de là à Saint-Thomas, île qui appartient au roi de Portugal, et qui produit beaucoup de sucre. Elle est habitée par des Portugais qui possèdent un grand nombre d'esclaves nègres. Après y avoir pris de l'eau, nous continuâmes notre route; mais, ayant été assaillis durant la nuit par un orage, nous perdîmes de vue les deux vaisseaux qui naviguaient de conserve avec nous. Le temps nous était toujours contraire; car, lorsque le soleil est au nord de la ligne équinoxiale, le vent sou[illegible]

du midi, et cela pendant cinq mois; de sorte que nous en fûmes quatre sans pouvoir suivre notre route. Mais, en septembre, le vent commença à tourner vers le nord, et nous pûmes nous diriger au sud-ouest, vers la côte d'Amérique.

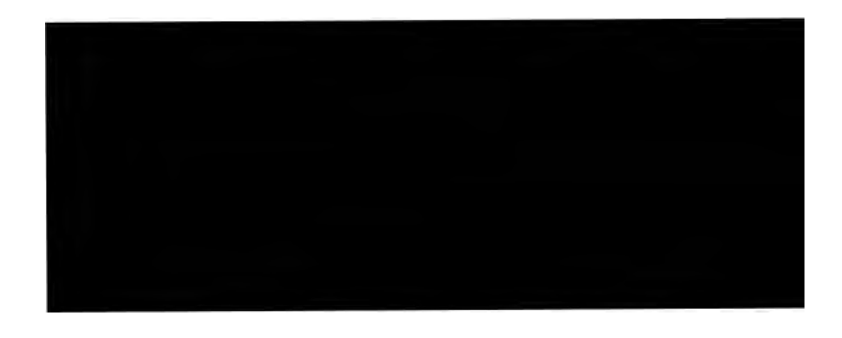
[illegible]

[illegible]

CHAPITRE VII.

—

Comment étant arrivés par 28 degrés, près la côte d'Amérique, nous ne pûmes trouver le port où l'on nous avait donné rendez-vous, et comment nous fûmes assaillis près de terre par un violent orage.



avions couru de grands dangers. Quand nous approchâmes de la terre, nous ne découvrîmes ni le port, ni les signes de reconnaissance que le pilote en chef nous avait indiqués. N'osant pas entrer dans un port inconnu, nous nous mîmes à louvoyer devant la côte, et nous craignions à chaque instant de voir notre vaisseau se briser contre les rochers. Nous prîmes des tonneaux vides que nous liâmes ensemble, après y avoir mis de la poudre et les avoir soigneusement bouchés, et nous attachâmes nos armes dessus, afin qu'en cas de naufrage, si quelques-uns d'entre nous parvenaient à gagner la terre, ils ne se trouvassent pas sans armes; car les vagues auraient poussé ces tonneaux vers la côte. Nous essayâmes en vain de gouverner pour nous éloigner du rivage, mais le vent nous poussait avec force sur des écueils qui ne sont qu'à quatre brasses sous l'eau. Nous nous voyions tous sur le point de périr, et nous approchions déjà des roches, quand

la Providence permit que l'un de nous découvrit une crique où nous nous hâtâmes d'entrer. Nous y aperçûmes une petite embarcation qui prit la fuite devant nous, et se cacha derrière une île. Nous ne sûmes pas à qui elle appartenait; mais, sans nous amuser à la poursuivre, nous jetâmes l'ancre, et, après avoir remercié Dieu qui nous avait tirés d'un si grand péril, nous nous reposâmes et fîmes sécher nos habits.

C'était vers deux heures de l'après minuit que nous avions jeté l'ancre : à la nuit tombante nous vîmes arriver un grand canot plein de sauvages, qui voulurent nous parler; mais aucun de nous n'entendait leur langue. Nous leur donnâmes quelques couteaux et quel-

[redacted]

pilote devait bien connaître la côte pour être ainsi entré dans le port, ajoutant qu'ils n'auraient pas pu y pénétrer par un pareil orage, eux qui le connaissaient parfaitement. Mais nous leur racontâmes tous les dangers que nous avions courus au milieu des vagues, et comment, au moment où nous allions tous périr sur les écueils, Dieu nous avait permis de découvrir ce port et d'y entrer, sans savoir où nous étions.

Ils furent très-étonnés de ce récit et remercièrent le ciel de notre délivrance. Ce port, nous apprirent-ils ensuite, se nommait Supraway, nous étions à environ vingt-trois milles d'une île nommée *Saint-Vincent*; le pays qu'ils habitaient appartenait au roi de Portugal, et ceux qui montaient la petite embarcation que nous avions aperçue s'étaient enfuis, parce qu'ils nous avaient pris pour des Français.

Leur ayant demandé où se trouvait l'île de Sainte-Catherine où nous voulions aller, ils

nous répondirent qu'elle était à trente milles plus au sud. Une nation sauvage, appelée Carios, dont nous devions nous méfier, l'habitait, disaient-ils, et les naturels du port où nous nous trouvions se nommaient Tuppin-Ikins, ils étaient amis des Portugais; c'est pourquoi nous pouvions être sans crainte.

La latitude de ce pays était, suivant eux, par 28 degrés, comme cela est en effet; ils nous donnèrent en même temps des signes de reconnaissance.

CHAPITRE VIII.

—

Comment nous quittâmes le port pour chercher le pays où nous voulions aller.

Aussitôt que le vent d'ouest-sud-ouest se [redacted]

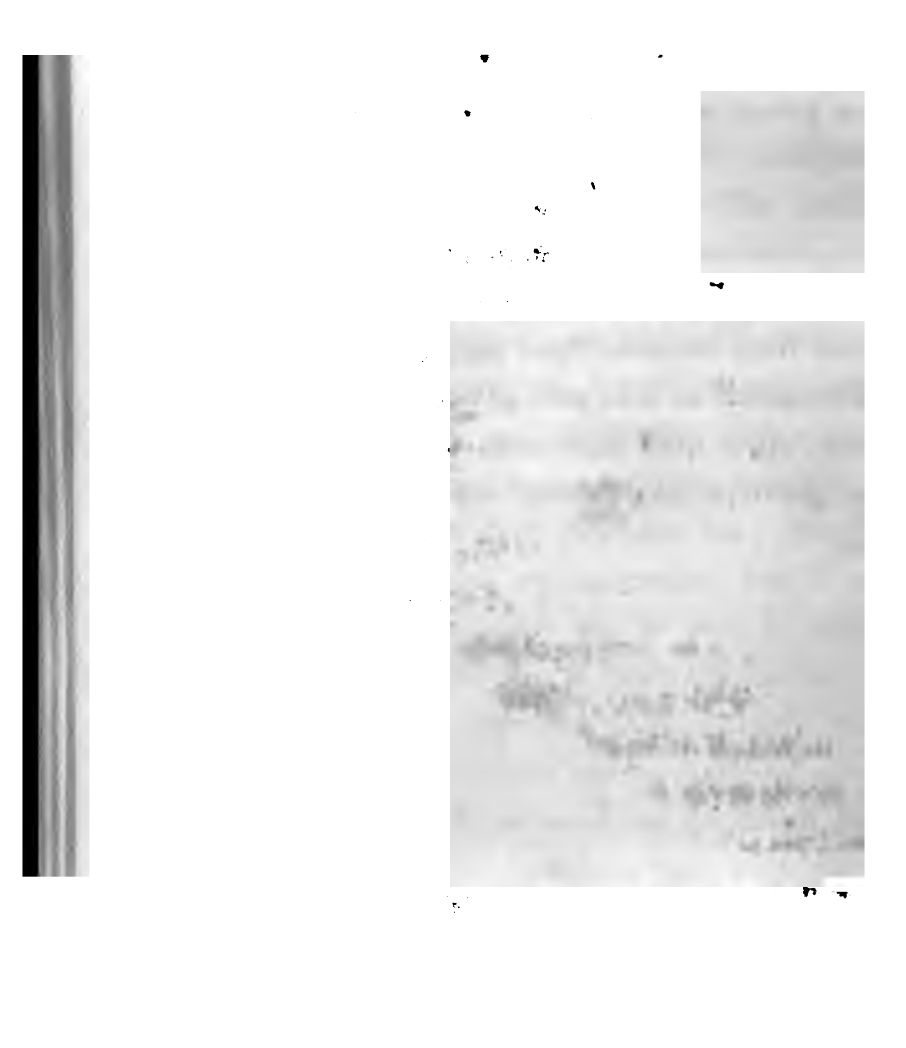
dépassé; mais nous ne pûmes nous en assurer en prenant la hauteur, parce que le temps n'était pas assez clair; d'ailleurs, le vent était trop fort pour qu'il fût possible de revenir en arrière.

Mais Dieu aide dans le besoin : en faisant notre prière du soir, nous le suppliâmes de venir à notre secours, et avant la nuit nous vîmes les nuages s'amonceler vers le sud, et le vent de nord-ouest cessa tout à fait avant que la prière fût terminée. Bientôt le vent du sud, qui ne souffle presque jamais à cette époque de l'année, commença à s'élever avec tant de violence, que nous en fûmes tous effrayés. La mer devint très-mauvaise, car il repoussait les vagues que le vent de nord-ouest avait élevées. Il faisait très-obscur, le tonnerre et les éclairs répandaient parmi nous une telle épouvante, que personne ne savait ce qu'il faisait, ni comment on devait manœuvrer. Nous croyions tous être noyés pendant la nuit, quand la Providence, qui

n'avait pas cessé de veiller sur nous, permit que l'orage s'apaisât. Nous pûmes donc rebrousser chemin et recommencer à chercher le port, mais nous ne le trouvâmes pas à cause d'un grand nombre d'îles situées le long de cette côte.

Etant arrivés de nouveau par 28 degrés, le capitaine ordonna au pilote de passer entre les îles, et de jeter l'ancre pour voir où nous étions. Nous entrâmes donc entre deux côtes qui formaient un beau port, et nous y mouillâmes, après quoi nous nous mîmes dans une chaloupe pour mieux examiner cette baie.





CHAPITRE IX.

—

Comment quelques-uns d'entre nous étant partis pour examiner la baie trouvèrent une croix sur un rocher.



province. En remontant la rivière, nous regardions à droite et à gauche si nous pouvions apercevoir de la fumée; mais nous n'y réussîmes pas. Nous découvrîmes enfin quelques huttes; en les examinant, nous vîmes qu'elles étaient vieilles et abandonnées. Nous continuâmes donc notre route, et vers le soir nous arrivâmes auprès d'une petite île, où nous prîmes la résolution de passer la nuit; mais il était trop tard quand nous abordâmes pour risquer de quitter notre embarcation afin de coucher à terre. Quelques-uns des nôtres firent le tour de cette île, et virent qu'elle était entièrement déserte, ce qui nous détermina à allumer du feu et à abattre un palmier pour en manger la moelle. Nous continuâmes nos recherches le lendemain dès le point du jour, car nous étions déterminés à savoir si le pays était habité, ce qui nous paraissait probable, puisque nous avions découvert de vieilles cabanes. En avançant, nous fûmes fort étonnés d'apercevoir sur un rocher un morceau de

bois qui ressemblait à une croix, sans pouvoir nous imaginer qui l'avait placé là. Quand nous y arrivâmes, nous vîmes que c'était en effet une croix plantée dans les pierres, et à laquelle était attachée un morceau de tonneau sur lequel on avait gravé une inscription presque illisible. Nous cherchâmes à deviner quel vaisseau l'avait laissée, et si nous étions vraiment dans l'endroit où l'on nous avait donné rendez-vous.

Nous continuâmes toujours à remonter le fleuve, emportant l'inscription; enfin, l'un de nous parvint à y déchiffrer les mots suivants en langue espagnole : Si vehu por ventura, ecky la armada de su maiestet [redacted]

croix pour y décharger un coup de fauconneau, et nous recommençâmes à remonter la rivière. Bientôt ayant aperçu cinq canots chargés de sauvages qui s'avançaient vers nous, nous apprêtâmes nos armes. Mais quand nous fûmes plus près, nous distinguâmes parmi eux un homme qui avait des habits et un chapeau. Il était debout sur l'avant du canot; nous le reconnûmes aussitôt pour un chrétien. Nous lui criâmes alors de faire arrêter les autres embarcations et de s'avancer avec un seul canot pour nous parler.

Quand il fut près de nous, et que nous lui eûmes demandé où nous étions, il nous répondit : « Vous êtes dans le port que les Indiens appellent Schirmirein; et, pour que vous me compreniez mieux, j'ajouterai que les premiers qui l'ont découvert lui ont donné le nom de baie de Sainte-Catherine. »

Cette nouvelle me réjouit beaucoup, car nous étions entrés sans le savoir dans le port que nous cherchions, et cela, le jour même de

Sainte-Catherine. C'est ainsi que Dieu sait tirer des plus grands dangers ceux qui implorent son secours du fond du cœur.

Il s'informa à son tour d'où nous arrivions; nous lui répondîmes que nous venions d'Espagne sur un vaisseau de sa majesté, et que nous allions à Rio della Plata; que nous attendions d'autres vaisseaux avec lesquels nous étions partis, et que nous espérions qu'ils arriveraient bientôt pour se réunir à nous. Il se montra fort satisfait de cette nouvelle, et nous raconta que, trois ans auparavant, il avait été envoyé d'une ville de cette province, nommée la Soncion (l'*Assomption*), qui appartient aux Espagnols, et qui

[redacted]

(*Salazar*), qui était allé en Espagne avec le premier vaisseau, et retournait avec notre expédition. Nous allâmes avec les sauvages dans leurs cabanes : ils nous traitèrent à leur manière et de leur mieux.

CHAPITRE X.

—

Comment je fus envoyé au vaisseau avec un canot rempli de sauvages.

[redacted]

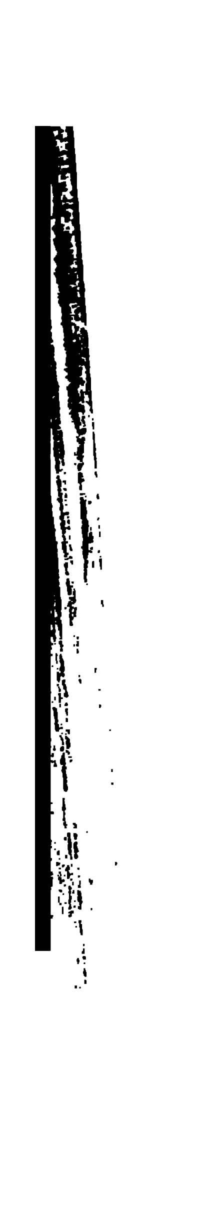
Quand je fus arrivé à une portée de mousquet du vaisseau, ceux qui s'y trouvaient jetèrent de grands cris et se mirent en défense sans vouloir me permettre d'approcher plus près, me demandant comment il se faisait que je vinsse ainsi seul dans un canot de sauvages, et où étaient les autres. Je restai immobile sans rien répondre, car le capitaine m'avait ordonné de feindre la tristesse, pour voir comment ceux du vaisseau se comporteraient.

Voyant que je ne répondais pas, ils se mirent à dire : Il y a quelque chose là-dessous; il faut que les autres soient morts; ces sauvages en amènent un avec eux pour nous tendre quelque piége et s'emparer du vaisseau. Ils se préparaient donc à tirer sur nous, quand je me mis à rire et à leur crier : Bonne nouvelle, soyez tranquilles, laissez-moi approcher et je vous raconterai tout. Ils furent en effet fort joyeux quand je leur eu rendu compte de ce qui nous était arrivé,

et les sauvages s'en retournèrent dans leur canot. Nous remontâmes avec le bâtiment jusqu'à leur village, et nous y jetâmes l'ancre pour attendre l'arrivée des vaisseaux dont l'orage nous avait séparés.

Le village de ces Indiens se nomme Acutta; et le chrétien que nous y avions trouvé s'appelait Juan Ferdinando; il était Biscaïen, et natif de Bilbao. Ces Indiens se nomment Carios (1). Ils nous apportèrent beaucoup de gibier et de poisson, et nous leur donnâmes des hameçons en échange.

(1) On trouve de nombreux renseignements sur les Carios dans la relation d'Ulrich Schmiedel qui fait partie de cette première série *des voyages, relations et mémoires originaux* [redacted]



CHAPITRE XI.

—

De l'arrivée d'un des vaisseaux qui s'était séparé de nous pendant le voyage et à bord duquel se trouvait le premier pilote.

[redacted]

mois, car nous avions encore trois cents milles à faire : mais quand tout fut près, le grand vaisseau coula à fond dans le port, ce qui empêcha notre départ.

Nous passâmes ainsi deux ans dans le désert, au milieu des dangers, souffrant tellement de la faim, que nous mangions des rats, des lézards, les animaux les plus dégoûtants que nous trouvions, les coquillages que nous ramassions sur les rochers et les choses les plus extraordinaires; car les sauvages qui nous avaient d'abord fourni des vivres ne voulurent plus nous en procurer quand nous n'eûmes plus de marchandises à leur donner en échange, et nous ne pouvions plus nous fier à eux.

Voyant donc que si nous restions plus longtemps dans cet endroit, nous finirions par y périr, nous prîmes la résolution de nous diviser en deux troupes. La plus nombreuse devait se rendre par terre à la ville de l'Assomption, éloignée d'environ trois cents

milles, et les autres tâcheraient d'y arriver avec le vaisseau qui nous restait. Le capitaine me garda avec quelques autres pour l'accompagner par mer.

Ceux qui prirent la route de terre emportèrent des vivres avec eux, emmenèrent quelques sauvages pour leur servir de guides, et finirent par arriver à l'Assomption après que la faim en eut fait périr un grand nombre. Quant à ceux qui devaient aller par eau, il se trouva que le vaisseau était trop petit pour les contenir.

[redacted]

CHAPITRE XII.

—

Nous prenons le parti de nous rendre à l'île de Saint-Vincent qui est habitée par les Portugais, espérant pouvoir y frêter un vaisseau pour nous rendre à notre destination. — Naufrage que nous y éprouvons.



gais afin de gagner Rio della Plata, car celui qui nous restait était trop petit pour nous contenir tous. Quelques-uns des nôtres partirent avec le capitaine Salazar pour tâcher de gagner le fleuve, mais aucun n'y avait jamais été, excepté un nommé Roman, qui s'engagea à trouver l'ancrage.

Nous quittâmes donc le port, nommé Inbiassape, qui est situé par vingt-huit degrés au sud de la ligne équinoxiale, et nous arrivâmes, après environ deux jours de route, à une île nommée *Insula de Alkatrases* (*isla de los Alcatrazes*), située à environ onze milles de là : nous fûmes obligés d'y jeter l'ancre, à cause des vents contraires. Cette île prend son nom d'une espèce d'oiseaux de mer, nommés alkatrases, qui y sont fort nombreux et fort faciles à prendre à cette époque, qui est celle où ils élèvent leurs petits. Nous allâmes à terre pour chercher de l'eau; nous vîmes quelques huttes abandonnées et des fragments de po-

terie que les sauvages qui les habitaient autrefois y avaient laissés ; nous trouvâmes aussi une petite source près d'un rocher. Nous tuâmes un assez grand nombre d'alkatrases, et nous prîmes leurs œufs que nous emportâmes à bord du vaisseau, où nous fîmes tout cuire, œufs et oiseaux. A peine avions-nous fini de manger, nous fûmes assaillis par un coup de vent du sud si violent, que nous eûmes beaucoup de peine à rester sur nos ancres, et nous craignîmes à chaque instant d'aller nous briser sur les écueils. Nous avions espéré entrer avant le soir dans un port nommé Caninee ; mais il était déjà nuit quand nous y arrivâmes, et nous fûmes obligés de nous

[redacted]

prochâmes de nouveau malgré l'orage; et celui qui prétendait connaître le pays assura que nous étions en face de Saint-Vincent. Quand nous gagnâmes la côte, elle était tellement couverte de brouillards, qu'on ne pouvait rien distinguer. Les vagues étaient si fortes, que nous fûmes obligés de jeter à la mer tout ce qu'il y avait de pesant à bord du vaisseau pour l'alléger un peu; et, malgré notre inquiétude, nous continuâmes notre route, pensant entrer dans le port des Portugais; mais nous nous trompions.

Aussitôt que le brouillard se fut dissipé, Roman nous dit que nous étions tout près du port, et que nous le verrions dès que nous aurions doublé un rocher qu'il nous montra. Cependant, quand nous l'eûmes dépassé, nous ne vîmes rien que la mort devant nous; car ce n'était pas le port, et les vagues nous poussaient droit à la côte où elles se brisaient avec une violence épouvantable. Alors nous recommandâmes nos âmes à Dieu, et

nous nous préparâmes à la mort, comme c'est le devoir des marins qui sont sur le point de faire naufrage. Les vagues nous élevaient si haut, que nous nous trouvions suspendus en l'air comme si nous avions été au haut d'un mur. Dès que le vaisseau toucha la côte, il fut brisé en morceaux; quelques-uns sautèrent à l'eau et gagnèrent la terre en nageant; d'autres y arrivèrent portés sur des débris. Enfin, par la grâce de Dieu, nous échappâmes tous; mais le vent et la pluie nous avaient presque entièrement glacés.

CHAPITRE XIII.

Comment nous apprîmes dans quel pays sauvage nous avions fait naufrage.

[redacted]

quand tout à coup un de nos compagnons, nommé Claudio, Français de nation, qui courait le long de la côte pour se réchauffer, aperçut un village derrière les bois, et dont les maisons étaient construites à l'européenne. Il y alla en toute hâte, et trouva qu'il était habité par des Portugais. On le nomme Ytenge Ehm, il n'est qu'à deux milles de Saint-Vincent. Claudio raconta notre naufrage, et dit que nous étions gelés et ne savions où aller. Aussitôt les habitants accoururent pour nous emmener dans leurs maisons, nous donnèrent des habits ; et nous y restâmes quelques jours pour nous refaire.

De là nous allâmes par terre à Saint-Vincent. Nous y fûmes très-bien reçus : on nous nourrit pendant quelque temps ; ensuite chacun se mit à gagner sa vie comme il put. Le commandant portugais, voyant que notre vaisseau était perdu, en fit partir un autre pour le port de Byasape, qui ramena le reste de nos gens.

CHAPITRE XIV.

Description de Saint-Vincent.

SAINT-VINCENT est une île tout près du conti-

[redacted]

Les Portugais qui habitent ce pays sont alliés avec une nation de Brésiliens, nommée Tuppin-Ikins. Le territoire de ces Indiens s'étend à quatre-vingts lieues dans l'intérieur : il en a quarante le long de la côte.

Cette nation est environnée d'ennemis au nord comme au sud : ceux du sud se nomment Carios, et ceux du nord Tuppin-Inbas. Les Tuppin-Ikins les appellent Tawaijar, ce qui veut dire ennemi. Ils ont fait beaucoup de mal aux Portugais, qui les redoutent encore aujourd'hui.

CHAPITRE XV.

—

Du pays où demeurent les ennemis des Portugais les plus dangereux.

A cinq milles de Saint-Vincent est un endroit [redacted]

frères, et fils d'un Portugais et d'une Indienne. Ils se nommaient Joan de Praga, Diégo de Praga, Domingo de Praga, Francisco de Praga et Andreas de Praga; leur père, Diégo de Praga.

Environ deux ans avant mon arrivée, les cinq frères avaient résolu de construire dans cet endroit, avec l'aide des Indiens leurs alliés, une forteresse pour la défense du pays, ce qu'ils avaient exécuté. Quelques autres Portugais s'étaient aussi joints à eux; mais la nouvelle en étant parvenue au pays des Tuppin-Inbas, qui est à environ vingt-cinq milles de là, ils se préparèrent à détruire cet établissement naissant. Ils arrivèrent donc une nuit dans soixante-dix canots, et l'attaquèrent une heure avant le jour, comme c'est leur coutume. Les mammelucks et les Portugais se réfugièrent dans une maison construite en terre, et s'y défendirent bravement. Les Indiens se renfermèrent dans leur cabane et résistèrent de leur mieux; de sorte qu'il y eut beaucoup

d'ennemis de tués. Ceux-ci finirent cependant par avoir le dessus, et par brûler le village de Brikioka. Tous nos Indiens furent faits prisonniers, mais les sauvages ne purent réussir à s'emparer de la maison où les chrétiens, au nombre d'environ huit, et les mammelucks s'étaient réfugiés. Quant aux naturels, ils les coupèrent en morceaux, se les partagèrent et retournèrent ensuite dans leur pays.



CHAPITRE XVI.

—

Comment les Portugais relevèrent Brikiokia et construisirent des retranchements dans l'île de San-Maro.

Les chefs des Portugais décidèrent cependant qu'on ne devait pas abandonner ce poste, mais, au contraire, le reconstruire le mieux possible, puisqu'il servait à la défense du reste du pays, ce qui était vrai.

Plus tard les ennemis, voyant que Brikioka était trop fort pour eux, venaient dans la

nuit avec leurs canots devant cet endroit, et s'emparaient de tout ce qui leur tombait sous la main autour de Saint-Vincent, car les habitants de l'intérieur étaient sans défiance, et se croyaient suffisamment protégés par cette nouvelle forteresse.

Les Portugais s'en étant aperçus, résolurent de construire aussi un fort au bord de l'eau, sur l'île de San-Maro, précisément en face de Brikioka, et d'y placer de l'artillerie avec une garnison, afin de barrer entièrement le passage aux Indiens. Ils avaient donc commencé des fortifications sans les terminer, parce que, disaient-ils, aucun soldat arquebusier portugais ne voulait s'y risquer.

J'allai visiter cet endroit : les habitants, apprenant que j'étais Allemand et que je m'entendais un peu à l'artillerie, me promirent que, si je voulais m'établir dans la forteresse de l'île, ils me donneraient des compagnons et une bonne paye, ajoutant que le roi m'en récompenserait, car il a l'habitude d'agir en

gracieux seigneur envers ceux qui ont rendu des services dans les nouveaux pays.

Je convins d'y rester quatre mois, à condition qu'un officier du roi viendrait avec le monde nécessaire pour y construire un édifice en pierres, ce qui fut exécuté. La plupart du temps nous n'étions que trois dans cette maison, avec quelques arquebuses, et nous courions de grands dangers de la part des sauvages; la maison n'étant pas très-forte. Nous étions aussi obligés de faire bonne garde pendant la nuit pour n'être pas surpris par les sauvages, ce qu'ils essayèrent quelquefois; mais, Dieu soit loué, ils nous trouvèrent toujours sur nos gardes.

Au bout de quelques mois, un commandant arriva de la part du roi; car les habitants s'étaient plaints à sa majesté des attaques fréquentes des sauvages, lui représentant la beauté du pays, et combien on aurait tort de l'abandonner. C'est pourquoi cet officier,

nommé Tome de Susse (*Souza*) (1), vint pour examiner l'endroit où les habitants désiraient qu'on élevàt des fortifications. Ceux-ci lui représentèrent combien je leur avais été utile en venant m'établir dans cette maison, ce qu'aucun Portugais n'avait osé faire. Il se montra très-satisfait, et promit de faire valoir mes services auprès du roi et de m'en faire récompenser, si Dieu permettait qu'il revînt en Portugal. Comme le temps que j'avais promis de rester, c'est-à-dire quatre mois, était écoulé, je demandai mon congé; mais le gouverneur et les habitants me sollicitèrent de demeurer quelque temps de plus. Je finis par leur promettre de servir encore deux ans, à condition qu'à cette époque on me permettrait de m'embarquer sur le premier vaisseau qui partirait pour le Portugal, et qu'à mon arrivée l'on me récompenserait.

(1) Tome de Souza, gentilhomme portugais, qui s'était déjà distingué en Afrique et dans l'Inde, fut le premier gouverneur général du Brésil, où il arriva en 1549.

Le commandant me délivra mon brevet comme c'est l'usage d'en remettre un à ceux des arquebusiers du roi qui le demandent. On reconstruisit les remparts en pierres, on y plaça quelques pièces de canon, et l'on m'ordonna de bien garder la place et l'artillerie.



CHAPITRE XVII.

Comment nous devions craindre les attaques de l'ennemi plutôt à certaines époques de l'année qu'à d'autres.

Il y a deux saisons où l'on doit principalement craindre les attaques des sauvages : l'une est au mois de décembre, parce que c'est alors que mûrissent certains fruits qu'ils nomment *abbati* (1), et qui leur servent

(1) Selon J. de Lery, abbaty est le nom brésilien du maïs.

à composer une boisson appelée *kaa wy*, dans laquelle ils mêlent de la racine de manioc. Ils aiment à faire la guerre à cette époque, parce qu'à leur retour ils trouvent les *abbati* mûrs, et peuvent préparer le breuvage qu'ils boivent en dévorant les prisonniers qu'ils ont faits : ils l'aiment tant, qu'ils soupirent toute l'année après le moment où ces fruits seront mûrs.

On doit aussi les redouter au mois d'août, car ils pèchent alors une espèce de poisson qui quitte la mer pour remonter dans les rivières. Ce poisson s'y jette et dépose son frai dans l'eau douce. Ils le nomment dans leur langue *bratti*, les Espagnols, lysses (*lizas*). Les sauvages choisissent volontiers ces époques pour leurs expéditions guerrières, parce qu'il leur est facile de se procurer des vivres. Ils prennent beaucoup de ces poissons avec de petits filets; ils en ti-

rent aussi à coups de flèches, et en font rôtir une quantité qu'ils emportent dans leurs pays; ils en préparent aussi une espèce de farine, qu'ils nomment *pira kui.*



CHAPITRE XVIII.

Comment je fus fait prisonnier par les sauvages.

J'avais un esclave de la nation nommée Carios; il prenait du gibier pour moi, et j'allais aussi quelquefois avec lui dans les bois. Je reçus à cette époque la visite d'un Espagnol qui vint me voir de Saint-Vincent, qui n'est qu'à cinq milles de San-Maro, où je me trouvais. Il était accompagné d'un Allemand,

nommé Heliodorus Hessus, fils d'Eobanus Hessus, qui demeurait à Saint-Vincent, dans un ingenio (établissement où l'on fait le sucre), qui appartenait à un Génois, nommé Josepe Ornio. Cet Héliodorus était l'écrivain et l'intendant de la plantation, et j'avais été autrefois très-lié avec lui, parce qu'après mon naufrage près de Saint-Vincent, à bord du vaisseau espagnol, je l'avais trouvé dans cette colonie, et il m'avait traité avec amitié. Il venait pour voir comment je me portais, ayant entendu dire que j'étais malade.

J'avais envoyé la veille mon esclave dans les bois pour chercher du gibier, et lui avais promis de venir le reprendre le lendemain, afin que nous eussions de quoi manger, car dans ce pays on n'a guère que ce qui vient du désert.

Pendant que je traversais la forêt, j'entendis près de moi des sauvages qui poussaient de grands cris, selon leur usage. Je m'en vis bientôt entouré et exposé à leurs flèches. A peine avais-je eu le temps de m'écrier : « Sei-

gneur, ayez pitié de mon âme! » qu'ils me renversèrent et me frappèrent de leurs armes. Heureusement, grâce à Dieu, ils ne me blessèrent qu'à la jambe et m'arrachèrent mes habits. L'un s'empara de ma cravate, le second de mon chapeau, le troisième de ma chemise, et ainsi de suite. Ils me tiraillèrent de tous côtés, chacun prétendant qu'il avait été le premier à s'emparer de moi, et ils me battirent avec leurs arcs. Enfin, deux d'entre eux me levèrent de terre, nu comme ils m'avaient mis : l'un me saisit par un bras, l'autre par l'autre; quelques-uns me prirent par la tête, d'autres par les jambes, et ils se mirent ainsi à courir vers la mer, où ils avaient leur canot. Quand nous approchâmes du rivage, je vis, à la distance d'un ou deux jets de pierre, leur canot qu'ils avaient tiré sur la rive, derrière un buisson, et un grand nombre des

[redacted]

leur usage; se mordaient les bras, et me menaçaient comme s'ils eussent voulu me dévorer. Leur roi marchait devant moi, tenant en main la massue avec laquelle ils tuent leurs prisonniers. Il leur fit un discours, et leur raconta comment ils avaient pris le *Perot*, c'est ainsi qu'ils nomment les Portugais, et comment ils vengeraient sur moi leurs amis. Lorsqu'ils m'eurent placé près des canots, ils recommencèrent à me frapper du poing. Ils se hâtèrent de remettre leurs embarcations à la mer, car ils craignaient qu'on ne donnât l'alarme à Brikioka; ce qui arriva en effet.

Avant de me placer dans le canot, ils m'avaient attaché les mains. Comme ils n'étaient pas tous du même village, chaque tribu fut mécontente de s'en retourner les mains vides, et commença à chercher querelle à ceux qui s'étaient emparés de ma personne; quelques-uns, disant qu'ils avaient été aussi près de moi qu'eux, voulaient me tuer sur la place pour avoir de suite leur part.

Je priais en attendant le coup de la mort; mais le roi, qui m'avait fait prisonnier, prit la parole, et dit qu'il voulait m'emmener vivant pour pouvoir célébrer leur fête avec moi, me tuer et, *kawewi pepicke*, c'est-à-dire faire leur boisson, célébrer une fête et me manger ensemble. Ils me mirent quatre cordes autour du cou, me firent monter dans un canot avant qu'il fût à flot, et le poussèrent ensuite à la mer pour retourner chez eux.

[illegible]

CHAPITRE XIX.

—

Les nôtres arrivent au moment ou les Indiens m'emmenaient. — Ils essayent de me reprendre. — Les Indiens se tournent contre eux et leur livrent un combat.

Près de l'île où les Indiens m'avaient pris, il y en a une petite où les oiseaux de mer font leurs nids. Cette espèce se nomme *uwara*, elle a les plumes rouges. Les sauvages me demandèrent si les Tuppins-Ikins y avaient déjà été cette année, et s'ils avaient pris les oi-
seaux pendant la couvée. Je leur répondis que

oui, mais ils voulurent s'en assurer, car ils estiment beaucoup les plumes de ces oiseaux, et tous leurs ornements sont faits de plumes. Quand les *uwaras* sont jeunes, leurs premières plumes sont d'un gris blanc; celles qui viennent ensuite d'un gris foncé, et enfin au bout d'un an ils deviennent rouges comme l'écarlate.

Ils se dirigèrent donc vers cette île, dans l'espérance d'y prendre des oiseaux; mais à peine étaient-ils éloignés de la côte de deux portées de mousquet, qu'ayant regardé derrière eux, ils virent le rivage couvert de sauvages Tuppins-Ikins, accompagnés de quelques Portugais; car, au moment où j'avais été fait prisonnier, j'étais suivi d'un esclave qui réussit à s'échapper, et qui alla donner l'alarme et avertir qu'on m'avait fait prisonnier. Ils étaient accourus dans l'espérance de me délivrer, et provoquaient par leurs cris ceux qui m'emmenaient; ceux-ci tournèrent la proue de leurs canots vers la terre. Quoiqu'on fit

tomber sur eux une grêle de flèches et de balles, ils ripostèrent bravement; ils me délièrent les mains, mais resserrèrent encore les cordes que j'avais autour du cou.

Le chef du canot où j'étais avait un fusil et un peu de poudre qu'un Français lui avait donné en échange contre du bois du Brésil; il me força de le tirer sur ceux qui étaient sur le rivage.

Après avoir combattu pendant quelque temps, ils craignirent que ceux qui étaient à terre ne finissent par se procurer des canots pour les poursuivre, et ils se remirent en route. Trois d'entre eux avaient été blessés dans le combat. Ils passèrent à environ une

[redacted]

Brikioka s'étaient embarqués pour les poursuivre; mais les Indiens ramaient si bien que nos amis, voyant qu'ils n'y réussiraient pas, furent obligés de s'en retourner.

CHAPITRE XX.

—

De ce qui se passa pendant notre route vers le pays des Tuppins - Inbas.

A QUATRE heures après midi du jour même où j'avais été pris, nous étions déja éloignés de sept milles de Brikioka. Les Indiens abordèrent à une petite île, et tirèrent leurs canots sur le rivage, dans l'intention d'y passer la nuit. Ils me firent descendre à terre; mais j'avais reçu tant de coups dans la figure, que

je n'y voyais plus; mes blessures m'ôtaient la force de marcher, et je fus obligé de me coucher sur le sable. Les Indiens m'entouraient et me menaçaient à chaque instant de me dévorer. Me voyant exposé à un si grand danger, je fis des réflexions que je n'avais jamais faites auparavant, et, considérant la vallée de pleurs dans laquelle nous vivons, je me mis à chanter un psaume du fond du cœur et les larmes aux yeux; les sauvages s'écriaient : « Voyez comme il pleure, voyez comme il gémit. »

Ne trouvant pas dans l'île un endroit convenable pour y passer la nuit, ils se rembarquèrent et se dirigèrent vers la terre ferme où ils y possédaient des cabanes qu'ils avaient construites autrefois. Il était déjà nuit quand nous y arrivâmes; ils tirèrent leur canot à terre, et allumèrent un feu près duquel ils me conduisirent. Ils me firent coucher dans un filet qu'ils nomment dans leur langue *inni*, et qui leur sert de lit. Ils l'attachent en l'air à deux pieux ou à deux arbres, quand ils sont dans

les forêts. Ils nouèrent à un arbre les cordes que j'avais au cou, se couchèrent autour de moi et me raillèrent, en me disant, dans leur langue : « *Schere inbau ende* : » Tu es mon animal à l'attache.

Ils repartirent avant le lever du soleil, et ramèrent toute la journée, de sorte que vers l'heure de vêpres ils n'étaient déjà plus qu'à deux milles de l'endroit où ils devaient passer la nuit. Alors nous aperçûmes derrière nous un nuage noir qui s'avançait avec la plus grande rapidité. Ils se hâtèrent donc, de gagner la terre, de crainte de la tempête; mais, voyant qu'ils ne pouvaient échapper, ils me dirent : «*Ne mungitta dee. Tuppan do Quabe, amanasu*

[redacted]

» appelé à leur aide, montre-moi ta miséri-
» corde au milieu des infidèles, afin que je
» reconnaisse que tu es encore avec moi, et
» que les païens qui ne te connaissent pas
» voient que mon Dieu a écouté ma prière. »

J'étais couché et lié au fond du canot, de sorte que je ne pouvais pas voir derrière moi; mais ils regardaient en arrière, et disaient : « *Oqua moa amanasu*, » c'est-à-dire, l'orage se dissipe. Je me soulevai, et je vis que le nuage noir s'éloignait : alors je remerciai Dieu.

Quand nous fûmes à terre, ils me traitèrent comme la nuit précédente, m'attachèrent à un arbre, et se couchèrent autour de moi, en disant que nous étions tout près de leur pays, et que nous y arriverions le lendemain soir, ce qui ne me réjouit pas beaucoup.

CHAPITRE XXI.

Comment je fus traité par les sauvages le jour où ils arrivèrent à leur village.

Le lendemain vers le soir nous arrivâmes à [redacted]

pointe de terre, près de laquelle leurs femmes étaient occupées à travailler dans des champs de racines qu'ils nomment, *mandioka* et elles en arrachaient; on me força de leur crier : *A Junesche been ermi pramme :* Voici otre nourriture qui vous arrive.

Quand nous fûmes à terre, tous, jeunes et vieux, quittèrent les cabanes qui sont situées sur une colline, pour venir me regarder. Puis les hommes s'en allèrent dans leurs demeures avec leurs arcs et leurs flèches, me laissant à la garde des femmes, qui me prirent au milieu d'elles. Quelques-unes marchèrent devant et d'autres derrière, en dansant et en chantant la chanson qu'ils ont l'habitude de chanter à leurs prisonniers quand ils veulent les dévorer.

Quand je fus arrivé à l'*Ywara*, ou à l'espèce de retranchement qu'ils font autour de

communes, dont chacune contenait plusieurs familles, de sorte qu'un village de sept cabanes était assez populeux.

leurs cabanes, qui consiste en fortes pièces de bois et ressemble à une palissade, ces femmes tombèrent sur moi, m'accablèrent de coups, m'arrachèrent la barbe, en disant dans leur langue : *Sche innamme pepike a e.* Je te bats au nom de mon ami qui a été tué par les tiens.

Ils me conduisirent ensuite dans une cabane, et me couchèrent dans un *Inni*, où les femmes recommencèrent à me battre et à me maltraiter, disant qu'elles me mangeraient bientôt.

Pendant ce temps, les hommes étaient rassemblés dans une autre cabane, et buvaient leur boisson, nommée *Kawi*, en présence de [redacted]

[illegible]

CHAPITRE XXII.

—

Comment mes deux maîtres vinrent me trouver pour m'annoncer qu'ils m'avaient donné à un de leur amis, qui devait me garder, et me tuer quand le temps serait venu de me manger.

Je ne connaissais pas alors les usages des Indiens comme je les ai appris depuis, et je pensais qu'on allait me tuer, quand je vis arriver mes deux maîtres, dont l'un se nommait *Jeppipo Wasu*, et l'autre, qui était son frère, *Alkindar Miri*. Ils m'annocèrent qu'ils m'a-

[redacted]

vaient donné, comme marque d'amitié, au frère de leur père, *Ipperu Wasu*, pour qu'il me gardât et me tuât quand je devrais être mangé, ce qui illustrerait son nom; car l'année précédente, *Ipperu Wasu* avait aussi fait un prisonnier, et l'avait offert par amitié à *Alkindar Miri*, qui l'avait assommé, et s'était rendu célèbre par ce moyen. C'est pourquoi celui-ci lui avait promis de lui donner à son tour le premier prisonnier qu'il ferait, et ce fut moi.

Ils ajoutèrent ensuite : Les femmes vont te conduire *Aprassé*. Je ne compris pas alors ce mot, mais il veut dire danser. Ils me conduisirent donc hors de la hutte et sur la place, en me tirant par la corde que j'avais au cou. Toutes les femmes qui étaient dans les sept cabanes vinrent s'emparer de moi, et les hommes nous laissèrent. Les femmes m'entrainèrent, me prenant les unes par les *bras*, les autres par la corde, qu'elles serraient tellement, que j'avais de la peine à respirer. Je ne

savais pas ce qu'elles voulaient faire de moi; mais je me consolais en pensant aux souffrances de Notre Seigneur Jésus-Christ, et à la manière dont il avait été traité par les juifs. Elles me conduisirent ainsi devant la cabane du roi, qui se nommait *Vratinge Wasu*, c'est-à-dire le Grand Oiseau Blanc; elles me couchèrent sur un grand tas de terre qui se trouvait devant la porte. Croyant que ma dernière heure était venue, je regardais de tous côtés pour voir si on n'apportait pas l'*Iwera pemme*; c'est ainsi qu'on appelle l'espèce de massue avec laquelle on assomme les prisonniers. Une femme s'approcha alors avec un morceau de cristal attaché entre deux baguettes, et me rasa les sourcils; elle voulut aussi me couper

[redacted]

[illegible]

CHAPITRE XXIII.

—

Comment les Indiens me firent danser devant la cabane qui contient leurs idoles, nommés Tamerka.

Elles me conduisirent, de l'endroit où elles m'avaient coupé les sourcils, devant la cabane où se trouvent leurs *Tamerka* ou idoles. Elles formèrent ensuite un cercle au milieu duquel je fus placé. Deux femmes s'approchèrent de moi, et m'attachèrent à la jambe un cordon garni de grelots, qui faisaient du

bruit en s'entrechoquant, et au cou une espèce d'éventail, fait de queues d'oiseaux, qui montait jusque par-dessus ma tête, ils le nomment en leur langue *Arasoya*. Les femmes se mirent alors à chanter, et m'obligèrent de battre la mesure avec la jambe à laquelle elles avaient attaché ces espèces de grelots, ce qui formait une sorte d'accompagnement. Cependant cette jambe, où j'avais été blessé, me faisait tant de mal, que je pouvais à peine me tenir debout, car je n'avais pas encore été pansé.

CHAPITRE XXIV.

—

Comment on me conduisit après la danse, chez Ipperu Wasu qui devait me tuer.

Quand la danse fut finie, on me livra à *Ipperu Wasu*. Celui-ci me gardait avec soin, et m'annonça que j'avais encore quelque temps à vivre. Ils apportèrent ensuite toutes leurs idoles, et les placèrent autour de moi, disant qu'elles leur avaient annoncé qu'ils prendraient un Portugais. Je leur dis alors : « Vos

oles n'ont pas de pouvoir et ne peuvent pas
ırler, elles ont menti; car je ne suis pas
ɔrtugais, je suis l'ami des Français, et
un pays qu'on appelle Allemagne. » Ils me
pondirent que je leur en imposais; et que
j'étais l'ami des Français, je n'aurais pas
é avec les Portugais, car ils savaient bien
ıe les Français étaient aussi leurs ennemis;
outant que ceux-ci venaient tous les ans
ıns cet endroit, et leur donnaient des cou-
aux, des haches, des miroirs, des peignes
des ciseaux en échange de bois du Bré-
l, de coton, de plumes, de poivre, etc.
st pourquoi ils étaient leurs bons amis.
ais que les Portugais n'en avaient pas agi
nsi; car, lorsqu'ils étaient arrivés dans le
ys, ils s'étaient établis au milieu de leurs
nemis et avaient fait alliance avec eux.
ı'ensuite, ils étaient venus de leur côté, et
aient aussi voulu commercer. Après les
oir reçus avec confiance, et être allés à
rd de leurs vaisseaux, comme ils le fai-

saient encore avec les Français, quand les Portugais en eurent un grand nombre, ils les avaient saisis, garrottés, et livrés à leurs ennemis, qui les avaient massacrés et mangés. Que les Portugais en avaient tué d'autres à coups de fusil; leur avaient fait tout le mal possible, et enfin, qu'ils se réunissaient souvent à leurs ennemis pour les attaquer.

CHAPITRE XXV.

Comment ceux qui m'avaient fait prisonnier me déclarèrent avec colère, que les Portugais avaient tué leur père et qu'ils voulaient s'en venger sur moi.

Ils me racontèrent aussi que les Portugais [redacted]

nièrement avec les Espagnols, et que nous avions fait naufrage, ce qui m'avait forcé de rester dans le pays.

Il y avait chez eux un jeune homme, ancien esclave des Portugais; car les Tuppins-Inbas, au milieu desquels ceux-ci demeurent et qui sont leurs alliés, avaient, dans une de leurs expéditions, surpris un village et dévoré tous les habitants, à l'exception de quelques jeunes gens qu'ils avaient livrés aux Portugais. Parmi ceux-ci se trouvait le jeune garçon qui avait été, à Brikioka, l'esclave d'un Galicien, nommé Antonio Agudin, et qui fut repris par les siens environ trois mois après ma captivité. Il avait été épargné parce qu'il était de leur tribu. Il me connaissait très-bien : les autres lui ayant demandé qui j'étais, il leur répondit que, peu de temps auparavant, un vaisseau avait fait naufrage sur cette côte, que ceux qui avaient échappé se disaient Espagnols et étaient les amis des Portugais; que

j'étais arrivé avec eux : voilà tout ce qu'il savait de moi.

Sachant qu'il y avait des Français dans le pays et qu'il venait souvent des vaisseaux de cette nation, je persistai toujours à dire que j'étais leur ami, et je les priai de m'épargner jusqu'à ce que ceux-ci arrivassent et me reconnussent. Ils me gardèrent donc avec soin jusqu'à l'arrivée de quelques Français que des vaisseaux avaient laissés chez ces sauvages pour y recueillir du poivre.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

CHAPITRE XXVI.

Comment un Français que les vaisseaux avaient laissé chez les Indiens vint me voir, et leur dit qu'ils pouvaient me manger et que j'étais Portugais.

Il y avait, à quatre milles de là, un Français qui, ayant appris cette nouvelle, se hâta d'arriver, et se rendit dans la cabane en face de celle où je me trouvais. Les sauvages accoururent en me criant : Voilà un Français qui vient d'arriver, nous allons savoir si tu es ou

beaucoup; car je me disais : « C'est un chrétien, il va tâcher de me tirer d'affaire. »

Ils me conduisirent vers lui, nu comme j'étais. C'était un jeune homme : les sauvages l'appelaient dans leur langue *Karwattuware*. Il me parla en français, que j'avais beaucoup de peine à comprendre ; et les sauvages qui nous environnaient écoutaient avec beaucoup d'attention. Voyant que je ne le comprenais pas, il leur dit, dans leur langue : Tuez-le et mangez-le, car ce scélérat est un vrai Portugais, votre ennemi et le mien. Je compris bien cela, et je le suppliai, au nom de Dieu, de leur dire de ne pas me manger ; mais il me répondit : « Ils veulent te manger. » Cela me rappela ce passage de Jérémie, chapitre XVII, où il est dit : *Maudit soit l'homme qui compte sur les hommes*. Cette réponse me brisa le cœur. Je n'avais, pour me couvrir, qu'un seul morceau de toile que les Indiens m'avaient donné ; Dieu sait où ils l'avaient pris. Je l'arrachai et le jetai aux pieds de ce

Français, en disant : « Puisque je dois mourir, pourquoi cacherais-je plus longtemps ma chair aux yeux des hommes ? » Ils me reconduisirent dans la cabane qui me servait de prison, et je me jetai dans mon hamac, où je me mis à chanter un psaume, en versant des larmes abondantes ; et les Indiens disaient : « C'est un vrai Portugais! Voyez comme il a peur de la mort. »

Le Français dont j'ai parlé resta deux jours dans ce village, et repartit le troisième. Quant aux Indiens, ils commencèrent à faire leurs préparatifs, résolus à me tuer aussitôt qu'ils seraient terminés. Ils me gardaient donc avec soin; et tous, jeunes et vieux, m'acca-
[redacted]

CHAPITRE XXVII.

Comment j'eus un grand mal de dents.

Comme un malheur ne vient jamais seul, au milieu de mes misères, je fus attaqué d'un violent mal de dents : mon maître m'ayant demandé pourquoi je mangeais si peu, et lui ayant dit la cause de mon mal, il s'avança avec un instrument en bois pour m'arracher la dent qui me faisait souffrir.

[redacted]

J'eus toutes les peines du monde à l'empêcher d'exécuter son projet. Il y renonça cependant, en me déclarant que si je cessais de manger, et si je commençais à maigrir, on me tuerait avant l'époque déterminée. Dieu sait combien de fois je l'ai supplié du fond du cœur de me faire mourir, si c'était sa divine volonté, avant que les sauvages me massacrassent cruellement.

CHAPITRE XXVIII.

Comment les sauvages me conduisirent à leur principal roi, nommé Konyan Bebe, et de la manière dont j'y fus traité.

[redacted]

nière; il voulait me voir, et on m'y conduisit pour y passer la journée.

Quand j'arrivai près de sa cabane, j'entendis un grand bruit de chants et de trompettes. On voyait devant, une quinzaine de têtes placées sur des pieux : c'étaient celles des prisonniers ennemis qu'ils avaient mangés, et qu'ils nomment *Marcayas*. Ils eurent soin, en passant, de me les faire remarquer en disant : « Voilà les têtes des *Marcayas*. » Je commençai alors à trembler, pensant que je serais traité de la même manière. Quand nous arrivâmes à la cabane, un de ceux qui m'accompagnaient s'avança, et dit à haute voix, de manière à être entendu de tout le monde : « Je vous amène l'esclave, le Portugais », et il ajouta que c'était une belle chose d'avoir ses ennemis en son pouvoir. Il fit un long discours, comme c'est leur usage, et me conduisit au roi, qui était assis et buvait avec les autres. Ils s'étaient déjà tous enivrés avec la boisson qu'ils fabriquent et qu'ils nomment *kawawy*. Ils me

regardèrent d'un air courroucé, en disant : « Es-tu venu notre ennemi ? » Je répondis : « Je suis venu, mais je ne suis pas votre ennemi ». Alors ils me donnèrent à boire.

J'avais beaucoup entendu parler du roi *Konyan Bebe;* on disait que c'était un grand homme, mais un grand tyran, et qu'il aimait beaucoup la chair humaine. Je remarquai un de ceux qui étaient assis; et, croyant que c'était le roi, je lui dis, comme c'est l'usage dans leur langue : « Es-tu le roi Konyan Bebe ? vis-tu encore ? » — Oui, » répondit-il. — Bien, ajoutai-je, j'ai beaucoup entendu parler de toi. On dit que tu es un grand guerrier. » Il se leva alors et se mit à se promener devant moi avec [redacted]



Il se rassit et voulut savoir ce que faisaient ses ennemis les Tuppins-Ikins et les Portugais, me demandant pourquoi j'avais voulu tirer sur eux de Brikioka, car il savait que j'étais arquebusier. Je lui répondis que les Portugais m'avaient placé dans cette maison, et que j'étais forcé de le faire. « Tu es aussi un Portugais, dit-il; tu es un Portugais, car tu n'as pas pu parler avec lui, » il parlait du Français qui m'avait vu et qu'il appelait son fils. Je cherchai à m'excuser, assurant qu'étant absent depuis longtemps, j'avais oublié la langue. Mais il s'écria : « J'ai déjà pris et mangé cinq Portugais, et tous prétendaient être des Français, et cependant ils mentaient. » Voyant cela, je renonçai à l'espérance de vivre, et je me recommandai à Dieu; car je voyais bien que je n'avais plus qu'à mourir. Il demanda ensuite ce que les Portugais disaient d'eux et s'ils en avaient bien peur. « Oui, dis-je, ils parlent beaucoup de toi, de la guerre que tu leur as faite; mais maintenant

ils ont fortifié Brikioka. » Cependant il répliqua qu'il saurait bien les prendre les uns après les autres dans la forêt comme il m'avait pris. J'ajoutai : « Tes ennemis, les Tuppin Ikins, préparent trente canots, et vont faire une incursion dans ton pays » : ce qui arriva en effet.

Pendant qu'il me faisait toutes ces questions, les autres s'étaient levés aussi et nous écoutaient. Il m'en fit une foule d'autres auxquelles je répondis de mon mieux. Il se vanta d'avoir tué un grand nombre de Portugais, et un nombre plus grand encore de sauvages, ses ennemis. Pendant ce temps, on avait bu tout ce qu'il y avait dans cette

[redacted]

nous, sauteur. » Je demandai à mon maître si on allait me tuer. Il me répondit que non, mais que c'était leur habitude de traiter ainsi les esclaves. Ils me délièrent enfin, et commencèrent à me tâter de tous côtés : l'un disait qu'il voulait avoir la tête, l'autre le bras, l'autre la jambe. Ils me firent ensuite chanter, et je commençai à chanter un psaume; puis ils m'ordonnèrent de traduire ce que j'avais chanté. Je dis que j'avais chanté mon Dieu; mais ils me répondirent : « Ton Dieu est un *tavire*, » c'est-à-dire une ordure. Ces paroles me firent bien du mal, et je pensais : O Dieu, que tu es bon de souffrir tout cela! Après que tous ceux du village m'eurent examiné et insulté à loisir, le roi Konyan Bebe recommanda à ceux qui étaient chargés de moi de me garder avec grand soin.

Le lendemain, lorsqu'on me fit sortir de la cabane où nous avions couché pour me reconduire à Wattibi où je devais être mangé, ils me criaient ironiquement qu'ils

viendraient bientôt chez mon maître pour s'enivrer et me manger; mais celui-ci me consolait en me disant qu'on ne me tuerait pas encore de sitôt.



CHAPITRE XXIX

Les Tuppins-Ikins arrivent avec vingt-cinq canots comme je l'avais annoncé au roi, et attaquent le village où je me trouvais.

Sur ces entrefaites, les Indiens alliés des Portugais arrivèrent avec vingt-cinq canots, comme je l'avais annoncé, et assaillirent un matin le village où je me trouvais.

Aussitôt que les Tuppins-Ikins commencèrent l'attaque et à lancer des flèches, le désordre se mit dans le village, et les femmes

cherchaient à s'enfuir. Je dis alors aux Indiens : « Vous me prenez pour un Portugais, votre ennemi ; hé bien, ôtez-moi mes liens et donnez-moi un arc et des flèches, et je vais vous aider à défendre votre village. » Ils y consentirent, et je me joignis à eux, en criant et en lançant des flèches comme eux, les excitant à avoir bon courage et à ne rien craindre. Mon intention était de traverser les palissades et de me joindre aux assaillants, car ils me connaissaient bien, et savaient que j'étais dans le village ; mais on me gardait trop bien, et les Tuppins-Ikins, voyant leur coup manqué, retournèrent à leurs canots et se rembarquèrent. Dès qu'ils furent partis on me remit mes liens.

CHAPITRE XXX.

—

Comment les chefs se rassemblèrent le soir au clair de la lune.

Le même soir, les chefs se rassemblèrent par un beau clair de lune sur la place du village, et commencèrent à discuter ensemble pour arrêter quand ils me tueraient. Ils me firent amener pour m'accabler d'injures et de menaces; j'étais triste, et je regardais le ciel, en disant: Seigneur, accorde-moi au moins une bonne

mort. Les Indiens me demandèrent pourquoi je regardais ainsi la lune, et je leur répondis : Je vois qu'elle est irritée contre vous ; car, dans ma douleur, il me semblait que la lune elle-même me jetait des regards de colère, et je croyais être en horreur à Dieu comme aux hommes. Alors *Jeppipo Wasu*, un des chefs qui voulaient me faire périr, me demanda contre qui la lune était en colère. C'est ta cabane qu'elle regarde, lui dis-je. Mais voyant que ces paroles le mettaient en fureur : Ce n'est pas contre toi qu'elle est irritée, mais contre les Carios. C'est le nom d'une autre tribu sauvage. C'est bien, dit-il, que tout le mal retombe sur eux. Quant à moi, je ne pensai plus à cet événement.

CHAPITRE XXXI.

—

Comment les Tuppins-Ikins brûlèrent un autre village, nommé Mambukabe.

Le lendemain nous reçûmes la nouvelle que les Tuppins-Ikins, qui s'étaient rembarqués, comme je l'ai dit, avaient attaqué un autre village, nommé *Mambukabe*, et brûlé les cabanes. Tous les habitants s'étaient enfuis, à l'exception d'un petit garçon qu'ils avaient fait prisonnier. Jeppipo Wasu, qui

disposait de moi, et qui me faisait tout le mal possible, se hâta de s'y rendre. Les Indiens de ce village étaient ses parents et ses amis, il voulait venir à leur secours et reconstruire leurs maisons. Il emmena avec lui tous ses amis pour l'aider; il avait aussi l'intention de rapporter avec lui de la terre à potier et de la farine de racines, pour célébrer la fête où je devais être mangé. En partant il n'oublia pas de recommander à Ipperu-Wasu, à qui il m'avait donné, de faire bonne garde; car il se préparait à rester plus de quinze jours absent.

CHAPITRE XXXII.

—

Un vaisseau vient de Brickioka pour savoir ce que je suis devenu, et les sauvages refusent de le dire.

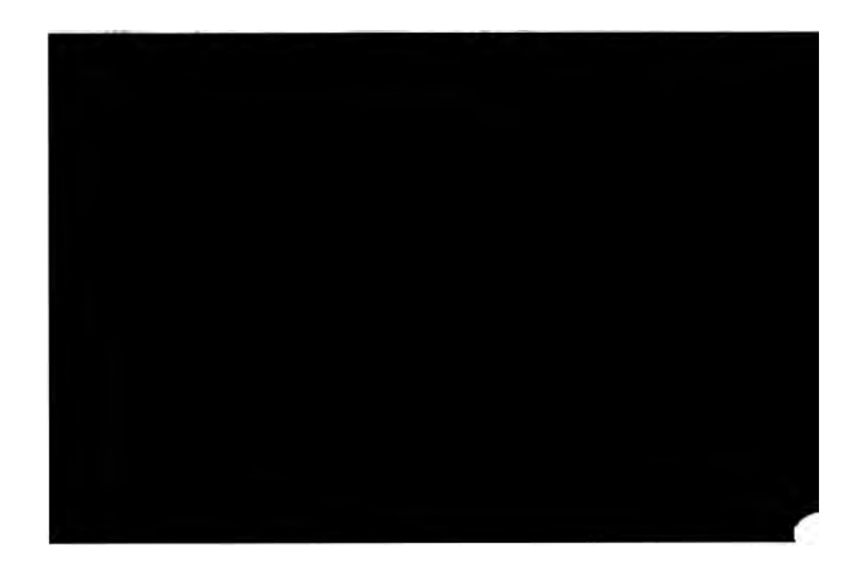
Sur ces entrefaites, un vaisseau de Brikioka vint jeter l'ancre non loin de l'endroit où je me trouvais, et tira un coup de canon pour avertir les Indiens de venir traiter avec lui. Ceux-ci, l'ayant entendu, me dirent : « Voilà tes amis les Portugais qui viennent pour savoir [redacted]

racheter. » — « C'est sans doute mon frère, » leur répondis-je; car je pensais bien que les Portugais demanderaient de mes nouvelles, et afin que cela ne leur fît pas croire que j'étais Portugais, je leur avais dit que j'avais un frère Français aussi, qui se trouvait parmi eux. C'est pourquoi, quand je vis arriver ce vaisseau, je leur dis que c'était mon frère; mais ils prétendirent toujours que j'étais Portugais. Ils s'approchèrent du vaisseau : cependant l'équipage s'étant informé de moi, ils répondirent de ne plus faire de questions à cet égard. Les Portugais remirent donc à la voile, me croyant mort. Quand je les vis repartir, Dieu sait ce que j'éprouvai, et les sauvages disaient entre eux: «Nous avons fait une bonne prise, puisqu'on envoie des vaisseaux pour le chercher. »



CHAPITRE XXXIII.

Le frère du roi, Jeppipo Wasu arrive de Mambukabe et me raconte que celui-ci, sa mère et tous les leurs étaient tombés malades. Il me prie d'envoyer mon Dieu pour qu'il leur rende la santé.



que pour quatre jours, il est d'usage chez les Indiens que ses amis le reçoivent en poussant de grands cris de joie. Quelques instants après, un Indien entra dans ma cabane et me dit : « Le frère de ton maître est arrivé : il annonce que tous les siens sont malades. » Je me réjouis alors en pensant que Dieu voulait peut-être faire quelque chose en ma faveur. Le frère de mon maître vint bientôt, s'assit auprès de moi et se mit à se lamenter, en disant que son frère, sa mère, ses neveux étaient tous tombés malades, et que son frère l'avait envoyé vers moi, pour me prier d'obtenir de mon Dieu qu'il leur rendît la santé. « Car, dit-il, mon frère croit que ton Dieu est en colère contre lui. » — « Oui, lui répondis-je, mon Dieu est irrité parce qu'il veut me dévorer, et parce qu'il a été pour cela à Mambukabe, et qu'il dit que je suis Portugais quand je ne le suis pas. Va dire à ton frère qu'il revienne ici, et je tâcherai d'obtenir de mon Dieu qu'il lui rende la santé. » Il me répliqua qu'il était trop

malade pour pouvoir venir; mais qu'il savait bien que je pouvais, si je voulais, lui rendre la santé. Je lui promis qu'il aurait bientôt la force de revenir dans son village, et que sa santé finirait par se rétablir tout à fait. Il retourna avec cette réponse à Mambukabe, qui est éloigné de quatre milles d'Uwattibi, où nous étions.

CHAPITRE XXXIV.

Comment le roi Jeppipo Wasu revient malade à son village.

[redacted]

m'avait inspiré de parler de la lune, et l'espérance revint dans mon cœur en voyant que le ciel me protégeait. Je me hâtai de lui dire : « C'est vrai, la lune est en colère de ce que vous voulez me dévorer, quoique je ne sois pas votre ennemi. » Il me promit alors qu'il me protégerait s'il revenait en santé; mais je ne savais que demander à Dieu; car je pensais : S'il revient en santé, il oubliera ses promesses et me fera mourir; et s'il succombe, les autres diront : « Tuons cet esclave avant qu'il puisse nous faire de mal. » Je m'abandonnai donc à la volonté de Dieu, et je leur mis à tous la main sur la tête, comme ils l'exigeaient de moi. Mais Dieu ne voulut pas les épargner, et ils moururent les uns après les autres. Un enfant succomba le premier, puis sa mère, vieille femme qui devait fabriquer le vin qu'on boirait en me dévorant; puis son frère, un autre enfant, et enfin son second frère, le même qui m'avait apporté la nouvelle de leur maladie.

Quand il eut vu périr ainsi toute sa famille, il craignit de mourir aussi lui et ses femmes; mais je le consolai en luidisant que je prierais mon Dieu de lui conserver l'existence, s'il me promettait de penser à moi quand la santé lui serait revenue, et de me laisser la vie. Il y consentit, et défendit sévèrement de me maltraiter ou de me menacer.

Sa maladie dura encore quelque temps : enfin il guérit, ainsi qu'une de ses femmes qui était tombée malade; mais huit personnes de sa famille périrent, entre autres une de celles qui m'avaient le plus maltraité.

Il y avait encore dans le village deux autres chefs qui possédaient chacun une cabane : l'un [redacted]

persistaient pas dans l'intention de me faire périr, il ne les y pousserait pas.

Kenrimakui ayant eu aussi un rêve du même genre, me fit venir dans sa cabane. Après m'avoir donné à manger, il me raconta qu'autrefois il avait fait prisonnier un Portugais, qu'il l'avait tué, et qu'il en avait tant mangé, que son estomac n'avait jamais pu se remettre depuis ce temps-là. Son rêve le menaçait aussi de la mort. Je lui promis qu'il ne lui arriverait rien s'il renonçait à manger de la chair humaine.

Les vieilles femmes du village, qui m'avaient le plus maltraité et accablé de coups et d'injures, commencèrent aussi à s'apaiser et à me dire : « *Scheraeire* », c'est-à-dire, mon fils, conserve-moi la vie. Quand nous t'avons maltraité, c'est que nous te prenions pour un de ces Portugais que nous haïssons. Nous en avons déjà beaucoup pris et mangé ; mais alors leur Dieu n'a pas été irrité contre nous comme le tien à cause de toi, ce qui nous

prouve bien que tu n'es pas un des leurs.

Ils me laissèrent ainsi pendant un certain temps, sans trop savoir en définitive si j'étais Portugais ou Français; car, disaient-ils, j'avais une barbe rousse comme les Français, et tous les Portugais avaient la barbe noire. Dès que mon maître fut guéri, ils parurent avoir renoncé à me dévorer; mais ils me gardaient avec soin, et ne me laissaient pas sortir seul.



CHAPITRE XXXV.

Comment le Français qui leur avait conseillé de me dévorer revint au village, et comment je le suppliai de m'emmener avec lui ; mais mon maître ne voulut pas y consentir.

En me quittant, Karwattuware, le Français dont j'ai parlé, était parti avec des Indiens amis de ses compatriotes, pour rassembler les marchandises dont les sauvages font commerce, savoir : du poivre et certaines espèces de plumes.

vaisseaux français ont l'habitude d'aborder, et que l'on nomme *Mungu Wappe* et *Iterroenne*, il fut obligé de repasser par le village où j'étais. Il me croyait déjà mort, car il pensait, en partant, que l'intention des sauvages était de me manger; et il le leur avait conseillé, comme je l'ai dit plus haut.

Ayant appris que j'étais encore vivant, il vint me voir, et m'adressa la parole dans la langue des sauvages. Je le conduisis dans un endroit où ceux-ci ne pouvaient pas nous entendre; et je lui dis qu'il voyait bien que c'était la volonté de Dieu de me conserver la vie, que je n'étais pas Portugais, mais Allemand, et que je n'avais été amené parmi les Portugais que par le naufrage que j'avais éprouvé à bord d'un navire espagnol. Je le suppliai d'appuyer mon dire auprès des sauvages, et de les assurer que j'étais l'ami des Français, et qu'ils m'emmèneraient sur leurs vaisseaux quand ils viendraient. Si vous refusez de me rendre ce service, ajoutai-je, ils

me regarderont toujours comme un menteur, et me tueront un jour ou l'autre.

Je lui disais tout cela dans la langue des sauvages, lui demandant s'il n'avait pas un cœur de chrétien dans la poitrine, et s'il ne croyait pas qu'il y avait une autre vie après celle-ci, pour conseiller aux sauvages de me faire périr. Il commença alors à se repentir de ce qu'il avait fait, et m'assura qu'il m'avait pris pour un Portugais; et que tous les gens de cette nation étaient de tels scélérats, qu'aussitôt que les Français pouvaient en prendre un au Brésil, ils le pendaient sur-le-champ; ajoutant qu'ils étaient bien obligés de se conformer aux mœurs des Indiens, et de souffrir qu'ils traitassent leurs prisonniers comme ils

[redacted]

ont coutume d'aborder; mais mon maître répondit qu'il ne consentait pas à me céder à personne, à moins que mon père ou mon frère ne lui apportât un vaisseau plein de haches, de miroirs, de couteaux, de peignes et de ciseaux pour ma rançon, car il m'avait saisi sur le territoire de ses ennemis, et ainsi j'étais de bonne prise.

Quand le Français l'eut entendu, il me dit: «Vous voyez qu'ils ne veulent pas vous lâcher». Cependant je le suppliai, au nom du ciel, de m'envoyer chercher et de me faire embarquer pour la France dès qu'il arriverait un vaisseau. Ce qu'il me promit. Avant de partir, il recommanda bien aux sauvages de ne pas me tuer, leur promettant que nos amis leur apporteraient une rançon.

Dès que ce Français fut parti, *Alkindar Miri*, un de mes maîtres, me dit: «Que t'a donné le Français, ton compatriote? Pourquoi ne t'a-t-il pas fait présent d'un couteau que tu m'aurais donné?» Il se fâcha très-fort

contre moi : car, dès que la santé leur fut revenue, ils avaient recommencé à me maltraiter, et à dire qu'au fond les Français ne valaient pas mieux que les Portugais ; ce qui renouvela mes craintes.

CHAPITRE XXXVI.

—

Les Indiens dévorent un prisonnier et me conduisent à cette fête.

[redacted]

Ces Indiens ont l'habitude, quand ils se préparent à dévorer un prisonnier, de fabriquer avec des racines une boisson qu'ils nomment *kawi*, et de s'enivrer avant de le massacrer. Quand le moment fut venu de s'enivrer en l'honneur de sa mort, je lui demandai s'il était prêt à mourir, et il me répondit, en riant, que oui, mais que la *Mussurana* (1) (ils nomment ainsi une corde de coton de la grosseur du doigt, avec laquelle on attache les prisonniers), n'était pas assez longue, et qu'il y manquait encore six brasses, ajoutant que je fournirais un meilleur repas, et faisant des plaisanteries comme s'il avait dû aller à une fête.

Ce malheureux m'affligeait : je cherchais à m'occuper en lisant dans un livre portugais que les Indiens avaient trouvé à bord d'un vaisseau dont ils s'étaient emparés à l'aide des Français. Je lui adressai de nouveau la parole, car les Marckayas sont les alliés des Portugais, et je lui dis ; « Je suis un prisonnier

(1) Dans d'autres endroits du texte on lit *Massarana*.

comme toi, et je ne suis pas venu ici pour aider les sauvages à te dévorer, mais parce que mon maître m'a amené. » Il me répondit qu'il savait bien que les blancs ne mangeaient pas de chair humaine.

Je cherchai à le consoler en lui disant que son corps seul serait dévoré, mais que son âme irait dans un lieu de délices, où il trouverait les âmes des autres hommes. Il me demanda si c'était bien vrai, ajoutant qu'il n'avait jamais vu Dieu. Je lui promis qu'il le verrait dans l'autre vie.

Pendant la nuit il s'éleva un ouragan si violent, qu'il endommagea les toits des cabanes. Les sauvages alors me dirent en colère : « *Apo*

[redacted]

Je priai le ciel, qui m'avait déjà préservé si souvent, de détourner encore cette fois leur colère.

Mais le temps étant redevenu beau au point du jour, ils s'apaisèrent et se mirent à boire. Je dis à l'esclave : « C'est Dieu qui a excité ce grand orage et qui veut t'avoir. » Le lendemain il fut dévoré. On verra à la fin de cet ouvrage les cérémonies qui s'observent à cette occasion.



CHAPITRE XXXVII.

—

Ce qui se passa pendant notre retour après que cet esclave eut été dévoré.

[redacted]

construisions une hutte pour passer la nuit, ils m'ordonnèrent d'empêcher le mauvais temps. Je dis alors à un petit garçon qui était occupé à ronger un des os de cet esclave, où il restait encore un peu de chair, de le jeter. Mais les sauvages s'y opposèrent, en disant que c'était pour lui la meilleure nourriture.

Quand nous fûmes à un quart de mille du village, il devint impossible d'avancer, tant les vagues étaient fortes. Nous tirâmes le canot à terre, dans l'espérance que l'orage s'apaiserait, et que nous pourrions continuer notre route le lendemain; cependant, voyant qu'il ne s'apaisait pas, ils se décidèrent à aller par terre. Avant de partir, ils mangèrent la chair qu'ils avaient apportée, et le jeune garçon acheva de ronger son os et le jeta. Quelques instants après, le ciel commença à s'éclaircir. Vous voyez! leur dis-je, vous ne vouliez pas croire que Dieu était irrité de voir cet enfant manger de la chair humaine. Néanmoins ils

prétendirent que c'était ma faute, et que le temps serait resté beau s'il eût mangé sans que je m'en fusse aperçu.

Quand nous fûmes de retour au village, *Alkindar Miri*, un de mes maîtres, me dit : « Eh bien ! tu as vu comment nous traitons nos ennemis. » Je lui répondis : « Ce n'est pas de les tuer, mais de les manger que je trouve horrible. « C'est notre usage, dit-il, et nous traitons les Portugais de la même manière. »

Cet *Alkindar Miri* me détestait, et il aurait vu avec plaisir celui à qui il m'avait livré se décider à me tuer. Comme on l'a vu plus haut, *Ipperu Wasu* lui avait donné autrefois un esclave à tuer, pour qu'il pût s'acquérir un nom ; et il lui avait promis, en échange,

[redacted]

Avant mon départ, *Alkindar Miri*, m'avait de nouveau menacé de me mettre à mort. A mon retour, il se trouva qu'il avait été attaqué d'un mal d'yeux, et était devenu presque aveugle. Il me supplia alors de prier mon Dieu de lui rendre la vue. Je le lui promis, à condition qu'il ne me maltraiterait plus. Il y consentit, et heureusement pour moi il fut guéri au bout de quelques jours.

CHAPITRE XXXVIII.

—

Comment les Portugais envoyèrent un second vaisseau à ma recherche.

Il y avait déjà cinq mois que j'étais parmi ces barbares, quand il arriva de nouveau un vaisseau de l'île de Saint-Vincent; car les Portugais font aussi le commerce avec les tribus ennemies, mais en se tenant bien sur leurs gardes. Ils leur donnent des couteaux et des haches pour de la farine de manioc, que ces

sauvages possède en abondance; et les Portugais en ont besoin pour nourrir les nombreux esclaves qu'ils ont dans leurs sucreries. Un ou deux Indiens s'avancent dans un canot auprès du navire, et leur tendent la marchandise du plus loin qu'ils peuvent; ils demandent ensuite ce qu'ils veulent en échange, et les Portugais le leur font passer. Pendant que cela a lieu, les autres sont dans leurs canots, à distance; et souvent, quand le marché est fini, ils s'approchent pour attaquer les Portugais et leur lancer des flèches.

Le vaisseau dont je viens de parler tira un coup de canon, en arrivant, pour avertir les sauvages. Les Portugais s'étant informés si je vivais encore, ils leur répondirent que oui. Alors ils demandèrent à me voir, disant que mon frère, qui était aussi Français, leur apportait une caisse de marchandises.

Il y avait à bord du vaisseau un Français, nommé Claudio Mirando; je pensai en effet qu'il devait y être, puisqu'il avait été à bord

de celui qui était venu précédemment; et j'en prévins les sauvages, en leur disant que c'était mon frère.

En effet, quand ils revinrent à terre, ils m'annoncèrent que mon frère était encore venu pour me chercher, qu'il m'apportait une caisse de marchandises, et désirait me voir. Je leur dis alors : « Conduisez-moi au vaisseau, afin que je parle à mon frère, les Portugais ne nous comprendront pas : je le prierai de dire à mon père de venir me chercher, et de vous apporter un vaisseau plein de marchandises. » Ils y consentirent, mais ils craignirent que les Portugais ne nous comprissent, car ils se préparaient à une grande expédition qu'ils voulaient commencer au mois d'août, en attaquant le fort de Brikioka, où j'avais été fait prisonnier. Ils savaient que je connaissais tous leurs plans, et ils avaient [redacted]

mon frère. Ils m'amenèrent donc jusqu'à la distance d'un jet de pierre du vaisseau, et je criai à ceux qui s'y trouvaient : « Dieu soit avec vous, mes frères, qu'un seul de vous me parle, et laissez croire aux Indiens que je suis Français. » Alors un nommé Jean Sanchez, Biscaïen, que je connaissais bien, me dit : « Mon cher frère, c'est à cause de vous que nous sommes venus avec ce vaisseau. Nous ignorions si vous étiez mort ou vivant, car le premier vaisseau n'a pas pu avoir de vos nouvelles; et le capitaine Brascupas de Sanctus nous a ordonné de nous informer si vous viviez encore, et de vous racheter si les Indiens y consentaient; dans le cas contraire, de chercher à en prendre quelques-uns pour les échanger avec vous. »

Je lui répondis : « Que Dieu vous récompense dans l'éternité; car je suis dans le plus grand danger, et j'ignore encore ce que les Indiens feront de moi. Ils m'auraient déjà massacré si la Providence ne m'avait préservé. Ne cher-

chez pas à me racheter, car les sauvages n'y consentiront pas, et laissez-leur croire que je suis Français; mais donnez-moi, pour l'amour de Dieu, quelques couteaux et quelques hameçons. » Ils le firent, et un canot s'avança pour les prendre.

Voyant que les sauvages ne laisseraient pas durer longtemps cette conversation, je me hâtai de dire aux Portugais : Tenez-vous sur vos gardes, car ils veulent attaquer Brikioka. Ils me répondirent que, de leurs côtés, les Indiens, leurs alliés, se préparaient aussi à la guerre, et comptaient surprendre le village où je me trouvais. Ils m'exhortèrent à prendre courage, et à espérer en Dieu, puisqu'ils ne pou-

[redacted]

Je leur distribuai alors les couteaux et les hameçons, en leur disant: Voilà ce que mon frère, le Français, m'a donné. Ils voulurent alors savoir ce que mon frère et moi nous avions dit. Je leur répondis que je l'avais exhorté à tâcher d'échapper aux Portugais, de se rendre dans notre pays, de revenir avec un vaisseau de marchandises, et de les récompenser, parce qu'ils étaient bons et me traitaient bien; ce qui parut leur plaire beaucoup. Ils commencèrent à dire entre eux: « Certainement c'est un Français, traitons-le mieux à l'avenir.» J'avais soin de leur répéter souvent qu'il viendrait bientôt un vaisseau pour me racheter. Depuis cette époque, ils me conduisirent avec eux dans les bois pour les aider dans leurs travaux.

CHAPITRE XXXIX.

Comment un esclave de ces Indiens me calomniait toujours et aurait désiré me voir dévorer, et comment il fut tué et mangé en ma présence.

Il y avait parmi eux un esclave de la nation Carios, qui est aussi l'ennemie des Tuppins-Inbas et l'alliée des Portugais ; il avait été l'esclave de ces derniers, et s'était échappé. Or, les sauvages n'ont pas coutume de tuer ceux qui s'échappent ainsi, à moins qu'ils ne com-

mettent quelques crimes : ils les traitent en esclaves et s'en font servir.

Il y avait déjà trois ans que cet Indien Carios était parmi les Tuppins-Inbas; et il leur raconta qu'il m'avait vu accompagner les Portugais à la guerre et tirer sur les Tuppins-Inbas. Il ajouta que c'était moi qui avais tué un de leurs rois qui avait péri dans un combat quelques années auparavant, et les exhorta fortement à me faire mourir, assurant que j'étais leur plus grand ennemi; et cependant tout cela était des mensonges, car il était dans ce village depuis trois ans, et il n'y en avait qu'un que j'étais arrivé à Saint-Vincent quand il s'était sauvé. Je suppliais sans cesse le ciel de me protéger contre ses calomnies.

Vers 1554, environ six mois après que j'eus été fait prisonnier, ce Carios tomba malade; et son maître vint me prier de lui rendre la santé, afin qu'il pût l'envoyer à la chasse pour nous procurer des vivres, me promettant de m'en donner une partie; et il

ajouta que si je pensais qu'il ne guérirait pas, il le donnerait à un de ses amis pour le tuer, et acquérir du renom par ce moyen.

Il était malade depuis une dizaine de jours, quand, pensant le soulager, j'essayai de le saigner avec la dent d'un animal, nommé *Backe*, que les sauvages aiguïsent à cet usage; mais je ne pus réussir à tirer du sang. Les Indiens, voyant cela, commencèrent à dire: Puisqu'il ne peut échapper à la maladie, il vaut mieux le tuer. Je les exhortai à n'en rien faire, parce qu'il pouvait encore guérir; mais cela ne servit de rien, ils le conduisirent à la cabane du roi Vratinge. Il fallut que deux d'entre eux le portassent, car il était si malade, qu'il ne s'apercevait pas de ce qui se

[redacted]

Ils ne savaient à quoi se décider, quand un Indien sortit de la hutte et lui coupa la tête ; mais la maladie l'avait rendu si effroyable, qu'il la rejeta avec horreur. Ils traînèrent ensuite le corps auprès du feu, le firent rôtir, et le dévorèrent en entier, selon leur habitude, à l'exception de la tête et des entrailles qui leur répugnaient, parce qu'il avait été malade.

Pendant ce temps, je parcourais les cabanes, où je les trouvais occupés à manger les uns les mains, les autres les pieds ou des lambeaux du corps. Ce Carios que vous faites rôtir, leur dis-je, et que vous mangez, m'a toujours calomnié en assurant que, lorsque j'étais chez les Portugais, j'avais tué quelques-uns des vôtres, car il ne m'a jamais vu. Vous savez qu'il a vécu quelques années parmi vous en bonne santé ; mais, parce qu'il m'a calomnié, mon Dieu s'est irrité contre lui, l'a rendu malade, et vous a inspiré de le tuer et de le manger ; c'est ainsi qu'il traitera tous ceux qui

voudront me faire du mal. Ces paroles les effrayèrent, et je remerciai Dieu de la grâce qu'il me faisait.

Je prie le lecteur de vouloir bien faire attention que je raconte tout ceci, non pas pour m'amuser à dire des choses extraordinaires, mais pour faire éclater les merveilles que Dieu a faites à mon égard.

Cependant le temps qu'ils avaient fixé pour commencer la guerre s'approchait, et il y avait déjà trois mois qu'ils s'y préparaient. J'espérais qu'en partant ils me laisseraient seul au village avec les femmes, et que j'en profiterais pour m'échapper.

[redacted]



CHAPITRE XL.

—

De l'arrivée d'un vaisseau français qui acheta aux sauvages, du coton et du bois du Brésil, et à bord duquel je me serais volontiers embarqué si Dieu l'avait voulu permettre.

HUIT jours avant l'époque qu'ils avaient fixée pour leur expédition, un vaisseau français entra dans une baie que les Portugais nomment Rio-de-Janeiro, et les Indiens *Iterronne*. C'est là que les Français ont l'habitude de charger du bois du Brésil. Ils vinrent avec une embarcation au village où j'étais, et achetèrent aux

Indiens, du poivre, des singes et des perroquets. L'un d'eux, nommé Jacques, qui parlait leur langue, étant venu à terre, me vit, et demanda la permission de m'emmener. Mon maître le refusa, disant qu'il voulait beaucoup de marchandises pour ma rançon. Je tâchai de leur persuader de me conduire au vaisseau, leur promettant qu'on leur en donnerait; mais ils me répondirent: Non, ce ne sont pas tes vrais amis, car, sans cela, ceux qui étaient dans le bateau t'auraient donné une chemise pour t'empêcher d'aller tout nu; et tu vois qu'ils ne se soucient pas de toi (ce qui, du reste, était vrai). Il faut d'abord que nous allions à la guerre; le vaisseau ne partira pas de sitôt: à notre retour nous te conduirons à bord.

Voyant que la chaloupe se préparait à partir, je me disais: Grand Dieu! si ce vaisseau part sans m'emmener, ces sauvages finiront par me faire périr, car on ne peut pas se fier à eux. Je sortis du village, et je me dirigeai du côté de la mer; ils s'en aperçurent bientôt et

me poursuivirent; mais je renversai le premier qui s'approcha. J'avais tout le village à mes trousses; je parvins cependant à gagner la mer et à arriver jusqu'au bateau. Quand je voulus y entrer, les matelots me repoussèrent, en disant que, s'ils m'emmenaient malgré les sauvages, ceux-ci se soulèveraient contre eux et deviendraient leurs ennemis. Je fus donc obligé de retourner vers la terre, et je vis que Dieu ne voulait pas encore finir mes misères. Cependant, si je n'avais pas tenté de m'échapper, j'aurais pensé plus tard que je souffrais par ma faute.

Quand les Indiens me virent me diriger de nouveau vers la terre, ils s'écrièrent, d'un air joyeux : « Le voilà qui revient. » Je leur dis alors d'un ton irrité : « Croyez-vous donc que je voulais m'échapper? Non. J'ai été prévenir mes compatriotes de préparer beaucoup de mar-
[redacted]

CHAPITRE XLI.

—

Les Indiens se mettent en campagne et m'emmènent avec eux. — Ce qui arriva pendant la marche.

Quatre jours après, les canots qui devaient prendre part à l'expédition commencèrent à se rassembler dans le village où j'étais. Le principal roi, Konyan Bebe, arriva aussi avec les siens. Mon maître m'annonça qu'il voulait m'emmener. Je le priai de me laisser au vil-

lage, et il y aurait consenti; mais Konyan Bebe lui ordonna de m'emmener.

Je fis semblant de partir avec regret, car autrement ils auraient pu craindre que je ne cherchasse à leur échapper aussitôt que nous serions sur le territoire ennemi, et ils m'auraient gardé avec plus de soin; mais, s'ils m'avaient laissé au village, je me serais enfui à bord du vaisseau français.

Nous partîmes donc avec trente-huit canots qui contenaient chacun vingt-huit personnes. Les prophéties de leurs dieux, leurs rêves et d'autres fadaises auxquelles ils ajoutent foi, leur promettaient le meilleur succès. Leur plan était de débarquer près de Brikioka, du côté où ils m'avaient fait prisonnier, de se cacher dans les bois, et de s'emparer de tous ceux qui tomberaient entre leurs mains.

Ce fut vers le 14 août 1554, que nous partîmes pour cette guerre. C'est à cette époque de l'année, comme je l'ai dit plus haut, qu'une

certaine espèce de poisson, que les Portugais appellent *doynges*, les Espagnols (*liesses lizas*), et les sauvages *bratti* (1), quitte l'eau salée pour aller déposer son frai dans l'eau douce. Les sauvages nomment cette époque de l'année *Zeitpirakaen* : ils la choisissent ordinairement pour leurs expéditions, parce qu'alors ces poissons leur servent de nourriture. En allant ils avancent lentement, mais en retournant ils vont le plus vite qu'ils peuvent.

J'espérais que les Indiens, alliés des Portugais, étaient aussi en marche; car, comme me l'avait dit l'équipage du vaisseau, ils avaient l'intention de faire une excursion à la même époque.

Ils me demandaient souvent, pendant la route, si je pensais qu'ils feraient des prison-[redacted]

contrerions l'ennemi. Une nuit, que nous étions campés dans un endroit nommé Uwattibi, nous prîmes beaucoup de ces poissons bratti, qui sont aussi grands que des saumons. Le vent était très-fort; et en causant avec les sauvages, il m'arriva de dire que ce vent soufflait sur bien des morts. Ils s'imaginèrent aussitôt qu'un parti de leur nation, qui avait remonté une rivière, nommée *Paraïbe*, avait déjà attaqué l'ennemi, et avait perdu quelques-uns des siens; ce qui, par la suite, se trouva être vrai.

Quand ils furent à une journée de distance de l'endroit où ils comptaient débarquer, ils se cachèrent dans les bois près d'une île qu'ils nomment *Meyenbipe*, et les Portugais Sam-Sebastian.

Dès que la nuit fut venu, leur chef, Konyan Bebe, parcourut le camp, et les harangua en disant : Que, maintenant qu'ils étaient près du pays ennemi, il fallait que chacun eût soin de se rappeler les songes qu'il aurait. Pour mon-

trer qu'ils avaient bonne espérance, ils dansèrent autour de leur idole jusqu'à une heure très-avancée. Mon maître, en se couchant, me recommanda aussi de faire attention à mes rêves. Je lui répondis que je n'y croyais pas, et que c'étaient des mensonges. Alors il me dit : « Tâche au moins d'obtenir de ton Dieu que nous fassions des prisonniers. »

Au point du jour, les chefs se réunirent autour d'un grand plat de poisson bouilli; et, en le mangeant, chacun racontait ses rêves. Ils dansèrent avec leurs idoles; enfin ils se décidèrent à faire, le jour même, une descente sur le territoire ennemi, dans un endroit nommé *Boywassu*, où ils voulaient attendre la nuit.

En partant de l'endroit où nous avions passé la nuit, ils me demandèrent de nouveau ce qui allait arriver. Je dis au hasard : Quand

[redacted]

barqué, car cet endroit n'était qu'à six milles du lieu où ils m'avaient pris.

En effet, quand nous approchâmes de la terre, nous vîmes des canots qui venaient au-devant de nous. Ils s'écrièrent alors : « Voilà nos ennemis les Tuppins-Ikins; » et ils essayèrent de se cacher derrière un rocher pour les surprendre au passage; mais ceux-ci les aperçurent et firent force de rames pour regagner leur pays. Les nôtres se hâtèrent de leur donner la chasse, et les atteignirent au bout de quatre heures. Les canots étaient au nombre de cinq : je connaissais presque tous ceux qui les montaient. Il y avait parmi eux six Mamelouks chrétiens, dont deux frères, nommés Diego de Praga et Domingo de Praga. Ils se défendirent vaillamment, l'un avec un fusil, l'autre avec un arc; et ils résistèrent avec une seule embarcation à trente et quelques canots des nôtres qui les attaquèrent; cependant, quand leurs munitions furent épuisées, les Tuppins-Inbas tombèrent

sur eux et en tuèrent une partie. Les deux frères échappèrent sains et saufs; mais deux Mamelouks furent grièvement blessés, ainsi qu'un assez grand nombre de Tuppins-Ikins et une femme.



CHAPITRE XLII.

Comment les prisonniers furent traités pendant le voyage.

Nous étions environ à deux milles du rivage quand cette affaire : eut lieu les nôtres se hâtèrent de retourner à l'endroit où ils avaient passé la nuit. Le soleil était déjà couché quand nous y arrivâmes : chacun conduisit ses prisonniers à sa cabane. Quant aux blessés, ils les tuèrent à terre, les assommèrent, les cou-

pèrent en morceaux et firent rôtir leur chair. Parmi ceux qui furent mangés cette nuit-là, il y avait deux Mamelouks qui étaient chrétiens; l'un était fils d'un capitaine portugais, nommé George Ferrero, et d'une femme sauvage; le second se nommait Jérôme. Il avait été fait prisonnier par un sauvage qui demeurait dans la même cabane que moi, et qui se nommait Parwaa; il passa la nuit à le faire rôtir à un pas de moi. Ce Jérôme, Dieu veuille avoir son âme, était parent de Diego de Praga.

La même nuit, je me hâtai de me rendre à la cabane où étaient les deux frères, car ils avaient été mes amis à Brikioka avant ma captivité. Ils me demandèrent s'ils seraient mangés : je ne pus rien leur répondre, sinon que cela dépendait de la volonté de Dieu et de Notre Seigneur Jésus-Christ; et que, puisqu'ils m'avaient protégés jusqu'ici, eux-mêmes pouvaient espérer d'obtenir la même faveur par leurs prières.

Ils me demandèrent ce qu'était devenu leur

cousin Jérôme. Je leur répondis que les Indiens étaient en train de le faire rôtir, et que j'avais déjà vu dévorer le jeune Ferrero. Ils se mirent alors à pleurer; et je tâchai de les consoler, leur représentant qu'il y avait déjà huit mois, comme ils le savaient bien, que j'avais été fait prisonnier, et que cependant je vivais encore; que Dieu ferait la même chose pour eux; et qu'ils devaient être bien moins effrayés que moi, qui, né dans un pays lointain, n'étais pas accoutumé aux mœurs barbares, tandis qu'ils étaient nés dans cette contrée et y avaient passé leur vie. Mais ils me répondirent que je ne faisais plus attention à la souffrance, parce que j'y étais accoutumé.

Pendant que je cherchais à les consoler, un sauvage s'approcha de moi et m'ordonna de rentrer dans ma cabane, me demandant ce que j'avais tant à leur dire. En les quittant,

[redacted]

soumettraient de bonne grâce; et que ce qui les consolait c'était de m'avoir avec eux. Je sortis alors, et je me mis à parcourir le camp pour voir les prisonniers : personne ne faisait attention à moi. Il m'aurait été facile de m'échapper, car nous n'étions qu'à dix milles de Brikioka; mais je ne le fis pas à cause des prisonniers, dont quatre étaient encore en vie : je pensais en effet que, dans leur colère, les sauvages les massacreraient. Je pris donc la résolution de me reposer sur la Providence, et de rester avec eux pour les consoler. Les sauvages me traitaient très-bien parce que je leur avais prédit par hasard qu'ils rencontreraient l'ennemi; et ils disaient que j'étais un meilleur prophète que leur tamaraka.

CHAPITRE XLIII.

Comment les sauvages dansèrent autour de leurs ennemis, l'endroit où nous campâmes le jour suivant

Le lendemain, les sauvages arrivèrent à une grande montagne, nommée Occarasu, qui n'est pas très-éloignée de leur village; ils résolurent d'y passer la nuit. J'allai dans la cabane de Konyan Bebe, le principal chef, et je lui demandai ce qu'il avait intention de faire des Mamelouks. Il me répondit qu'ils seraient dé-

défendit de leur parler, ajoutant qu'ils n'avaient qu'à rester dans leur pays au lieu de se réunir à ses ennemis pour lui faire la guerre. Je le suppliai de leur accorder la vie et d'en tirer une rançon; mais il persista dans son dessein.

Il avait devant lui un grand panier plein de chair humaine, et était occupé à ronger un os. Il me le mit à la bouche, me demandant si j'en voulais manger. Je lui dis alors : A peine un animal sauvage en dévore-t-il un autre, comment mangerais-je de la chair humaine? Puis il mordit dedans, en disant : « *Jau ware sche.* Je suis un tigre et je le trouve bon. » Alors je le quittai.

Le soir, il ordonna que chacun amenât ses prisonniers dans un espace vide entre la mer et la forêt. Les sauvages s'y rassemblèrent, en formant un grand cercle au milieu duquel ils les placèrent, et les forcèrent à chanter et à faire du bruit en l'honneur des Tammarakas. Quand les prisonniers eurent chanté, ils

commencèrent à dire avec le plus grand courage : « Oui, nous nous sommes mis en marche comme de braves gens pour prendre nos ennemis et les manger. Vous nous avez vaincus et faits prisonniers ; mais qu'importe, les hommes vaillants doivent mourir en pays ennemi. Notre pays est grand, et nos amis sauront bien nous venger. » Les autres leur répondirent : « Oui, vous avez tué un grand nombre des nôtres, et nous allons les venger. » Quand ces discours furent finis, chacun ramena ses prisonniers à sa cabane.

Au bout du troisième jour nous arrivâmes dans leur pays ; chaque peuplade conduisit ses prisonniers à son village. Ceux de Uwattibi, où j'étais, avaient, pour leur part, huit Indiens et les trois Mamelouks qui étaient chrétiens, savoir : Diégo, son frère, et un troisième, nommé Antonio, qui avait été pris

[redacted]



CHAPITRE XLIV.

Comment le vaisseau français à bord duquel ils avaient promis de me conduire à leur retour de la guerre était encore à Uwattibi.

QUAND nous fûmes de retour, je les priai de me conduire à bord du vaisseau français, comme ils me l'avaient promis, puisque j'avais été à la guerre avec eux, et que je les avais aidé à prendre leurs ennemis, qui étaient convenus eux-mêmes que je n'étais pas Por-

tugais. Ils me promirent de le faire; mais ils voulurent d'abord se reposer, et manger le *mokaen* (1), c'est-à-dire la chair rôtie des deux chrétiens.

(1) On verra plus loin que ce mot signifie de la viande fumée : l'auteur écrit aussi mockaein.

CHAPITRE XLV.

Comment les sauvages mangèrent le corps de George Ferrero, l'un des deux chrétiens, et fils du gouverneur.

Le chef de la cabane en face de la mienne, nommé Tatamiri, était en possession du corps : il fit préparer la boisson accoutumée. L'on se rassembla chez lui pour boire, chanter et se réjouir, et le lendemain, après avoir bu, ils firent rôtir cette chair et la mangèrent. Mais les membres de Jérôme restèrent dans

un panier, suspendu à la fumée pendant près de trois semaines, de sorte qu'ils étaient devenus secs comme du bois, car le sauvage à qui ils appartenaient, nommé Parwaa, était allé à un autre village pour chercher des racines qui leur servent à préparer la boisson qui devait être bue en les mangeant. Je regrettais bien cette perte de temps, puisqu'ils ne voulaient me conduire à bord qu'après cette fête, et le vaisseau français mit à la voile auparavant, sans que j'en fusse prévenu, car il était à près de huit milles de là. Cette nouvelle m'accabla d'affliction; mais les sauvages me consolèrent en me disant qu'il en venait presque tous les ans.

CHAPITRE XLVI.

—

Comment Dieu fit un miracle.

J'avais fait une croix de bois que j'avais

[redacted]

son mari pour polir des coquillages dont les sauvages font des colliers, ce qui me fit beaucoup de peine. Bientôt après il commença à pleuvoir, et cela dura plusieurs jours. Les sauvages vinrent alors me prier d'obtenir de mon Dieu que la pluie cessât, disant que sans cela leurs récoltes seraient perdues, car c'était l'époque des semailles. Je leur répondis qu'ils avaient irrité mon Dieu en arrachant la croix près de laquelle j'avais coutume de dire mes prières. Croyant donc que c'était la cause de la pluie, le fils de mon maître se hâta de m'aider à en fabriquer une autre. Il était alors environ une heure après midi. A peine la croix fut-elle placée, que le temps s'éclaircit, bien qu'il eût fait auparavant un violent orage, ce qui les étonna beaucoup; et ils s'écrièrent que mon Dieu faisait tout ce que je voulais.

CHAPITRE XLVII.

Comment un jour que j'étais à la pêche avec deux sauvages, Dieu fit un grand miracle pour moi à l'occasion d'un orage.

Un soir que j'étais à la pêche avec Parwaa, un des principaux du village, le même qui avait fait rôtir le pauvre Jérôme et un autre Indien, un orage se forma non loin de nous, et s'approcha avec rapidité. Ils me dirent alors de prier mon Dieu d'écarter la pluie qui

empêcherait notre pêche, et que cependant je savais bien qu'il n'y avait rien à manger dans la cabane. Ces paroles me touchèrent, et je commençai à prier Dieu, qui m'avait si souvent comblé de ses faveurs, de leur accorder ce qu'ils demandaient, afin qu'ils vissent qu'il me protégeait : ce qui eut lieu en effet, car bien que la pluie tombât à six pas de là, elle n'arriva pas jusqu'à nous. Parwaa me dit alors : « On voit bien que tu as parlé à ton Dieu. »

Nous prîmes encore quelques poissons, et nous retournâmes au village, où ces deux Indiens racontèrent aux autres ce qui était arrivé : cela les remplit d'admiration.

CHAPITRE XLVIII.

Comment les Indiens dévorèrent le second des chrétiens qui avaient été tués.

Dès que Parwaa eut réuni tout ce qu'il lui fallait, il fit préparer la boisson qui devait être consommée en mangeant le corps de Jérôme, et il rassembla les sauvages. Quand ceux-ci se furent enivrés, ils firent amener les deux frères dont j'ai parlé, ainsi qu'un nommé Antonio, qui avait été pris par le fils de mon

maître, et ils nous firent boire avec eux. Mais, avant de boire, nous eûmes soin d'adresser notre prière à Dieu, le priant d'avoir pitié de son âme ainsi que de la nôtre quand notre heure serait venue. Les sauvages riaient et se réjouissaient, mais nous souffrions beaucoup. La fête recommença le lendemain jusqu'à ce que tout fût dévoré.

Le même jour ils m'emmenèrent pour me donner en présent. Quand je pris congé des deux frères, ils me supplièrent de prier Dieu pour eux. Je leur enseignai la route qu'ils devaient suivre pour traverser les montagnes sans qu'on pût retrouver leurs traces s'ils parvenaient à s'échapper. J'ai appris depuis qu'ils avaient trouvé moyen d'en profiter et de prendre la fuite, mais j'ignore encore aujourd'hui s'ils ont été repris.

CHAPITRE XLIX.

De l'endroit ou les sauvages me conduisirent pour me donner.

Nous nous mîmes donc en route pour [redacted]

Quand nous fûmes arrivés à ce village, ils m'offrirent en présent à un chef, nommé Abbati Bossange, en lui disant de ne pas me faire de mal et de ne pas souffrir qu'on m'en fît, car mon Dieu punissait cruellement ceux qui me maltraitaient; ce qu'ils avaient eu occasion d'éprouver pendant le temps que j'avais passé parmi eux. Je lui dis, de mon côté, que mon frère et mes amis devaient venir avec un vaisseau plein de marchandises, que j'en donnerais à ceux qui me traiteraient bien, et que mon Dieu m'avait promis qu'il arriverait bientôt. Cela leur plut beaucoup. Le roi m'appela son fils, et m'envoya à la chasse avec les siens.

CHAPITRE L.

Comment les Indiens de ce village me racontèrent que le vaisseau, dont j'ai parlé plus haut, était reparti pour la France.

Les sauvages me racontèrent que le vaisseau français, dont j'ai parlé plus haut, et qui se nommait Maria Bellete de Dieppe, était reparti après avoir complété son chargement en bois du Brésil, poivre, coton, plumes, singes, perroquets, etc. : qu'il avait pris dans

le port de Rio-Janeiro un vaisseau aux Portugais : que le capitaine avait livré un de ceux qui le montaient à un chef, nommé Itawu, qui l'avait dévoré; et que le Français, qui, comme je l'ai déjà raconté, avait dit aux sauvages qu'ils pouvaient me manger, s'y était embarqué pour retourner dans son pays. Ce vaisseau périt dans la traversée; et quand j'arrivai en France, personne ne savait ce qu'il était devenu, ainsi qu'on le verra plus bas.



CHAPITRE LI.

Comment quelque temps après que je fus dans ce village il y vint un autre vaisseau français, nommée la Catherine de Vatteville, qui me racheta, et comment cela arriva.

Il y avait environ quinze jours que j'étais dans ce village de Tackwara-Sutibi, au pouvoir du roi Abbati Bossange, quand quelques sauvages accoururent pour m'annoncer qu'ils avaient entendu des coups de canon, et qu'il devait certainement y avoir un vaisseau à Iterronne, que l'on nomme aussi Rio-de-Janeiro. Je

les priai de m'y mener, et je leur dis que peut-être mon frère y serait. Ils y consentirent; néanmoins ils me gardèrent encore quelques jours.

Cependant le capitaine français, ayant appris que j'étais dans le village, y envoya deux de ses hommes, accompagnés de quelques chefs avec lesquels il était allié. Ils entrèrent dans la cabane d'un chef, nommé Sowarasu, près de laquelle je me trouvais. Les sauvages vinrent bientôt m'annoncer leur arrivée. Je courus au-devant d'eux, plein de joie, et je les saluai dans la langue des sauvages. Quand ils me virent si misérable, ils eurent pitié de moi et me revêtirent de leurs habits. Je leur demandai pourquoi ils étaient venus, ils me répondirent que c'était à cause de moi, et qu'on leur avait ordonné d'employer tous les moyens possibles pour me conduire à bord. Cette nouvelle remplit mon cœur de joie; et je dis à l'un des deux, qui se nommait Pérot, et qui parlait la langue des sauvages, de se faire

passer pour mon frère, et de leur dire qu'il avait apporté quelques caisses de marchandises qu'on leur donnerait s'ils me conduisaient à bord; mais celui-ci chercha à me persuader de rester encore parmi eux, pour rassembler du poivre et d'autres marchandises jusqu'au retour du vaisseau, qui devait revenir l'année suivante.

Les sauvages consentirent à me laisser aller à bord : mon maître lui-même m'y accompagna. Les gens du vaisseau me témoignèrent beaucoup de compassion et me comblèrent de bons traitements. Après être resté un jour ou deux à bord, Abbati Bossange me demanda où étaient les caisses de marchandises, afin qu'il pût s'en retourner. Je fis part de cette demande au capitaine du bâtiment, qui me dit de l'amuser jusqu'à ce que le vaisseau eût son chargement, car il

[redacted]

Mon maître était bien décidé à m'emmener avec lui. Je parvins à le retenir, en lui disant que rien ne nous pressait, et qu'il savait bien que, quand de bons amis étaient ensemble, ils ne pouvaient pas se séparer si vite; qu'aussitôt que le vaisseau serait prêt à partir, nous retournerions ensemble à son village.

Le vaisseau étant sur le point de mettre à la voile, tous les Français se rassemblèrent à bord où j'étais avec mon maître. Le capitaine lui fit dire par l'interprète, qu'il le louait beaucoup de m'avoir épargné, quoiqu'il m'eût pris parmi ses ennemis; et il ajouta, pour avoir un prétexte de ne pas me laisser partir, qu'il comptait me donner quelques marchandises pour rester encore un an parmi les sauvages, à rassembler du poivre et d'autres denrées, parce que je les connaissais. Alors un ou deux matelots qui devaient représenter mes frères, et qu'on avait choisis parce qu'ils me ressemblaient un peu, commencèrent à s'y opposer,



et à dire qu'ils voulaient que je partisse avec eux. Le capitaine feignit de chercher à les persuader, mais ils persistèrent à vouloir m'emmener, disant que notre vieux père désirait me voir avant de mourir. Le capitaine fit dire alors au chef, par l'interprète, qu'il était, à la vérité, le chef du vaisseau, et qu'il voulait me renvoyer à terre; mais que, puisque mes frères s'y opposaient, il ne pouvait m'y forcer, puisqu'il n'était qu'un seul homme contre tous. Toute cette scène se jouait, parce qu'ils voulaient se séparer amicalement des sauvages. Je dis aussi à mon maître, que je ne demandais pas mieux que de m'en aller avec lui, mais qu'il voyait bien que mes frères ne voulaient pas me laisser partir. Il commença alors à pleurer, en disant que, puisque je voulais partir, je devais lui promettre de revenir par le premier vaisseau ; car il m'avait regardé

[redacted]

Une de ses femmes, qu'il avait amenée à bord, vint pleurer sur moi selon leur habitude, et je pleurai aussi à leur manière. Le capitaine lui donna ensuite pour cinq ducats de marchandises, en couteaux, haches, miroirs et peignes, avec lesquelles il retourna à son village.

C'est ainsi que le Seigneur tout-puissant, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, m'ôta des mains de ces barbares. Qu'il soit loué et béni, ainsi que Jésus-Christ, son fils, Notre Sauveur. — Amen.

CHAPITRE LII.

Comment se nommait le capitaine du vaisseau ; d'où il venait : — Ce qui nous arriva encore avant de quitter le port. — Notre retour en France.

Le capitaine de ce vaisseau se nommait Guillaume de Moner, le pilote françois, de Schantz, le vaisseau la Catherine de Vatteville.

Nous nous préparions à partir, quand un matin, que nous étions dans ce port, nommé Rio de Janeiro, nous vîmes arriver un vaisseau

monté par des Portugais, qui venaient commercer avec les Markayas, leurs amis, et dont le territoire touche à celui des Tuppins-Ikins, qui sont les alliés des Français. Ces deux nations sont ennemies.

C'était le même petit vaisseau qui, comme je l'ai dit plus haut, vint pour me racheter des sauvages. Il appartenait à un marchand, nommé Pierre Rosel. Les Français armèrent une embarcation, et se dirigèrent de son côté pour s'en emparer. Ils m'emmenèrent avec eux pour leur servir d'interprète; mais ils nous repoussèrent bravement. Nous eûmes plusieurs hommes tués ou blessés, et je fus du nombre de ces derniers. J'invoquai le Seigneur, car je me croyais mort. Je le suppliai de me conserver la vie, et de me laisser retourner dans un pays de chrétiens, lui qui m'avait déjà préservé de tant de dangers; mais je guéris heureusement de cette blessure. Que Dieu en soit loué dans toute l'éternité!

L'an 1554, le dernier jour d'octobre, nous

mîmes à la voile du port de Rio-Janeiro pour retourner en France; et nous eûmes si bon vent, que les marins prétendaient que le ciel protégeait visiblement notre voyage. Mais Dieu fit encore un autre miracle en notre faveur.

La veille de Noël, nous vîmes nager autour du vaisseau une espèce de poisson qu'on appelle marsouin; et nous en prîmes un si grand nombre, que nous en eûmes en abondance pendant plusieurs jours. Dieu nous fit la même grâce le jour des Rois, car nous n'avions presque rien à manger que ce qu'il nous envoyait ainsi.

Enfin, le 22 février 1555, nous arrivâmes [redacted]

que je ne voulais pas y consentir, il me fit avoir un passe-port de M. l'amiral, gouverneur de la Normandie. Celui-ci, qui avait déjà entendu parler de moi, me fit venir et m'en expédia un. Le capitaine me donna quelqu'argent pour ma route. J'allai de Honfleur à Habelnoeff (le Havre-Neuf), et de là à Depen (Dieppe).

CHAPITRE LIII.

—

Comment on me conduisit à Dieppe dans la maison du capitaine de la Belette, qui avait quitté le Brésil avant nous et n'était pas encore arrivé.

C'est au port de Dieppe qu'appartenait le vaisseau la Marie Belette, à bord duquel s'était embarqué, pour retourner en France, l'interprète qui avait dit aux sauvages de me manger. L'équipage avait refusé de me recevoir dans la chaloupe quand je m'étais

un Portugais pour être dévoré, après avoir pris un vaisseau de cette nation.

Ce vaisseau n'était pas encore arrivé, quoique, d'après le calcul du capitaine de la Catherine de Vatteville, il eût dû nous précéder de trois mois. Les femmes et les parents des gens de l'équipage vinrent me demander si je n'en avais pas entendu parler. Je leur répondis : « Oui, je les ai vus, et ce sont des misérables ». Je racontai alors comment celui qui m'avait vu dans le pays des sauvages, leur avait dit de me dévorer ; qu'ils étaient venus avec leur embarcation pour acheter aux naturels des singes et du poivre, et qu'ils m'avaient repoussé quand j'y étais arrivé à la nage. Enfin, ajoutai-je, ils ont livré un malheureux Portugais pour être mangé ; mais je vois bien que Dieu n'avait voulu que ma délivrance, puisque je suis arrivé avant eux. « Je m'inquiète peu de ce qu'ils sont devenus ; mais je vous promets bien que Dieu ne leur pardonnera pas la cruauté et la barbarie dont

ils ont usé à mon égard, et il les punira un jour ou l'autre; car je reconnais que le Seigneur a eu pitié de mes larmes, et qu'il a récompensé ceux qui m'ont racheté des mains des sauvages. « Et cela était vrai, puisqu'il nous avait donné un beau temps, un bon vent, et les poissons de la mer.

Ils s'affligèrent alors beaucoup, me demandant si je croyais leurs parents encore vivants. Je ne voulus pas les désoler, et je leur dis que peut-être ils reviendraient; quoique je fusse persuadé, comme tout le monde, que leur vaisseau avait péri. Je les quittai en leur recommandant de leur dire, s'ils revenaient jamais, que Dieu était venu à mon secours, et que j'avais passé par Dieppe.

Je me rendis de là à Londres, en Angleterre, où je restai quelques jours, puis en Zé-

[redacted]

RELATION VÉRIDIQUE ET PRÉCISE

DES MŒURS ET COUTUMES

DES

TUPPINAMBAS

Chez lesquels j'ai été prisonnier,

ET

DONT LE PAYS EST SITUÉ A 24 DEGRÉS AU DELA DE LA LIGNE ÉQUINOXIALE, PRÈS D'UNE RIVIÈRE NOMMÉE RIO-DE-JANEIRO.



îles appartenant au roi d'Espagne, et qui sont au nombre de six (1), dont voici les noms : La Grande-Canarie, Lancerote, Forteventura, l'Ile-de-Fer, Palma et Ténériffe. On va de là aux îles du cap Vert; ce cap est situé au pays des Maures, on le nomme aussi Gène (*Guinée*). Ces îles sont situées sous le tropique du cancer, et appartiennent au roi de Portugal. On navigue de là au sud-sud-ouest pour gagner le Brésil, en traversant une mer si grande, que l'on est quelquefois trois mois et plus sans voir la terre; on passe d'abord le tropique du cancer et ensuite la ligne équinoxiale. Alors on perd de vue l'étoile du nord, nommée aussi du pôle arctique; puis on arrive à la hauteur du tropique du capricorne; on navigue sous le soleil; et quand on a traversé ce second tropique, le soleil parait au nord; la chaleur y est très-grande. Une partie du Brésil est située entre les tropiques.

(1) On sait que l'archipel des Canaries se compose de vingt îles et îlots.

MŒURS ET COUTUMES

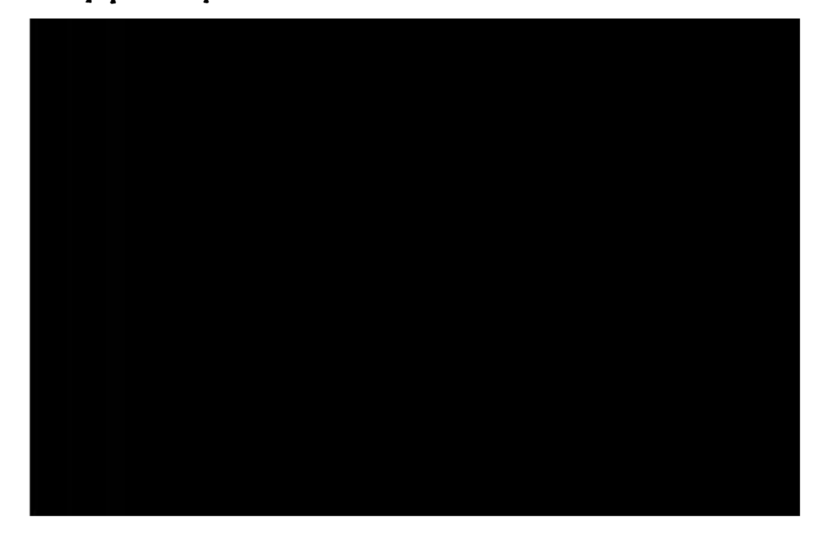
DES

TUPPINAMBAS.

CHAPITRE PREMIER.

—

De la navigation depuis Lisbonne jusqu'à Rio-de-Janeiro, situé par 24 degrés au delà de l'équateur et environ sous le tropique du capricorne.



pays qui est entre les tropiques, il ne fait jamais aussi froid qu'ici vers la Saint-Michel; cependant celle qui s'étend au delà du tropique du capricorne est un peu plus froide. Cette contrée est habitée par une nation nommée Carios, qui se couvre de peaux d'animaux sauvages, que les Indiens savent très-bien préparer. Les femmes fabriquent avec du fil de coton des espèces de sacs ouverts par les deux bouts, qui leur servent de vêtements; elles les nomment, dans leur langue, *typpoy*. Le pays produit beaucoup de fruits et de légumes, pour la nourriture des hommes et des animaux. La chaleur du soleil donne aux habitants une couleur brun-rouge. C'est un peuple rusé et méchant, qui maltraite ses ennemis et les mange.

Le pays d'Amérique a plusieurs centaines de milles du nord au sud. Je l'ai cotoyé moi-même pendant plus de cinq cents milles; et j'ai été à terre dans plusieurs endroits.

CHAPITRE II.

—

Du pays d'Amérique ou du Brésil dont j'ai visité une partie.

[redacted]

deux cent neuf milles, ou jusqu'au vingt-neuvième degré au sud de la ligne. Cette chaine de montagnes a environ huit milles de large : de l'autre côté sont des plaïnes. Il en découle plusieurs beaux fleuves, et l'on y trouve beaucoup de gibier. Ces montagnes sont habitées par des sauvages, nommés *Vayganna*, qui font la guerre à toutes les nations, et dévorent tous ceux dont ils peuvent s'emparer ; ce que les autres Indiens font aussi à leur égard. Ils vivent de chasse, et sont très-habiles à tirer de l'arc : ils prennent aussi très-adroitement le gibier avec des lacets et dans des trappes. Ils mangent du miel sauvage, que l'on trouve en abondance dans les montagnes. Ils imitent fort bien le cri des animaux et le chant des oiseaux, ce qui leur facilite les moyens de les prendre. Ils allument du feu en frottant deux morceaux de bois ensemble, comme le font aussi les autres sauvages. Ils font ordinairement rôtir leur viande, et errent d'un endroit à l'autre avec leurs femmes et leurs enfants.

CHAPITRE III.

—

Des grandes montagnes de ce pays.

[redacted]

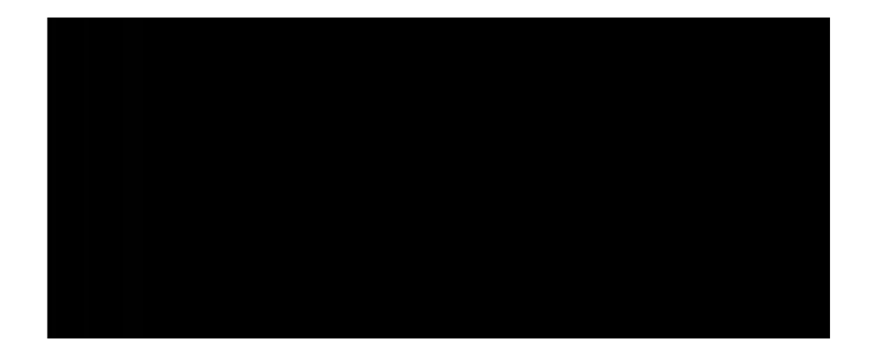
afin de surprendre ceux qui sortent des villages pour aller chercher du bois.

Ils traitent horriblement leurs ennemis, et ceux-ci le leur rendent bien. Dans leur fureur, ils coupent quelquefois les bras et les jambes des captifs avant de les tuer : les autres nations, au moins, tuent leurs ennemis avant de les manger.

CHAPITRE IV.

—

Des habitations des Tuppinambas, dont j'ai été le prisonnier.



milles. Les Tuppinambas habitent les deux rives, et sont de toute part environnés d'ennemis. Leur territoire touche, du côté du nord, à celui d'une tribu, nommée Weittaka; au sud, à celui des Tuppin-Ikins, et du côté de l'intérieur, à celui des Wayganna et des Karaya. Ils sont ennemis jurés de toutes ces tribus, surtout d'une autre, nommée Markaya, qui habite les montagnes. Ces peuples dévorent tous les prisonniers qu'ils se font mutuellement.

Ils bâtissent volontiers leurs villages dans les endroits où ils peuvent se procurer facilement de l'eau et du bois, et dans ceux où le poisson et le gibier se trouvent en abondance. Quand ils ont tout consommé, ils transportent leur habitation dans un autre endroit, sous la conduite d'un chef, qui a ordinairement sous ses ordres trente ou quarante familles, composées généralement de ses parents et de ses amis.

Les cabanes qu'ils construisent ont environ quatorze pieds de large et cent cinquante de long; elles ont près de deux toises de haut, leur toit est rond comme la voûte d'un caveau et fait en feuilles de palmiers. Il n'y a dans l'intérieur de la cabane aucune espèce de séparation, mais chaque ménage occupe un emplacement d'environ douze pieds carrés et possède son foyer particulier. Le chef habite le milieu de la cabane. Chaque cabane a trois portes, une à chaque bout et une au milieu; elles sont ordinairement si basses, qu'il faut se baisser pour entrer. Peu de villages se composent de plus de sept cabanes, au milieu se trouve une place, et c'est là qu'ils immolent leurs prisonniers. Chaque village est entouré d'une [redacted]

gros troncs d'arbres plus espacés. Quelques tribus ont l'habitude de placer les têtes de ceux qu'ils ont mangés sur les pieux de la palissade à l'entrée du village.

CHAPITRE V.

—

De leur manière de faire du feu.

Pour faire du feu, les Indiens se servent [redacted]

CHAPITRE VI.

—

De leur manière de se coucher.

Ils dorment dans des espèces de filets faits en fil de coton, nommés *inni* dans leur langue, et qu'ils attachent à deux poteaux, à quelque distance de terre. Ils ont toujours du feu la nuit, et n'aiment pas alors sortir de leur cabane sans lumière, tant ils ont peur du diable, qu'ils appellent *ingag*, et qui leur apparaît souvent.



CHAPITRE VII.

—

De leur adresse à tuer les animaux sauvages et les poissons à coups de flèches.

Soit que ces sauvages aillent dans les bois, ou près des rivières, ils portent sans cesse leurs arcs et leurs flèches avec eux. Quand ils sont dans les bois, ils tiennent toujours les yeux levés en l'air pour voir s'ils n'aperçoivent pas quelques gros oiseaux, quelque singe ou d'autres animaux qui se tiennent sur les arbres

S'ils en découvrent un, ils lui lancent des flèches et le poursuivent jusqu'à ce qu'ils l'aient abattu; et il est bien rare de voir un Indien revenir de la chasse les mains vides.

Ils vont aussi se promener sur le bord de la mer, et, dès qu'un poisson s'élève à la surface, ils le percent d'une flèche : ils ont la vue si bonne, qu'ils manquent rarement leur coup. Aussitôt que le poisson est blessé, ils sautent à l'eau pour le chercher ; et, quoiqu'ils soient quelquefois obligés de plonger jusqu'à la profondeur de six brasses, ils ne manquent jamais de le rapporter.

Ils ont aussi des petits filets qu'ils fabriquent avec une espèce de fil tiré de feuilles longues et pointues, qu'ils nomment *tockaun*. Quand ils veulent s'en servir, ils se rassemblent dans un endroit où l'eau n'est pas profonde, et commencent à la battre; le poisson, effrayé, s'engage alors dans leurs filets, et celui qui en prend le plus partage avec les autres.

Ceux qui demeurent loin de la mer s'en rapprochent aussi quelquefois pour pêcher. Quand ils ont pris beaucoup de poissons, ils les font rôtir, les réduisent en poudre, et font si bien sécher cette poudre, qu'elle se conserve fort longtemps : ils la mêlent ensuite avec de la farine de manioc. Sans cette précaution, les poissons ne se conserveraient pas, car ils ne savent pas les saler, et d'ailleurs cette poudre prend moins de place que ne le feraient des poissons entiers.

CHAPITRE VIII.

—

De la conformation de ces peuples.

Les hommes et les femmes de ce pays sont aussi bien faits que ceux du nôtre, seulement le soleil leur a donné une teinte brune. Ils vont absolument nus, et ne se cachent même pas les parties honteuses; ils se peignent le corps de diverses couleurs, et n'ont pas de

barbe, car ils se l'arrachent avec soin. Ils percent les lèvres et les oreilles, et ils y mett des pierres comme ornements : ils se par aussi avec des plumes.

CHAPITRE LX.

—

Comment les Indiens faisaient pour couper avant d'avoir pu acheter aux chrétiens des haches, des couteaux et des ciseaux

Voici la manière dont ils faisaient leurs haches avant que les vaisseaux européens ne vinssent commercer avec eux, et comme ils les font encore dans certaines parties du pays que les chrétiens ne fréquentent pas. Ils prennent une espèce de pierre, d'un bleu très-

foncé, à laquelle ils donnent la forme d'un coin; ils aiguisent ensuite le côté le plus large. Ces pierres ont ordinairement six pouces de long et trois de large : il y en a de plus grandes et de plus petites. Ensuite ils attachent cette pierre au bout d'un bâton au moyen d'une corde. Les chrétiens leur vendent aussi des coins en fer pour fabriquer leurs haches; mais ils préfèrent que le coin soit percé, et ils passent alors un bâton dans le trou pour faire la hache.

Ils prennent des dents de sangliers, qu'ils aiguisent et qu'ils placent entre deux bâtons ; ils grattent ensuite avec cela leurs arcs et leurs flèches jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi ronds que s'ils étaient tournés. Ils employent aussi les dents d'un animal, nommé *pacca*; ils en aiguisent la pointe, et, quand ils se sentent malades, ils s'en servent pour se saigner.

CHAPITRE X.

De leur pain, de leurs récoltes et de la manière dont ils préparent leur nourriture.

QUAND les Indiens veulent défricher un endroit, ils commencent d'abord par abattre les arbres et par les laisser sécher pendant deux ou trois mois, puis ils y mettent le feu, les laissent brûler sur place, et plantent ensuite dans ce champ la racine qui leur sert de nourriture. Cette plante, nommée *mandioka* (*manioc*),

a ordinairement une brasse de haut. Quand on veut s'en servir, on la coupe et on en arrache les racines : il suffit d'enfoncer une seule branche dans la terre pour qu'elle reprenne, et au bout de six mois on peut récolter de nouveau.

On emploie cette racine de trois manières différentes. Quelquefois on la coupe en petits morceaux, que l'on écrase sur une pierre. On presse ensuite cette pâte dans une espèce de sac fait d'écorce de palmier, nommé *tippiti* ; quand elle est sèche on passe la farine au tamis, et on en fait une espèce de gâteau très-mince.

Ils font sécher leur farine et la préparent dans de grands plats de terre. Quelquefois ils placent ces racines dans l'eau, les y laissent jusqu'à ce qu'elles soient macérées, et les font ensuite sécher à la fumée : de cette manière elles se conservent fort longtemps. Quand ils veulent s'en servir, ils les pulvérisent dans une espèce de mortier. La farine que l'on obtient par

ce procédé est très-blanche, et se nomme *byyer*, et les racines ainsi préparées *keinrima*. Quelquefois ils mêlent à l'ancienne farine du manioc frais. Cette espèce se nomme *vythan*; elle se conserve près d'un an : elle est très-bonne à manger.

Ils ont une espèce de farine de viande ou de poisson. Pour la préparer, ils les font sécher au feu ou à la fumée, les brisent en petits morceaux, et les remettent sur le feu dans des pots destinés à cet usage, et nommés *ynnepaun;* ensuite ils les réduisent en poudre dans un mortier de bois, et passent cette poudre dans un tamis. Ils conservent ainsi fort longtemps le poisson et la viande, car ils ne savent pas les saler; ils mêlent cette poudre avec de la farine de manioc, et cela n'a pas mauvais goût.

CHAPITRE XI.

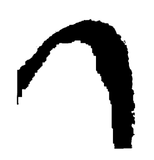
—

Comment ils font cuire leurs aliments.

Un grand nombre de ces tribus indiennes ne connaissent pas l'usage du sel; mais beaucoup de ceux dont j'ai été l'esclave en mangeaient, parce qu'ils l'avaient vu faire aux Français. Ils me racontèrent qu'une nation voisine, nommée *Karaya*, qui demeure plus

avant dans l'intérieur, savait préparer du sel avec les palmiers; mais que ceux qui en mangeaient beaucoup ne vivaient pas longtemps. Voici comment ils s'y prennent. Ils abattent un grand palmier, le coupent fort menu, font ensuite un amas de bois sec, sur lequel ils placent ces petits morceaux, obtiennent du tout une cendre, avec laquelle ils font une espèce de lessive, et en la faisant bouillir le sel se sépare. Je croyais d'abord que c'était du salpêtre, cependant en le goûtant je vis bien que c'était du sel; il ne brûle pas au feu, il est d'une couleur grise; mais la majeure partie de ces tribus ne mangent pas de sel.

Quand ils font bouillir de la viande ou du poisson, ils mettent dans l'eau des gousses de piment : dès que la viande est assez cuite, ils versent le bouillon dans des calebasses pour le boire : ils le nomment *mingau*. Ils ont l'habitude de suspendre pendant un certain temps au-dessus du feu, tout ce qui leur sert de



nourriture, chair ou poisson, et le laissent ainsi se fumer et se dessécher; quand ils veulent le manger ils le font bouillir. Ils nomment la viande ainsi préparée *mvekaien*.

CHAPITRE XII.

—

De la manière dont ils se gouvernent.

[redacted]

parlé dans ma relation. Ils n'ont aucune loi mais c'est la coutume chez eux que les jeune obéissent aux vieux.

Quand un Indien est tué par un autre, c qui arrive rarement, les parents du mor s'empressent de le venger. Ils exécutent le ordres du chef de la cabane, mais de bonn volonté et sans qu'on puisse les y forcer.

CHAPITRE XIII.

De la manière dont ils fabriquent leurs plats et leurs vases.



suite sur des pierres, les couvrent de bois sec, et les laissent ainsi dans le feu jusqu'à ce qu'ils soient comme du fer rouge : alors ils sont suffisamment cuits.

CHAPITRE XIV.

De leur manière de fabriquer des boissons enivrantes et de boire.

[redacted]

troisième vase ce qu'elles ont mâché. Lorsque toutes les racines ont été broyées de cette manière, elles remplissent le vase avec de l'eau, remuent le tout, et le font chauffer de nouveau.

Ils versent ensuite tout cela dans des vases exclusivement destinés à cet usage, comme dans notre pays les tonneaux, et qui sont à moitié enterrés. La liqueur commence alors à fermenter, et elle est bonne à boire au bout de deux jours: elle est épaisse, très-enivrante et très-nourrissante.

Chaque cabane fabrique sa boisson; mais quand un village veut se mettre en gaieté, ce qui arrive ordinairement tous les mois, ils se réunissent dans une cabane, boivent ce qu'il y a, vont ensuite dans une autre, et font ainsi le tour du village jusqu'à ce que tout soit avalé.

Pour boire, ils s'asseoient autour du tonneau, les uns sur des morceaux de bois, les autres par terre, et les femmes les servent

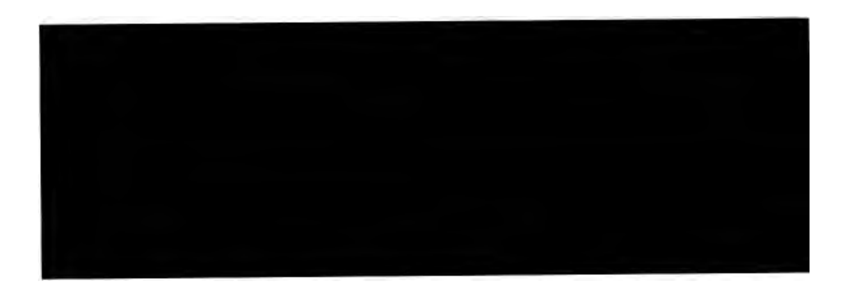
respectueusement, tandis que d'autres dansent en chantant autour des tonneaux. Ils satisfont leurs besoins à l'endroit même où ils boivent.

Ils passent ainsi la nuit à boire, dansent dans les intervalles, crient et sonnent de la trompette. Quand ils sont ivres, ils font un bruit épouvantable; mais ils se querellent rarement. Ils vivent en général très-bien ensemble; et quand l'un a des vivres et que les autres en manquent, il est toujours prêt à partager avec eux.

CHAPITRE XV.

—

De leurs ornements, de leur manière de se peindre le corps et de leurs noms.



coup de miracles. On prétend que c'est un des apôtres ou un prophète.

Je leur ai demandé aussi comment ils faisaient avant que les vaisseaux leur eussent apporté des ciseaux. Ils m'ont répondu qu'alors ils se coupaient les cheveux en les plaçant sur un corps dur, et en frappant dessus avec un coin en pierre; et qu'ils se rasaient le haut de la tête avec une pierre transparente, dont ils se servent encore beaucoup pour couper. Ils ont aussi l'habitude de s'attacher sur la tête un bouquet de plumes rouges, qu'ils nomment *kannittare*.

Ils ont coutume de se percer la lèvre inférieure; ce qu'ils font dès leur tendre enfance, avec une forte épine. Ils y placent alors une petite pierre ou un petit morceau de bois; ils guérissent la plaie avec un onguent, et le trou reste ouvert. Quand ils sont devenus grands, et en état de porter les armes, ils agrandissent ce trou et ils y introduisent une pierre verte; ils placent dans la lèvre le bout

le moins large, et cette pierre est ordinairement si lourde, qu'elle leur fait pendre en dehors la lèvre inférieure. Ils ont aussi des trous aux deux joues, et ils y mettent des pierres de la même manière; ils arrondissent ces pierres à force de les frotter; quelques-uns ont des morceaux de cristal, qui sont plus minces, mais aussi longs. Ils se font des espèces de colliers avec un gros coquillage de mer, qu'ils nomment *matte pue*. Ces colliers ont la forme d'un croissant, et se nomment *boggessy*.

Ils font aussi des colliers blancs avec des morceaux de coquillages de la grosseur d'une paille. Ces colliers leur coûtent beaucoup de

[redacted]

plumes y restent attachées. Ils se peignent quelquefois un bras en rouge, l'autre en noir, et se bigarrent le corps de la même manière.

Ils font, avec des plumes d'autruches, une espèce d'ornement de forme ronde, qu'ils attachent au bas du dos quand ils vont à la guerre ou à quelque grande fête; ils le nomment *enduap*.

Les Indiens prennent ordinairement le nom de quelqu'animal sauvage, mais ils en ont ordinairement plusieurs. On leur en donne un à l'époque de leur naissance, qu'ils conservent jusqu'à l'âge de porter les armes; alors ils en ajoutent autant qu'ils ont tué d'ennemis.

CHAPITRE XVI.

Des ornements des femmes.

[redacted]

ment, dans leur langue, *nambibeya*. Elles les font souvent avec l'espèce de coquillage nommé *matte pue*.

Elles prennent ordinairement des noms d'oiseaux, de poissons et de fruits. On ne leur en donne qu'un à leur naissance; mais chaque fois que les hommes tuent un prisonnier, les femmes prennent un nom de plus.

Ils se cherchent la vermine les uns aux autres et la mangent. Je leur ai souvent demandé pourquoi ils le faisaient, et ils m'ont toujours répondu : « Ce sont nos ennemis, et nous les traitons comme les autres. »

Il n'y a pas chez eux de sages-femmes. Quand une indienne est en mal d'enfant, le premier venu, homme ou femme, accourt à son aide; et je les ai souvent vues sortir le quatrième jour après l'accouchement.

CHAPITRE XVII.

Comment les sauvages donnent le premier nom aux enfants.

[redacted]

mais il ne voulut pas les accepter. Enfin, il déclara qu'il lui donnerait le nom d'un de leurs quatre ancêtres, qui sont : *Krimen*, *Hermittan*, *Coem*, je ne me rappelle pas le quatrième. Je pensai d'abord que *Coem* était le même que Cham ; mais ce mot veut dire, dans leur langue, le mutin; et je lui conseillai de le choisir, car c'aurait été en effet celui d'un de ses ancêtres. On donna un de ces quatre noms à l'enfant; et c'est ainsi qu'ils agissent sans plus de cérémonies.

CHAPITRE XVIII.

—

Du nombre de leurs femmes et de leur manière de les traiter.

[redacted]

dessus des autres; chacune avait sa place dans la cabane, son foyer et ses racines; et celle avec qui il vivait dans le moment lui préparait son repas.

Les garçons vont à la chasse dans un âge très-tendre : chacun rapporte à sa mère ce qu'il a tué. Elle le fait cuir, et le partage avec les autres; car toutes les femmes vivent fort bien entre elles. Ils ont l'habitude de se donner les uns aux autres les femmes dont ils ne veulent plus. Ils en usent de même à l'égard de leurs filles ou de leurs sœurs.

CHAPITRE XIX.

—

De leurs fiançailles.

Ils fiancent leurs filles dès leur basâge. Aussitôt qu'elles sont nubiles, ils leur coupent les cheveux, leur font de larges entailles dans le [redacted]

des cicatrices reste toujours. Ce qu'ils regardent comme un honneur.

Quand les plaies sont fermées et les cheveux repoussés, ils remettent la femme à son fiancé sans autres cérémonies. Les époux observent une certaine pudeur, et ne consomment le mariage qu'en secret.

J'ai vu un chef aller le matin dans toutes les cabanes, et faire aux jeunes garçons une entaille à la jambe avec une dent de poisson très-tranchante, afin de leur apprendre à souffrir sans se plaindre.

CHAPITRE XX.

—

De leurs propriétés.

Ils ne se partagent pas la terre et ne connaissent pas l'argent : leurs trésors sont des [redacted]

CHAPITRE XXI.

—

De ce qu'ils regardent comme la plus grande gloire.

La plus grande gloire chez ces Indiens est d'avoir pris et tué un ennemi; et ils ont l'habitude de se donner autant de noms qu'ils en ont tué. Ceux qui en portent un grand nombre sont regardés comme les principaux de la nation.

[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

CHAPITRE XXII.

—

De leur religion.

Leur idole est une espèce de calebasse, en-
[redacted]

Il y a parmi eux des espèces de prophètes, qu'ils nomment *paygi*. Ceux-ci parcourent le pays une fois par an, entrent dans les cabanes, et prétendent qu'un esprit, venant d'une contrée éloignée, les a doués de la faculté de parler avec toutes les tammarakas. Il leur a permis, disent-ils, de donner à ces idoles le pouvoir d'accorder tout ce qu'on leur demanderait. Chacun, désirant procurer cet avantage à sa tammaraka, leur fait fête : alors ils se mettent à boire, à chanter, et à faire toutes sortes de simagrées.

Ces prophètes font évacuer entièrement une cabane; et toutes les femmes et les enfants sont obligés d'en sortir. Ils ordonnent alors à chacun de leur apporter sa tammaraka, après l'avoir peinte en rouge et ornée de plumes, afin de leur donner le pouvoir de parler. Ils se réunissent ensuite dans cette cabane. Les paygi se placent à l'extrémité supérieure, et plantent leur tammaraka dans la terre devant eux. Chacun en fait autant de la sienne, et offre un

présent aux prophètes, en flèches, plumes, pierres à mettre dans les oreilles, etc., afin que son idole ne soit pas oubliée. Quand ils sont réunis, ils prennent leur tammaraka à la main, et la parfument avec une herbe qu'ils nomment *bittin*. Le paygi la place ensuite devant sa bouche, la remue, et lui dit dans sa langue : *Nee rora*. Parle et fais-toi entendre, si tu es dedans. Il lui parla ensuite si bas, que je n'ai pu entendre si c'est la tammaraka ou l'Indien qui parle; mais les Indiens croient que c'est l'idole. Le paygi les prend toutes les unes après les autres, et fait la même chose. Ensuite tous les prophètes les excitent à aller à la guerre et à faire des prisonniers, les assurant [redacted]

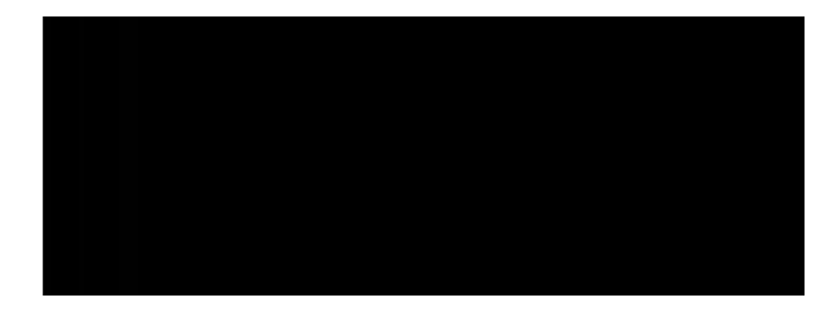
fois qu'il veut en obtenir quelque chose, comme nous invoquons le Seigneur. Voilà toute leur religion. Ils ne connaissent pas le vrai Dieu, et croient que le ciel et la terre ont toujours existé. Ils ne savent rien de la création du monde.

Ils disent qu'autrefois il y eut une grande inondation; que tous leurs ancêtres furent noyés, excepté quelques-uns qui réussirent à s'échapper dans leurs canots, ou en montant sur de grands arbres. Je pense qu'ils veulent parler du déluge.

Lorsque j'arrivai parmi eux et qu'ils me parlèrent de tout cela, je crus d'abord que cet esprit devait être le démon; mais quand j'entrai dans la cabane, et que je les vis tous assis autour du prophète qui devait faire parler les tammarakas, je m'aperçus bientôt de la fourberie, et je sortis de la cabane en pensant combien il est facile de tromper le peuple.

CHAPITRE XXIII.

Comment les femmes deviennent aussi des prophètes.



lèvent elles leur annoncent l'avenir. Ils font cette cérémonie toutes les fois qu'ils doivent partir pour la guerre.

Une nuit, la femme du maître à qui on m'avait donné pour qu'il me tuât, commença à prophétiser, et dit à son mari qu'un esprit était venu d'un pays éloigné pour savoir quand je serais tué. Elle lui demanda en même temps où était la massue qui sert à assommer les prisonniers. Mais celui-ci lui répondit, qu'il s'en fallait encore de beaucoup que tout fût prêt pour cela; car il commençait à croire que j'étais un Français et non un Portugais.

Quand cette femme eut fini sa prophétie, je lui demandai pourquoi elle en voulait à mes jours, puisque je n'étais pas son ennemi, et si elle ne craignait pas que mon Dieu lui envoyât une maladie? Mais elle me répondit de ne pas faire attention à cela; que c'étaient seulement des esprits d'un pays étranger qui désiraient savoir ce que je devenais. Ils ont beaucoup de superstitions de ce genre.

CHAPITRE XXIV.

—

De leur manière de naviguer.

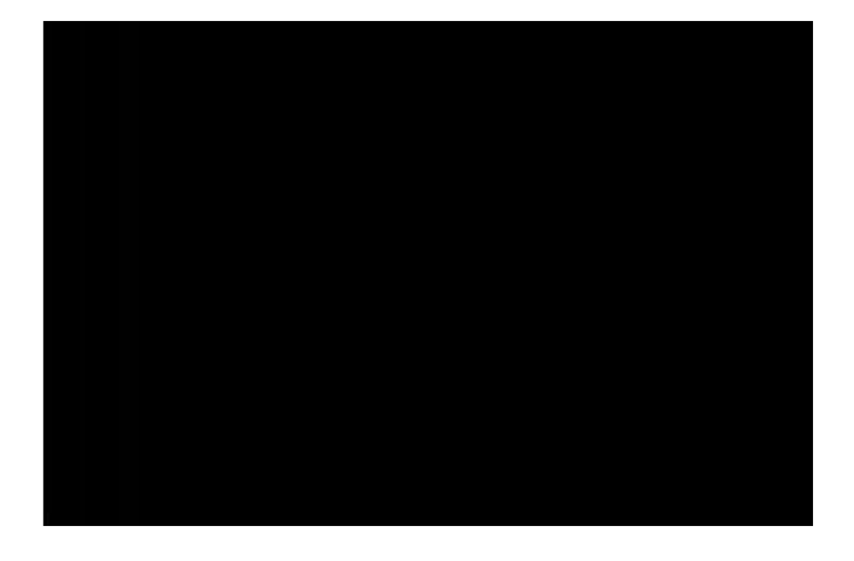


tement, replient les deux bouts, après avoir eu soin d'y placer des traverses en bois, et en font ainsi des canots, qui peuvent porter jusqu'à trente personnes. Cette écorce est épaisse d'un pouce, et les canots ont environ quatre pieds de large sur quarante de long : il y en a de plus petits et de plus grands. Ils vont fort vite, et les sauvages font souvent de très-longs voyages dans ces embarcations. Quand la mer devient mauvaise, ils les tirent à terre, et se rembarquent, dès que la tempête est apaisée. Ils ne s'avancent pas à plus de deux milles en mer; mais ils vont quelquefois très-loin le long des côtes.

CHAPITRE XXV.

—

Pourquoi ils dévorent leurs ennemis.



Sche innamme pepicke rescagu. Je viens pour venger sur toi la mort des miens. *Yan de soo schemocken sera quora ossorime rire.* Je ferai rôtir ta chair aujourd'hui avant que le soleil soit couché. » C'est par inimitié qu'ils disent tout cela.

CHAPITRE XXVI.

—

Des préparatifs qu'ils font quand ils veulent entreprendre une incursion dans le pays de leurs ennemis.

[redacted]

fruit sera mûre; car ils n'ont aucune autre manière de désigner les années et les jours. Ils choisissent ordinairement, pour leur départ, l'époque du frai d'une espèce de poisson qu'ils appellent *pratti*; ils nomment cette saison, le moment du frai, *pirakaen*. Alors ils mettent en état leurs canots et leurs flèches, et s'approvisionnent de farine de manioc séchée, qu'ils nomment *vythan*; puis ils consultent les paygi, leurs prophètes, pour savoir s'ils auront la victoire. Ceux-ci la leur promettent ordinairement, mais ils leur recommandent en même temps de faire attention aux songes relatifs à leurs ennemis. Quand il arrive qu'un grand nombre d'entre eux ont rêvé qu'ils faisaient rôtir la chair de leurs adversaires, cela présage une victoire; mais s'ils voient rôtir leur propre chair, cela n'annonce rien de bon, et ils renoncent à l'entreprise. S'ils croient que leurs rêves leur promettent une bonne réussite, ils préparent de la boisson dans toutes les cabanes, s'enivrent, dansent

avec leurs tammarakas, et chacun prie la sienne de lui faire faire un prisonnier. Ils se mettent en route, et, lorsqu'ils sont près du pays ennemi ou qu'ils pensent y arriver le lendemain, le chef leur ordonne d'observer avec soin les rêves qu'ils auront dans leur sommeil.

Lors de l'expédition que je fis avec eux, pendant la nuit que nous passâmes avant d'entrer sur le territoire ennemi, le chef parcourut le camp, et recommanda à chacun de faire attention à ses songes. Il ordonna aussi que, dès le point du jour, les jeunes gens iraient à la chasse et à la pêche. On exécuta ses ordres. Le principal chef fit cuire ce qu'on lui apporta, et il invita les autres à venir à sa cabane. Ils s'assirent tous en cercle : on leur ser-

[redacted]

bonne heure. Si leurs prisonniers sont grièvement blessés, ils les achèvent et ils emportent leur chair après l'avoir fait rôtir. Quant aux autres, ils les emmènent vivants, et les tuent ensuite dans leurs villages. Ils poussent de grands cris en attaquant, frappent la terre du pied, et font retentir des espèces de trompes faites avec des calebasses. Ils portent autour du corps une corde pour attacher leurs prisonniers; et se mettent des plumes rouges pour se distinguer de l'ennemi. Ils tirent leurs flèches avec beaucoup d'adresse, et en lancent d'enflammées sur les cabanes de leurs ennemis pour y mettre le feu. Ils connaissent quelques plantes, avec lesquelles ils pansent leurs blessures.

CHAPITRE XXVII.

—

De leurs armes.

L'Arc est leur arme principale. Leurs flè-

[redacted]

Ils se font des boucliers avec des écorces d'arbre et des peaux d'animaux. Quelquefois ils placent à terre des épines pointues en guise de chausse-trappes.

J'ai aussi entendu dire, mais je ne l'ai pas vu, que, quand ils veulent repousser l'ennemi de leurs villages, ils emploient le moyen que voici : ils allument un grand feu au vent de l'ennemi, et y jettent une forte quantité de poivre dont la fumée est si forte, qu'elle l'oblige de lâcher pied. Je le crois facilement; car, ayant fait une expédition avec les Portugais dans le pays de Brannenbucke (*Fernambouc*), la marée, en se retirant, laissa notre vaisseau à sec dans une petite rivière : alors une multitude de sauvages étant venus nous attaquer sans pouvoir réussir, ils jetèrent une quantité de broussailles entre la rivière et la côte, croyant ainsi nous mettre en fuite par la fumée du poivre; mais ils ne purent parvenir à les allumer.

CHAPITRE XXVIII.

Des cérémonies avec lesquelles les sauvages tuent et mangent leurs prisonniers.

[redacted]

qui vit avec eux. Si cette femme devient grosse, ils élèvent l'enfant; et quand l'envie leur en prend, ils le tuent et le mangent. Ils nourrissent bien leurs prisonniers. Au bout d'un certain temps, ils font leurs préparatifs, fabriquent de la boisson et une espèce de vase destiné spécialement à mettre la couleur avec laquelle ils les peignent. Ils font des touffes de plumes qu'ils fixent au manche de la massue qui sert à tuer les captifs, et une longue corde, nommée *massarana*, avec laquelle ils les attachent quand ils doivent être assommés. Lorsque tout est préparé, ils arrêtent le jour du massacre, ils invitent les habitants des autres villages à assister à la fête, et remplissent tous les vases destinés à contenir la boisson. Un ou deux jours avant, ils conduisent les prisonniers sur la place du village, et dansent autour d'eux.

Quand les hôtes qu'ils ont invités sont arrivés des autres villages, le chef les salue, en leur disant : « Venez nous aider à dévorer notre

ennemi. » La veille du jour où ils commencent à boire, ils attachent autour du cou du prisonnier la corde qu'ils nomment massarana, et peignent la massue, nommée *iwera pemme*, avec laquelle il doit être assommé. Ils frottent cette massue avec une matière gluante; prennent ensuite les coquilles des œufs d'un oiseau, nommé *mackukawa*, qui sont d'un gris très-foncé, les réduisent en poussière, et en saupoudrent la massue. Une femme vient ensuite gratter cette poussière; et, pendant qu'elle se livre à cette occupation, les autres chantent autour d'elle. Quand l'iwera pemme est préparée et ornée de touffes de plumes, ils la suspendent dans une cabane inhabitée, et chantent à

[redacted]

Après avoir bu pendant un jour, ils construisent au milieu de la place, une petite cabane où le prisonnier doit coucher. Le matin, longtemps avant l'aurore, ils se mettent à danser autour de la massue qui doit servir au suplice. Dès que le soleil est levé, ils vont chercher le prisonnier, démolissent la cabane et déblaient la place. Ils ôtent la massarana de son cou, la lui serrent autour du corps, et la tiennent par les deux bouts pendant un certain temps, après avoir eu soin de placer près de lui un tas de pierres, pour qu'il puisse en jeter aux femmes qui courent autour de lui et menacent de le dévorer. Celles-ci sont peintes, et attendent le moment où il sera coupé en morceaux pour les saisir et courir en les emportant autour des cabanes, ce qui divertit les autres.

Quand tout cela est terminé, ils allument un grand feu à deux pas de l'esclave, et ils ont soin de le lui montrer. Une femme arrive alors avec la massue (iwera pemme), garnie

de touffes de plumes tournées par en haut : elle se dirige vers le prisonnier, et la lui fait voir.

Ensuite un homme prend cette massue, s'avance devant le prisonnier et la lui montre aussi. Pendant ce temps, quatorze ou quinze Indiens entourent celui qui doit faire l'exécution, et lui peignent le corps en gris avec de la cendre. Celui-ci se rend avec ses compagnons sur la place où est le prisonnier; l'Indien qui tient la massue la lui remet. Le principal chef s'avance alors, la prend et la passe une fois entre les jambes de l'exécuteur, ce qu'ils regardent comme un honneur. Celui-ci la reprend, s'approche du prisonnier, et

[redacted]

auprès du feu, lui grattent la peau pour la blanchir, et lui mettent un bâton dans le derrière pour que rien ne s'en échappe.

Lorsque la peau est bien grattée, un homme coupe les bras, et les jambes au dessus du genou. Quatre femmes s'emparent de ses membres, et se mettent à courir autour des cabanes, en poussant de grands cris de joie. On l'ouvre ensuite par le dos, et on se partage les morceaux. Les femmes prennent les entrailles, les font cuire, et en préparent une espèce de bouillon, nommé *mingau*, qu'elles partagent avec les enfants : elles dévorent aussi les entrailles, la chair de la tête, la cervelle, et la langue : les enfants mangent le reste. Aussitôt que tout est terminé, chacun prend son morceau pour retourner chez lui ; l'exécuteur ajoute un nom au sien, et le chef lui trace une ligne sur le bras avec la dent d'un animal sauvage. Quand la plaie est refermée, la marque se voit toujours, et ils regardent cette cicatrice comme un signe

d'honneur. Il reste jusqu'à la fin du jour dans un hamac, et on lui donne un petit arc avec des flèches pour passer le temps. Ils font cela afin que la force du coup qu'il a donné ne lui rende pas la main incertaine. J'ai vu toutes ces cérémonies, et j'y ai assisté.

Ces sauvages ne savent compter que jusqu'à cinq. Quand ils veulent exprimer un nombre plus élevé, ils montrent les doigts des pieds et des mains; et si le nombre est très-grand, ils montrent quatre ou cinq personnes, voulant dire qu'il faudrait compter leurs doigts.





CHAPITRE XXIX.

—

Description de quelques animaux du pays.

Les chevreuils sont aussi abondants dans [redacted]

Il y a trois espèces de singes. Celle que l'on nomme *ker*, est celle que l'on apporte ordinairement dans ce pays-ci. Ceux qu'on nomme *ackakey*, vont en grande troupe dans les bois, et sautent d'un arbre à l'autre en poussant de grands cris. Ceux qu'on nomme *pricki* sont rouges, ont de la barbe comme les chèvres, et sont de la grandeur d'un chien.

On voit dans ce pays une autre espèce d'animal que l'on nomme *dattu*; il a environ six pouces de haut et neuf de long; il est couvert par tout le corps d'une espece d'armure, excepte sous le ventre. Cette armure est comme de la corne, et les plaques se recouvrent les unes sur les autres comme celle d'une armure. Cet animal a le museau tres-pointu, la queue très-longue, et se trouve ordinairement sur les rochers; il se nourrit de fourmis. Sa chair est grasse, et j'en ai souvent mangé.

On trouve une espèce d'animal, qui se



nomme *servoy*; il a la taille et la queue d'un chat; sa couleur est grise, et quelquefois d'un gris-noir. La femelle a cinq ou six petits. Cet animal a au ventre une espèce de poche dans laquelle il porte ordinairement ses petits. Il m'est arrivé souvent d'aider à en prendre, et de tirer moi-même les petits de cette poche.

Il y a dans ce pays un grand nombre de tigres, qui font beaucoup de dommages, et qui égorgent quelquefois les habitants.

On y trouve aussi une espèce d'animal, nommé *catiuare*, qui vit sur terre et dans l'eau, et se nourrit des roseaux qui croissent sur le bord des rivières. Quand quelque chose lui fait peur, il se réfugie au fond de l'eau. Ces

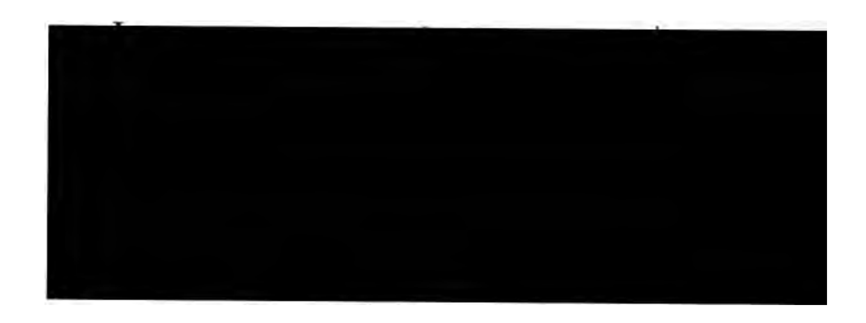
[redacted]



CHAPITRE XXX.

—

D'une espèce d'insecte de la grandeur d'une petite puce, et que les sauvages nomment *attun*.



lève pas, ils y produisent un paquet d'œuf
de la grosseur d'un pois. Quand on l'extirp
il reste un trou de la même grandeur. Mai
la première fois que je suis venu dans ce pay
avec les Espagnols, j'ai vu quelques-uns d
nos compagnons perdre l'usage de leurs pied
pour n'y avoir pas fait attention.

CHAPITRE XXXI.

—

D'une espèce de chauve-souris de ce pays, qui mord les gens pendant leur sommeil, aux orteils et au front.



CHAPITRE XXXI

—

D'une espèce de chauve-souris de ce pays qui [illegible] pendant leur sommeil, aux orteils et [illegible]



chauves-souris m'ont souvent mordu l'orteil, que j'ai trouvé tout ensanglanté le lendemain matin ; mais c'est ordinairement au front qu'elles mordent les naturels.

CHAPITRE XXXII.

—

Des abeilles du pays.

On trouve au Brésil trois espèces d'abeilles :

[redacted]

de la plus petite espèce est bien meilleur q
celui des deux autres. Leur piqûre n'est pas
douloureuse que celles des abeilles de no
pays; car j'ai souvent vu les sauvages en é
couverts en enlevant le miel, et moi-mê
j'en ai enlevé quoiqu'étant nu. Cependant
conviens que la première fois la douleur
força à me réfugier dans un ruisseau po
m'en débarrasser.

CHAPITRE XXXIII.

—

Des oiseaux du pays.



longues. Les premières plumes de cet oiseau sont d'un gris-blanc : après la première mue, elles deviennent d'un gris foncé, et enfin, au bout d'un an, l'oiseau devient du rouge le plus éclatant. Ses plumes sont très-estimées par les sauvages.

CHAPITRE XXXIV.

—

De quelques arbres du pays.

[redacted]

comme de l'encre. Cette couleur dure pendant neuf jours; et, quelque peine qu'on se donne pour la laver, il est impossible de l'enlever plus tôt.

CHAPITRE XXXV.

—

Du coton, du poivre et de quelques racines qui servent de nourriture aux sauvages.



plante. L'arbrisseau est couvert de ces boutons.

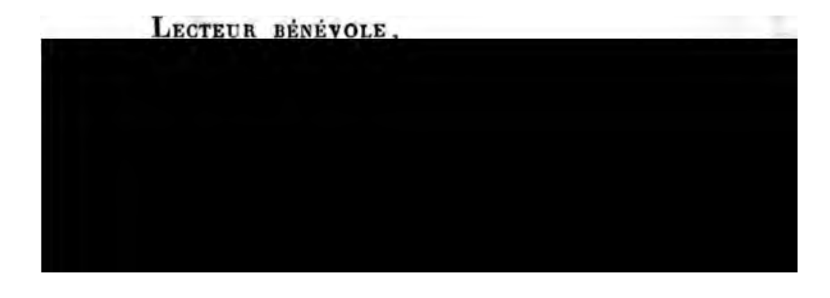
On distingue deux espèces de poivre, le jaune et le rouge; mais ils croissent de la même manière. C'est une petite plante d'environ deux pieds de haut. Quand le fruit est mûr, il est de la grosseur des baies que l'on trouve sur les haies; les feuilles sont très-petites. Le fruit a un goût très-fort; on le cueille quand il est mûr, et on le fait sécher au soleil. Il y a une autre espèce de poivre, qui ressemble à celle-ci, quoique plus petite; on la fait sécher de la même manière.

Les sauvages cultivent aussi une racine, nommée *jettiki*, qui a très-bon goût. On coupe la plante par morceaux : on les fiche en terre, et chaque morceau produit beaucoup de racines. Cette plante rampe sur le sol comme le houblon

CONCLUSION.

—

Hans Staden souhaite au lecteur la paix et la grâce de Dieu.



Lecteur bénévole,

[redacted]

moyen Dieu, Notre Seigneur, m'a tiré de ce grand danger contre toute espérance; afin que tout le monde puisse voir qu'il protége encore les chrétiens au milieu des barbares et des païens, comme il l'a fait dans tous les temps, et pour que chacun lui en soit reconnaissant, et espère en lui au moment du péril; car lui-même a dit : « Appelle-moi » à l'heure du danger, je viendrai à ton se- » cours, et tu chanteras mes louanges. »

On me dira peut-être que je devrais faire imprimer tout ce que j'ai vu et éprouvé dans ma vie. Cela ferait un trop gros livre; mais j'ai exprimé dans plusieurs endroits ce qui m'a déterminé à écrire ce petit volume; car c'est le devoir de tous de louer et de remercier le Seigneur, qui nous a préservés depuis l'instant de notre naissance jusqu'à présent.

Je sens bien que le contenu de ce livre paraîtra étrange à plusieurs; cependant qu'y faire? Je ne suis pas le premier, et je ne serai pas le dernier qui ait connaissance de cette navi-

gation, de ces peuples et de ces pays. C'est ce que doivent voir, et ce que verront ceux qui sont disposés à se moquer de moi.

Il est bien naturel que ceux qui ont passé de la mort à la vie n'éprouvent pas les mêmes sentiments que ceux qui ne sont que spectateurs, des dangers ou qui seulement en entendent parler. D'ailleurs, si tous ceux qui vont en Amérique, tombaient comme moi dans les mains des Indiens, personne ne voudrait y aller.

Mais on trouvera plus d'un homme d'honneur en Castille, en Portugal, en France et même à Anvers en Brabant, qui ont été en Amérique, et me rendront témoignage

[redacted]

Allemands à bord, Henri Brant de Brême, Hans de Bruchhausen et moi.

A mon second voyage, je partis de Séville pour me rendre à Rio de la Plata : c'est une province de l'Amérique que l'on nomme ainsi. Le capitaine se nommait Diego de Sanabrie. Mais, après avoir éprouvé toute espèce de souffrances et de dangers, pendant deux ans que dura notre voyage, nous fîmes naufrage dans une île nommée Saint-Vincent, très-proche du continent du Brésil, et qui est habitée par des Portugais. J'y trouvai un compatriote, fils de feu Loban Hess, qui me reçut très-bien : des marchands d'Anvers, nommés Schetz, y avaient un facteur, qui s'appelait Pierre Rosel. Ces deux personnes pourront témoigner comment je suis arrivé dans ce pays, et comment je suis tombé dans les mains des sauvages.

Les marins qui me rachetèrent étaient de Normandie, en France; le capitaine du vaisseau était de Vatteville, il s'appelait

Guillaume de Moner; le pilote, d'Harfleur, se nommait François de Schantz; l'interprète était du même endroit, il avait nom Pérot. Ce sont ces braves gens, (que le Seigneur les en récompense dans l'éternité), qui, après Dieu, m'ont ramené en France. Ils m'ont donné un passe-port, des vêtements, de l'argent pour faire mon voyage, et ils rendront témoignage de l'endroit où ils m'ont trouvé.

Je m'embarquai à Dieppe, en France, pour me rendre à Londres, en Angleterre. Les marchands de la bourse hollandaise, ayant appris du capitaine qui m'avait amené tous les malheurs qui m'étaient arrivés, m'invitèrent à dîner, et me donnèrent de quoi continuer

[redacted]

çais avaient attaqué le vaisseau de son facteur à Rio de Janeiro, et avaient été repoussés avec perte. Ce marchand me donna deux ducats : que Dieu les lui rende.

Enfin, si quelque jeune étourdi ne veut croire ni ma parole ni celle de mes témoins, qu'il s'embarque pour ce pays, après avoir invoqué l'aide de Dieu, et qu'il y aille. Je lui ai indiqué le chemin, il n'a qu'à suivre mes traces; car le monde est ouvert à celui que Dieu veut aider.

Louanges à Dieu dans l'éternité.

AMEN.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.








3 6105 024 639 945

